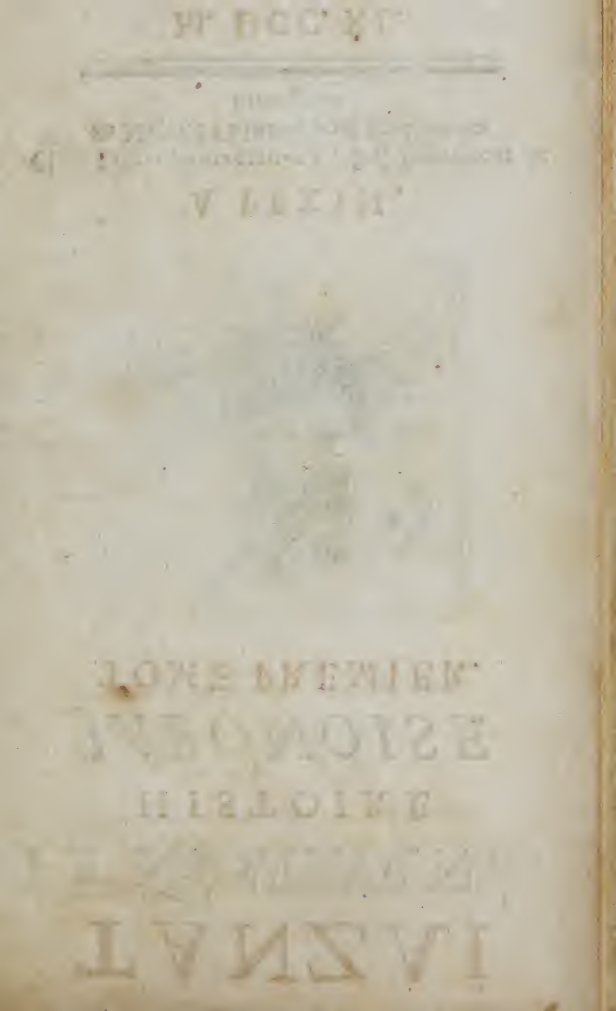
ACUSPIDE CORONA

To Douglas.
with love
Basil
25.12.44

TANZAÏ
ET NÉADARNÉ,
HISTOIRE
JAPONOISE.
TOME PREMIER.

A PEKIN,
Chez LOU-CHOU-CHU-LA, seul Imprimeur de Sa Majesté Chinoise pour les Langues Etrangeres.

M. DCC. XL.



PRE'FACE.

CHAPITRE I.

De l'Origine de ce Livre.

CEt Ouvrage eſt, ſans contredit, un des plus précieux monumens de l'antiquité, & les Chinois en font un ſi grand cas, qu'ils n'ont pas dédaigné de l'attribuer au célébre Confucius. En effet, pour la ſageſſe des préceptes, la bonté de la morale, la beau-

té de l'invention, la singularité des évenemens, & l'ordre qui y est répandu, ils n'ont pû se dispenser de l'en croire l'Auteur, ou du moins, de souhaiter qu'il le fût. Ce Livre, cependant, est de Kiloho-éé, Personnage Illustre, anterieur à Confucius de plus de dix siécles, premier Mandarin de la Loi, revêtu des Emplois les plus grands, & connu à la Chine, par un grand nombre d'Ouvrages, Historiques, Politiques & Moraux. Un sçavant Chinois, * qui a fait il y a qua-

* Cham-hi-hon-chu-ka-hul-chi. *Hist. Litt. de la Chine. Pekin.* 1306. *p.* 155. *I. Vol.*

tre

tre cent ans, l'Hiſtoire Litteraire de ſa Patrie avec une exactitude admirable, a prouvé par des raiſons invincibles, que Kiloho-éé étoit ſeul l'Auteur de ce Livre. Ce qu'il en a donné n'eſt qu'un fragment d'une Hiſtoire plus longue, un eſſai, pour ainſi dire, de celle de tout un Peuple. Les raiſons pour leſquelles il a abandonné ſon projet, ne nous ſont pas connuës. Quelque honneur que Kiloho-éé ait attendu de ce commencement, qui ne forme que l'Hiſtoire particuliere d'un Prince, il n'a pû s'empêcher d'avouer qu'il l'a traduit de l'ancienne langue Japonoiſe, ſur

un manuscrit très-vieux, & l'Auteur Japonois l'avoit lui-même traduit de la langue des Chéchianiens, peuple qui dès ce tems-là ne subsistoit plus.

Le Japonois, dans un endroit, assure que sa Nation tenoit à honneur, de descendre des Chéchianiens, mais il dit en même tems qu'il ne restoit aucune preuve de cette descendance, & il croit, en Auteur judicieux, qu'une chose aussi importante, ne peut, pour être crûë, être trop bien constatée. Il entre même sur cet article dans une dissertation que Kiloho-éé n'a point traduite, parce qu'elle n'éclairciſſoit rien. Il seroit

roit plus difficile aujourd'hui de ſçavoir ce qui en eſt. Sous le bon plaiſir du Lecteur, on paſſera donc à des faits d'une diſcuſſion plus aiſée.

CHAPITRE II.

Comment ce Tréſor a paſſé en France.

UN Hollandois, homme d'eſprit, ſe trouvant à Quang-ton, il y a près de cent ans, fut obligé par ſes affaires, d'y demeurer aſſez de tems pour pouvoir apprendre paſſablement le

Chinois. Dans le tems que pour s'y former davantage, il cherchoit à faire une traduction, ce Livre lui tomba entre les mains; il l'admira, l'entreprit, & parvint, après un travail de trois ans, à le mettre en Hollandois; mais, très-imparfaitement, selon qu'il l'a avoué lui-même. Peu curieux de le donner au Public, il repassa en Europe, & laissa son Ouvrage au Sçavant *Jean-Gaspard Crocovius Putridus*, de Leïpsik, son ami intime, & connu dans la Litterature par la dispute qu'il a euë avec *Emmanuel Morgatus*, sur une chose importante. Il s'agissoit de sçavoir si les Meutes de la

la chaſte Diane étoient compoſées de Chiens & de Chiennes, ou ſeulement de l'un ou de l'autre ſexe de ces animaux. Après des conteſtations très-vives, la palme demeura *à Putridus*, qui prouva par des raiſons tirées de la pudeur de la Déeſſe, & par les témoignages des plus Grands Hommes de l'Antiquité, qu'elle n'avoit jamais eu que des Chiennes. Le Hollandois arriva dans le tems que *Putridus* étoit complimenté par tous les doctes d'Allemagne, ſur l'important ſervice qu'il venoit de rendre à la République des Lettres ; il le pria de commenter ſa traduction Chinoiſe. *Crocovius*

la

la traduisit en Latin, l'enrichit de Notes & de Commentaires, & il étoit prêt de la donner au Public, en trois Volumes in Folio, lorsqu'une mort prématurée enleva ce sçavant homme. *Balthasar Onérosus*, & *Melchior Insipidus*, ses neveux, heritiers des biens, & de la science profonde de leur Oncle, augmentérent encore son Livre, le commentérent, éclaircirent ses notes, en ajoutérent de nouvelles, comparérent les leçons, restituérent les passages, & le faisoient enfin imprimer à Nuremberg en cinq Volumes in-folio, lorsque la peste les emporta. Leurs enfans, moins éru-

érudits, & hors d'état peut-être de ſubvenir aux frais d'une Edition de cette importance, vendirent l'Ouvrage de leurs Peres à un Noble Venitien, qui ſe trouva pour lors à Nuremberg. Ce Seigneur nommé *Annibale, Giulio, Scipione, Buz-è-via de gli Tafanari*, de retour à Veniſe, le traduiſit en ſa langue, non tel qu'il l'avoit acheté. Comme il n'entendoit que très-imparfaitement le Latin, il laiſſa à part l'érudition; aidé par un frere ſervite, & tous deux s'aidant d'un Dictionnaire, il le mit enfin en état de paroître en langue Venitienne. Si ſon Excellence

Buz

Buz-è-via avoit pû profiter des remarques ſçavantes dont les Allemands avoient orné cet Ouvrage, la France l'auroit plus complet, & mille choſes qui ont beſoin d'éclairciſſemens, n'en reſteroient pas privées. On ne ſe flatte pas d'avoir bien réuſſi à cette derniere traduction Le Vénitien eſt un Jargon difficile à entendre, & la Traducteur François avoue que dans le Toſcan même il y a bien des termes qui l'arrêtent.

Ce qui ne paroîtra pas extraordinaire, quand on ſçaura qu'il n'a étudié l'Italien que deux mois, ſous un François

çois de ſes amis, qui n'avoit été à Rome que ſix ſemaines.

CHAPITRE III. & dernier.

Inconveniens auſquels il a fallu remedier : Eloge du dernier Traducteur.

ON peut aiſément inférer des différentes mains par leſquelles ce livre a paſſé, qu'il doit lui reſter peu de ſes graces nationales, & je ne ſçais, à tout prendre, s'il en ſera moins bon. Les Livres Orientaux ſont toujours remplis

plis de fatras, & de fables abſurdes. Les Religions des Peuples de l'Orient, ne ſont fondées que ſur des contes qu'ils mettent par-tout, & qui ſeroient auſſi ridicules pour nous, qu'ils ſont vénérables pour eux. Ces religieuſes folies donnent à leurs écrits, un air bizarre qui a pû plaire dans ſa nouveauté, mais qui eſt trop rebattu aujourd'hui, pour que le Lecteur lui trouvât des graces. Outre leurs Dieux à qui ils font jouer toutes ſortes de Perſonnages, ils mettent en œuvre les Genies, & les Diws; on les trouve dans leurs plus ſérieuſes Hiſtoires; & ſi quelqu'un de leurs Héros

Héros eſt dans quelque grand danger, c'eſt une Dive qui l'y a plongé, c'eſt une Ginne qui l'en retire. Ces êtres imaginaires fondent, & dénouent les trois quarts de leurs Contes. Et quoiqu'ils donnent ſouvent lieu à des événemens ſinguliers, on s'ennuie de ne voir jamais ſur la Scéne que les mêmes Acteurs, & cela marque une ſtérilité d'imagination, qui impatiente. D'ailleurs, leur façon de narrer, eſt remplie de Métaphores, & de certains tours, que la ſimplicité de notre langue ne permet de rendre ni avec exactitude, ni avec agrément. La traduction d'un Li-

vre

vre Oriental en François, eſt donc un Ouvrage plus difficile qu'on ne penſe : Quoique celui-ci ait été traduit du Vénitien, on ne doit pas croire qu'il en ait donné moins de peine.

Le Seigneur Annibal a tout confondu, & il n'a pas fallu un travail médiocre pour arranger les faits comme on peut croire que Kiloho-éé l'avoit fait. Au nom de Ginne peu connu parmi nous, j'ai ſubſtitué celui de Fée dont nous faiſons communément uſage. Où j'ai pû retrancher les noms barbares, je l'ai fait : La Ginne *Hic-nec-ſic-la-xi-hatipophetaſ*, formoit un nom in-

insuportable à prononcer, je l'ai changé ; en un mot, je n'ai rien oublié de tout ce qui pouvoit rendre cet Ouvrage parfait, & je ne doute point qu'il ne le soit. Je l'ai embelli, en quantité d'endroits, de réflexions également neuves, & judicieuses. Il est écrit avec un soin, une netteté, & une précision merveilleuse, & je suis persuadé que Kiloho-éé est infiniment inférieur à cette traduction, quoique faite d'après une langue que je n'entends presque pas.

Pour le fonds, il peut être extravagant ; mais c'est vraisemblablement la faute de l'original. On auroit tort d'exi-

ger de l'imagination d'un Chinois, la régularité, & le goût qui brillent dans nos Auteurs François, qui toujours compaſſez, ſont preſque toujours forts raiſonnables, & froids encore plus ſouvent. Fondés en cela ſur je ne ſçai quel précepte d'Horace, que de bon cœur, je mettrois ici, ſi je m'en ſouvenois parfaitement; mais cet Horace prétend que la raiſon ſoit égayée, & n'ordonne pas qu'on ennuye ſes Lecteurs, à force de ſageſſe. Je ſuis, au fonds, très-perſuadé que ceux de nos Auteurs que nous trouvons ſi arrangés, voudroient pouvoir l'être moins, & pécher

un

un peu plus contre les régles. Leurs Ouvrages en seroient moins décents, mais plus agréables, & mieux lûs.

TABLE DES CHAPITRES.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I. *Ce que c'eſt que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzaï.* p. 1.

CHAP. II. *Retour du Prince : Aſſemblée du Conſeil : Propoſition de Mariage : Arrivée des Princeſſes ; leurs agaceries, comme quoi reçûës.* 11

CHAP. III. *Amours du Prince :*

ce : Sageſſe inouïe de Néadarné. 20

CHAP. IV. *Choix de Tanzaï : Préſent de l'Ecumoire.* 33

CHAP. V. *Dépit de Rouſſa Blaſſarda ; ſur quoi fondé : Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet, & qui.* 46

CHAP. VI. *Jour des Nôces : Toilette de Néadarné.* 54

CHAP. VII. *Suite du jour des Nôces, eſſai de l'Ecumoire : Colere & refus de Saugrenutio.* 64

CHAP. VIII. *Vengeance de Concombre : Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.* 77

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX. *Nuit des des Nôces.* p. 89
CHAP. X. *Suite de la nuit des Nôces : Tour que jouë l'Ecumoire à Tanzaï.* 95
CHAP. XI. *Evenemens peu intereſſans : Conſeil aſſemblé, à quoi il ſert.* 104
CHAP. XII. *Oracle du Singe ; départ du Prince.* 111
CHAP. XIII. *Avanture miraculeuſe de la Fée au Chaudron.* 116
CHAP. XIV. *Arrivée du Prince dans l'Iſle des Couſins.* 123

CHAP.

CHAP. XV. *Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.* 134
CHAP. XVI. *Illusion : Bonheur du Prince évanoui : A quel prix on le lui rend.* 144
CHAP. XVII. *Nuit délicieuse de Tanzaï.* 154
CHAP. XVIII. *Le moins amusant du Livre.* 166
CHAP. XIX. *Bagatelles trop sérieusement traitées.* 179
CHAP. XX. *Retour du Prince à Chéchian.* 195
CHAP. XXI. *Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.* 204
CHAP. XXII. *Ce qui fit que le Prince se fâcha.* 215

CHAP.

CHAP. XXIII. *Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.* 225

CHAP. XXIV. *Qui ne sera peut être pas entendu de tout le monde.* 237

CHAP. XXV. *Comme le précédent.* 251

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.

Ce que c'est que le Prince Hiaouf-Zélès-Tanzaï.

DAns la grande Chéchiance, pays aujourd'hui perdu par l'ignorance des Géographes, régnoit autrefois un Roi nommé

Céphacès ; nom qui signifioit dans la langue du pays, (aussi ignorée à présent que la langue Punique) *Bonheur du Peuple.* Nom auguste que le hazard & la flatterie, lui avoient peut-être donné. Ce Prince ne se voyoit pour succeder à sa vaste puissance, qu'un seul fils, pour lequel les Chéchianiens avoient un respect extraordinaire, & qui, dès ses plus tendres années, faisoit (sans qu'ils sçussent bien pourquoi) leurs plus cheres espérances. En ce tems-là, les Fées gouvernoient l'Univers.

On n'ignore pas que ces intelligences consultant plus le caprice que la raison, en devoient assez mal régler la conduite. Il est rare qu'on n'abuse pas d'un pouvoir sans bornes ; & quiconque peut faire tout ce qui lui plaît, ne détermine

termine pas toujours ſes volontés ſur la Juſtice. C'eſt ce qui arrivoit aux Fées ; elles étoient en grand nombre, connoiſſoient peu entr'elles la ſubordination ; leur ſexe, les interêts qui l'animent, peu importans quelquefois, mais toujours vifs ; la jalouſie du commandement, celle de la beauté, l'envie de faire parler d'elles, la fantaiſie, qui pour des Déïtez femelles eſt un mobile conſiderable, faiſoient naître entre ces Puiſſances, les guerres les plus ſanglantes.

Le fils de Céphaès avoit été reçû en venant au monde par la grande Fée *Barbacela*, Protectrice déclarée de ſa maiſon depuis un tems immémorial. Elle donna au jeune Prince, à cauſe de ſa grande beauté, le nom de *Hiaouf-Zélès-Tanzaï* (*rival du Soleil*) &

le doüa en même tems de tous les avantages qui peuvent élever un mortel à la plus haute perfection. Il ſçavoit tout ſans avoir rien appris. Chez les perſonnes d'un haut rang, ce n'eſt pas choſe rare qu'elles croyent tout ſçavoir ; mais Tanzaï n'étoit point dans ce cas-là, & ſes talens étoient effectifs. Il poſſedoit à un point égal la Poëſie, la Peinture & la Muſique ; le Lyrique, l'Epique, le Dramatique ne lui coûtoient pas plus l'un que l'autre ; il ne réuſſiſſoit pas moins dans le badin & le puérile ; & le Madrigal, l'Epigramme, l'Elégie, l'Idylle, l'Eclogue, l'Anagramme & les Bouts-rimés, lui étoient auſſi familiers que le reſte. Cependant, comme il n'eſt pas de génie univerſel, il ne pût jamais parvenir à faire des Acroſtiches. Quoique

que son goût le plus déterminé fût pour la Poësie, il ne négligeoit pas les autres Arts ; tous les Curieux de Chéchian avoient de ses Tableaux dans leurs cabinets, & tous les *ex voto* du grand Temple n'étoient peints que par lui. On représentoit souvent à Chéchian, des Opéra dont il avoit fait lui-même la musique & les paroles. On ne sçauroit nier qu'il n'eût le meilleur goût du monde, & rien ne le marquoit mieux que la préférence qu'il donnoit à la Vielle sur tous les autres Instrumens. Il avoit une si vive passion pour elle, que Céphaès, qui adoptoit aveuglément tous les caprices du Prince, avoit fait suspendre dans les Tours des Temples de Chéchian, au lieu des timballes qui appelloient auparavant les peuples à la priére,

des Vielles d'une groſſeur énormes. Des Princes du Sang avoient été chargés du ſoin d'en jouer dans les occaſions néceſſaires, & pour ce, étoient décorés du titre ſuprême de grands Vielleurs de l'Etat. Cette charge devint même une des plus grandes du Royaume, & le plus ancien des Vielleurs étoit déclaré Connétable. Le Roi pour donner à cette dignité un plus grand luſtre, honora ceux qui en étoient pourvûs, de la culotte de peau d'Ours, garnie de Marons d'Inde. Honneur qui peut paroître bizarre, mais qui, ſelon les préjugés de ce peuple, étoit la marque de la plus particuliere diſtinction. Tanzaï répondoit aux bontés de ſon pere avec cet attachement que donne une excellente éducation; aimé des peuples qu'il devoit

voit un jour gouverner, l'objet des attentions de la grande Fée Barbacela, l'admiration de toute la terre, rien ne paroiſſoit manquer à ſon bonheur. Cependant il étoit né avec un cœur tendre, & il ne lui étoit pas permis d'aimer.

La Fée, ſur je ne ſçais quels accidens dont le Prince étoit menacé, s'il aimoit, ou s'il ſe marioit avant que ſa vingtiéme année fût accomplie, lui avoit expreſſément défendu l'un & l'autre, juſques au tems où le deſtin le laiſſoit maître de lui-méme : ces ordres étoient précis, & il étoit auſſi dangereux pour Tanzaï d'y contrevenir, qu'il lui étoit difficile de s'y ſoumettre.

Comment dans une Cour où tout reſpiroit le plaiſir, où les femmes joignoient à leurs agré-

mens ce que la coqueterie a de plus séduisant, où leur unique affaire enfin étoit d'exciter les desirs, & de les satisfaire, un Prince jeune, aimable & sensible, pouvoit-il garder long-tems son indifférence ? C'étoit en vain qu'il auroit pû s'en flatter. Aussi, Tanzaï sentant combien pour quelqu'un à qui la vertu est recommandée, la Cour est un séjour pernicieux, & accablé par tout, ou de regards tendres, ou de déclarations pressantes, résolut enfin d'en sortir, de se retirer dans un Palais qu'il avoit sur les bords de la mer, & d'en faire défendre l'entrée à quelque femme que ce fût. Cette résolution surprit extrêmement : on ignoroit les raisons de cette retraite, & les femmes qui en furent choquées, répandirent des bruits fort

fort desavantageux à Tanzaï qui ne les sçût pas, ou qui ne s'en embarrassa guéres. Il avoit dix-huit ans quand il s'enferma dans cette solitude, & il ne comptoit pas trois mois de plus quand il s'en ennuya. Loin de ce Sexe charmant qui l'occupoit déja tout entier, rien ne l'amusoit, les ressources de son esprit lui devinrent inutiles : moins il connoissoit le plaisir d'aimer, plus il s'en formoit une image flatteuse. Cette union si tendre de deux cœurs, que souvent il avoit peinte dans ses Ouvrages, ces transports, cette volupté si vive de l'amour, devinrent enfin le seul bien dont il voulût jouir. Son ennui ne faisant qu'augmenter, il prit le parti de dire à la Fée qu'il vouloit, & retourner à Chéchian, & se marier, quelque chose

choſe que le deſtin pût en dire. *Barbacela* n'oublia rien pour le détourner de cette idée ; mais malgré ſes remontrances, il fixa le jour de ſon départ. La Fée, ſans l'abandonner à ſon ſort, le plaignit, & réſolut de ſe ſervir de toute ſa puiſſance pour prévenir les malheurs qu'il devoit éprouver, ou pour les ſoulager du moins. Les Lecteurs aſſez patiens pour continuer cette Hiſtoire, verront dans la ſuite, combien ſervirent au Prince les précautions de la Fée.

CHA-

CHAPITRE II.

Retour du Prince : Assemblée du Conseil : Proposition de Mariage : Arrivée des Princesses ; leurs agaceries, comme quoi reçûës.

LE retour du Prince donna lieu à de nouvelles conjectures, & fut pour les politiques de Chéchian une source inépuisable de raisonnemens & de chimeres. Le peuple qui ne cherche jamais tant à donner une cause aux actions de son Souverain, que quand elle lui est le plus cachée, s'épuisa en considérations, & ne devina pas plus les

les motifs du retour, que ceux de l'absence. Les femmes furent moins embarrassées, & il n'y en eût pas une qui ne crût que Tanzaï, brûlé d'un feu secret que sa fierté avoit en vain combattu, ne revenoit que pour rendre à son vainqueur un hommage qu'il ne pouvoit plus lui refuser. Mais à propos de quoi cette réserve ? Dans un rang aussi élevé, doit-on dissimuler ses desirs, & les Princes sont-ils faits pour un amour timide ? Leurs idées n'étoient cependant pas sans fondement. Le Prince étoit dévôt ; les personnes de cette espece peuvent être tentées, mais elles voilent leurs mouvemens plus qu'elles ne les combattent, & ne s'opposent à leur chûte qu'autant qu'elle ne peut point être ignorée. Combien, par exemple, ne doit-

doit-on pas de Prudes à la crainte de l'éclat !

Entre les femmes qui prétendoient au cœur de Tanzaï, sa Gouvernante croyoit ses droits le mieux fondés, & ne doutoit pas qu'au moins par reconnoissance, si ce n'étoit par inclination, il ne lui donnât ses premiers soupirs ou ses premieres fantaisies. Les Coquettes les plus expérimentées de la Cour se disputérent aussi sa conquête, & étalerent à ses yeux tout ce que l'envie de plaire, a fait imaginer aux femmes, en mines, & en façons. L'indifférence du Prince n'en fut pas ébranlée, il vouloit une beauté modeste, simple, qui ne tint rien de l'art, & qu'il pût, sans l'offenser, voir avant sa toilette. Il proposa même cette épreuve, elle embarassa les prétendantes, quelque bonne

bonne opinion qu'elles eussent de leurs charmes, & elles aimérent mieux renoncer au cœur de Tanzaï, que de se montrer à ses yeux, telles que les laissoient les veilles de la Cour, & les fatigues de leur état.

Le Roi, cependant, songeoit sérieusement à marier son fils, & comme c'étoit une affaire importante, il voulut en conférer avec son Conseil. Les Ministres Etrangers proposerent chacun la Fille de leur Maître; ils étoient douze qui pouvoient se flatter de cette alliance: mais Céphaès ne jugeant pas que son fils pût épouser douze Princesses, se trouva irrésolu sur le choix. Les Rois dont on lui offroit les filles, étoient extrêmement puissants; il étoit dangereux de les mécontenter, & l'on n'en pouvoit contenter

tenter qu'un ; jamais matiere plus ſérieuſe n'avoit exercé la ſageſſe du Conſeil. Celle du Prince, ſupérieure à tout, lui ſuggéra alors un parti convenable au bien du Royaume, & à la Majeſté des Rois voiſins. Il propoſa que chacun de ces Princes envoyât à Chéchian, la Princeſſe qu'on lui deſtinoit pour épouſe, qu'elles reſtaſſent toutes à la Cour treize ſemaines, qu'il en employeroit douze, tour à tour auprès d'elles, ou pour mieux juger de leur mérite, ou pour leur laiſſer la liberté de décider ſur le ſien ; que la treiziéme ſemaine, après avoir peſé mûrement la beauté de leurs perſonnes, ou la douceur de leur caractere, il déclareroit ſon choix : Qu'en agiſſant de cette façon, aucun des Souverains, dont

dont il étoit queſtion, ne pourroit imputer à mépris le refus qu'il feroit de leur alliance, puiſque les ſeuls agrémens le détermineroient.

Le Conſeil applaudit à la réſolution du Prince ; les Miniſtres en firent part à leurs Maîtres, qui y ſouſcrivirent. On travailla à loger dans le Palais, les beautés qui alloient l'occuper, & bientôt après on les vit arriver. Les fêtes les plus ſuperbes ſignalerent le plaiſir qu'on avoit de les voir; on repreſenta divers Opera du Prince qui furent tous admirés par complaiſance, ou par juſtice. Tanzaï, au premier coup d'œil, trouvant les Princeſſes également aimables, auroit bien voulu les épouſer toutes ; mais le reſpect des Loix le retint, & il ſe contenta de leur faire, tant en Proſe,

ſe, qu'en Vers, les plus jolis complimens du monde.

Si les Princeſſes lui avoient plû, aucune de ſes graces ne leur étoient échappées, il plût à toutes, & cette conformité de ſentimens augmenta l'averſion qu'elles ſe ſentoient déja les unes pour les autres.

On ſçait aſſez de quoi les femmes ſont capables quand elles ont envie de s'enlever un amant, mais comme on n'a jamais vû un homme ſeul, être l'objet des vœux & des adorations de douze femmes, & qu'il ſeroit aſſez ſimple qu'on pût ne pas ſe faire une idée bien exacte de cette ſituation, on ſe croit obligé de dire qu'il y avoit douze fois plus de haine & de médiſance entr'elles, qu'on n'en voit d'ordinaire; par conſéquent douze fois

plus de minauderies, qui tournoient toutes au profit du Prince, que ce manége ne laissoit pas d'amuser.

Quand une de ces Princesses avoit trouvé une façon nouvelle de marcher, de se composer la bouche, ou de regarder; les autres pour rencherir, devenoient louches, se faisoient remonter la bouche aux yeux, ou prenoient la démarche du monde la plus ridicule. Il en étoit ainsi du reste, car sçachant que Tanzaï se piquoit de toutes sortes d'Arts, elles étoient toutes Poëtes, Peintres, Musiciennes, &c. & l'on ne sçauroit imaginer combien cette émulation produisoit de sottes choses en tout genre. Tanzaï craignant de leur déplaire par une préférence qu'elles auroient crû injuste, voulut que le sort dé-

décidât entr'elles de leur rang, & disposa son tems de façon, que dans la journée il ne voyoit uniquement que celle qui étoit de semaine. Il assistoit à sa toilette, lui donnoit la main par tout, mangeoit avec elle ; mais le soir aux spectacles, ou au cercle, il voyoit toutes les autres, & c'étoit alors que ces rivales l'examinant, lui trouvoient un air contraint & ennuyé, & jugeoient à sa physionomie, que la Princesse en place, étoit celle qui lui plaisoit le moins. Leur seule vanité leur faisoit cependant former ces conjectures, & les manieres de Tanzaï, quoique son cœur se fût déja déterminé, étant les mêmes pour toutes, devoit les laisser là-dessus dans une irrésolution où il feignoit d'être encore plongé lui-même.

CHAPITRE III.

Amours du Prince : Sageſſe inouie de Néadarné.

ONze ſemaines s'étoient déja paſſées, & la Princeſſe qui échut à Tanzaï pour la derniere, étoit celle pour qui, mais en ſecret, ſon cœur s'étoit déclaré. De quelque circonſpection qu'il eût uſé, ſon amour étoit ſçû de la Princeſſe ; celui qu'elle ſe ſentoit elle-même, l'avoit éclairée ſur les ſentimens de Tanzaï, & leurs yeux s'étoient mille fois déclaré leur tendreſſe, avant que leur bouche en eût prononcé l'aveu.

Tanzaï

Tanzaï n'auroit pû faire un plus beau choix ; le soin que toutes ces Princesses prenoient d'imiter celle qu'il aimoit, la jalousie qu'elles avoient contr'elle, prouvoit assez son mérite. Il l'avoit lui-même remarqué dès le premier jour, mais contraint par une loi qu'il s'étoit imposée, il avoit fallu qu'il attendît que le sort l'approchât d'elle. Enfin cet instant heureux venoit d'arriver : Pressés tous deux de s'expliquer ce qu'ils sentoient, de sçavoir s'ils ne s'étoient point mépris à leurs regards, de jouir pour la premiere fois, du bonheur suprême de s'aimer sans contrainte, ils ne purent dissimuler leur joye.

Néadarné (c'est ainsi que s'appelloit la Princesse) justifioit les desirs de Tanzaï. C'étoit une brune

brune qui poſſedoit, avec les agrémens particuliers aux femmes de cette couleur, ceux qu'on admire dans les blondes : ſes yeux noirs étoient extrêmement vifs, mais depuis qu'elle avoit vû le Prince, une tendre langueur en paroiſſoit modérer l'éclat. Sa bouche, qui ne s'ouvroit jamais que pour dire les choſes les plus brillantes, ou les plus ſenſées, étoit agréablement coupée & ornée des plus belles dents du monde ; ſa taille haute, droite & majeſtueuſe, étoit en même tems noble & libre ; ſes jambes & ſes mains tournées par les Graces, donnoient ſur tout le reſte, les préjugés les plus avantageux : toutes ſes actions, tous ſes diſcours avoient une grace inexprimable. Elle n'avoit recours, pour plaire, ſoit pour ſa figure,

figure, soit pour son esprit, ni à cette pétulance affectée, qui est toujours aux dépens de la raison & de la bienséance, ni à ces mots entortillés, & à ce fade jargon, qui devroient être partout aussi mépriſés, qu'ils sont ridicules. Quelle ame insensible ne se fût émûë à cet objet !

Tanzaï ne vit pas plutôt paroître le jour qui lui permettoit de parler à sa Princesse, que pressé par les mouvemens de son cœur, il alla attendre sous ses fenêtres, l'instant où il pourroit la voir.

Néadarné aussi inquiete que lui, s'éveilla aussi de meilleure heure que de coutume. Le premier bruit qui frappa ses oreilles, fut celui que Tanzaï faisoit en chantant amoureusement des Impromptu qu'il composoit sur

sa passion. Elle se leva précipitamment, mais craignant que la décence ne fût blessée, si elle paroissoit à la fenêtre, & ne voulant pas d'un autre côté qu'elle lui fît perdre l'occasion de parler au Prince, elle fit faire tant de bruit dans son appartement, que Tanzaï jugea qu'elle étoit éveillée, & se présenta pour entrer. Néadarné qui ne l'avoit vû auprès de ses rivales commencer la journée, que le plus tard qu'il pouvoit, augura bien de ce commencement. Le Prince l'aborda avec ce trouble & cet égarement qu'on n'éprouve qu'auprès de ce qu'on aime avec transport. Les femmes de la Princesse s'étoient retirées. Comment s'y seroit-elle opposée ? La loi le vouloit.

Demeuré seul avec elle, il n'en fut d'abord que plus timide :

de : long-tems ſes yeux ſeuls parlerent de ſon amour, & la Princeſſe les entendit mieux qu'elle n'auroit entendu ces diſcours impertinens & fades, que la ſottiſe des hommes & la coqueterie des femmes ont depuis imaginés. Ce ſilence devoit pourtant ceſſer. On admire quelque tems, mais enfin on parle de ce qu'on admire ; & ce que la Princeſſe montroit d'appas aux yeux de Tanzaï, lui offroit une ſource intariſſable de plaiſirs & de louanges. Enfin, il parla.

Puis-je eſpérer, lui dit-il en bégayant, & avec une contenance mal-aſſurée, que vous ne vous méprendrez pas à mes ſoins, & que vous aurez aſſez de bonté pour y répondre ? Ah Seigneur ! lui répondit-elle, s'ils ſont ſinceres, que ne devez-vous pas en

attendre ? S'ils le ſont ? ma Princeſſe ! ah que ce doute nous eſt injurieux ! En achevant ces paroles, il s'étoit jetté aux genoux de Néadarné, qui contente de ſon Amant, l'écoutoit avec cette complaiſance que donne l'envie d'être perſuadée. Eh bien ! je vous crois, cher Prince, lui dit-elle tendrement, & comment avec l'amour dont je brûle pour vous, ne vous croirois-je pas ? Recevez, ajouta-t'elle en lui tendant la main, les aſſurances de ma paſſion, parlez-moi ſans ceſſe de la vôtre ; quel bonheur pour moi de vous aimer éternellement !

Tanzaï accablé de l'excès de ſes plaiſirs, baiſoit la main de ſa Princeſſe. Avec quel tranſport ne lui parla-t'il pas de la premiere impreſſion que ſa vûë avoit faite

faite sur lui ? du dégoût qu'il avoit conçû pour ses rivales ; de la peine qu'il avoit eûë à se contraindre, & de son impatience. Combien de sermens d'aimer toujours ! Que d'amour éclatoit dans ses yeux ! Que la Princesse, qui attachoit sur eux ses regards avides, y lisoit & y puisoit de tendresse ! Tous deux troublés, tous deux ennivrés de délices, ne sentoient plus que leurs desirs.

Tanzaï animé par tant de beautés, sûr d'être aimé, voulut profiter du desordre où il voyoit Néadarné. Il commença par un soupir qu'il acheva sur ses lévres, où l'Amour lui-même le porta. Elle auroit assûrément voulu s'en défendre, mais il est douteux qu'en pareille occasion, on ait toutes les forces qu'on

pourroit avoir. Un Amant à qui l'on craint de déplaire, & qui n'a pas la même peur, eſt plus fort par votre foibleſſe, que vous n'êtes foible par ſa force. Quoi qu'il en puiſſe être, le Prince exigea qu'elle lui confirmât le baiſer qu'il avoit pris. La vertu ne le vouloit pas, mais l'amour l'ordonnoit, & il ſemble que l'une n'ait été imaginée, que pour être ſans ceſſe ſacrifiée à l'autre. Plus on a, plus on veut avoir. Un deſir ſatisfait en fait naître un autre dans le cœur d'un Amant: ſur ce qu'on lui permet, il voit ce qu'on peut encore lui permettre.

La Princeſſe étoit dans un de ces deshabillés ſi négligés, que par la faute d'une épingle qui vient à ſauter, on expoſe plus de choſes, qu'on n'en défendoit auparavant

ravant. Une tunique qui s'ouvrit, fit voir au Prince, une gorge d'une forme si admirable, & d'une blancheur si éclatante, qu'il ne put assez se contenir pour ne pas avoir l'envie de perdre encore le respect. Néadarné avoit si long-tems combattu pour un simple baiser, qu'il jugea que la moindre permission qu'il lui demanderoit sur ce nouvel objet qu'il découvroit, lui seroit sévérement refusée. Résolu donc de ne devoir ce nouveau plaisir qu'à lui-même, il y porta les mains, puis la bouche. Puis la Princesse & lui ne disant mot, ne se regardant plus, ne revinrent de leur saisissement que pour recommencer à s'y remettre. Qu'auroit-elle fait? Elle avoit de la vertu, mais dans une situation aussi embarrassante, tout ce que

peut une femme vertueuſe, eſt moins de mettre un frein aux tranſports d'un amant, que de ſe ſouvenir qu'elle devroit le faire.

La réflexion eſt alors d'une foible reſſource, s'il eſt vrai encore qu'elle puiſſe naître dans le ſein du plaiſir. Vient-elle après, de quoi a-t'elle ſauvé? La Princeſſe ſe trouvoit plongée dans un égarement d'autant plus dangereux pour elle, que c'étoit la premiere fois qu'elle l'éprouvoit, & que faute d'expérience, elle ne pouvoit le combattre. La violence des deſirs du Prince, commençoit cependant à l'effrayer, & elle le repouſſa doucement; mais étoit-il en état de rien comprendre?

Dans ce mouvement, ſa jarretiere, peut-être mal attachée, tomba.

tom. premier pag. 51

tomba. Tanzaï, poli naturellement, & en qui l'amour augmentoit le ſçavoir vivre, s'offrit reſpectueuſement à la placer. Le lui refuſer, c'étoit lui faire croire cette faveur d'une grande conſéquence, & lui donner plus d'envie de la ravir. Elle y conſentit donc, n'ayant pas le tems de mieux faire. Lui qui n'avoit jamais mis de jarretieres à quelque Dame que ce fût, ne ſçachant où communément on les plaçoit, & d'ailleurs troublé au point (quand il l'auroit ſçû) de ne s'en pas ſouvenir, mit ſi maladroitement celle de la Princeſſe, que pour le coup un cri lui échappa. Ses femmes venant à ſa voix, le Prince fut contraint de ſe retirer.

On demanda à la Princeſſe ce qui l'avoit obligée de crier; le

moyen de le dire ? Les Princeſſes font ce qu'elles veulent, elle ne répondit rien, & l'on en crut tout ce qu'on voulut. Elle jugea à propos, cependant de prendre des meſures contre les emportemens de Tanzaï ; elle ordonna à ſes femmes en ſoupirant de ne la plus laiſſer ſeule avec lui, quelque choſe que la loi qu'il avoit impoſée en ſouffrît, & réſolut par vertu, de prendre contre Tanzaï, toutes les précautions que beaucoup d'autres femmes, après une ſemblable avanture, ne prennent contre leurs amants, que par coquetterie.

CHA-

CHAPITRE IV.

Choix de Tanzaï : Préſent de l'Ecumoire.

CEux qui ne connoiſſent que la nature, & ſes mouvemens, croiront que ſi le Prince fut fâché de ſe retirer, la Princeſſe ne le fut pas moins de le voir ſortir. Peut-être même penſeront-ils qu'elle ſe reprocha d'avoir crié aſſez haut pour qu'on l'entendît de ſon anti-chambre. Ceux qui, moins éclairés, jugent les femmes moins ſévérement, diront que ſa vertu couroit trop de riſques dans cette occaſion, pour qu'elle pût voir avec

avec chagrin le départ du Prince, & pour ne se pas reprocher de n'avoir pas crié assez tôt. Tel est le malheur des Héros dont on transmet l'histoire à la postérité. Le lecteur les juge bien moins sur ce qu'ils ont pû faire dans le cas où ils paroissent à ses yeux, que sur ce qu'il pense qu'ils auroient dû faire. Il se met de sang froid à leur place, & dépouillé des passions qui les animoient, les absout ou les condamne, suivant le succès de leurs entreprises, & n'examine point si les circonstances leur permettoient le tems de déliberer, ou si leurs mouvemens leur laissoient seulement celui d'entrevoir la réflexion. Entre les personnes qui lisent, il en est peu qui discutent les faits avec jugement, & la plus grande partie de

celles qui en ſont capables, s'en acquitent ſouvent avec injuſtice. On ne manquera donc pas ici de raiſonner, bien ou mal, ſur Néadarné; quoi qu'on en diſe, qu'elle ait crié trop tôt, ou trop tard, il eſt ſûr qu'elle a crié, & que bien des femmes en pareille occaſion, s'en tiennent à la menace, ou ne l'effectuent que plus tard, & plus bas, que la Princeſſe.

Elle n'étoit pas encore bien revenuë de la frayeur que la vivacité du Prince lui avoit cauſée, lorſqu'il revint lui annoncer qu'il ſortoit du Conſeil, où il avoit déclaré ſon choix. Enfin, divine Princeſſe, lui dit-il, vous allez être à moi; mon amour eſt trop violent pour s'aſſujettir aux loix qu'une prudence timide, & aujourd'hui hors de ſaiſon, m'avoit fait croire néceſſaires. On renvoye

voye dès aujourd'hui les Princeſſes qui prétendoient à ma main. J'abrége mes chagrins de cette cruelle ſemaine qui devoit me déterminer : je n'ai plus à voir des objets que vous me rendez odieux ; tout ſe prépare pour mon bonheur, & rien déſormais ne peut plus le reculer, puiſque vous conſentez à le faire. Ah ! Tanzaï, s'écria-t'elle, pourquoi ne parlez-vous que de votre félicité ? Oubliez-vous que vous faites la mienne ? Le Roi, qui en ce moment entra chez Néadarné, interrompit la converſation. Il venoit marquer à la Princeſſe, combien le choix que ſon fils avoit fait d'elle, lui étoit agréable. Ils réglérent entr'eux le jour des nôces du Prince, & on le fixa au commencement de la ſemaine ſuivante.

Le

Le Prince auroit bien voulu qu'il eut été moins éloigné, mais ce mariage devoit se faire avec tant de pompe, qu'il falloit attendre ce tems-là pour que tout fût prêt. Toutes ces mesures prises, on annonça au peuple que Tanzaï prenoit pour épouse Néadarné, fille du grand Roi de *Cocapuchulim*. Cette alliance lui fut d'autant plus agréable, que ce Roi étoit en effet très-puissant, que ses Etats touchoient à la Chéchianée, & que Néadarné en étant l'unique héritiere, ils s'uniſſoient après la mort de ce Prince, sous Tanzaï, dont les forces devenoient formidables. On donna de grandes louanges au Prince, & l'on attribua à sa profonde politique, ce qui n'étoit qu'un effet du hazard & de l'amour. Ce que le peuple avoit

pris

pris si bien, ne le fût pas de même par les Princesses : Leur chagrin fut excessif, & il n'y en eut pas une qui n'en eut pendant huit jours, la migraine & les yeux battus. Quelques Auteurs de ce tems-là, avancent même (ce qu'on peut cependant ne pas croire) que la douleur de ces Princesses, & leur amour pour Tanzaï, allérent si loin, qu'il n'y en eût pas une qui ne lui fît proposer sous main un accommodement. Epris comme il l'étoit de Néadarné, il y a peu d'apparence qu'il eut voulu y entendre ; peut-être même ce fait n'est-il pas vrai ; ce qui est constant, c'est que sa sensibilité pour leur desespoir, ne lui fit pas changer de résolution.

Au milieu de tant de joye, des réflexions tristes sur les menaces

naces de Barbacela, se firent sentir à Tanzaï ; il considera que sans la consulter, il avoit non-seulement choisi, mais même annoncé son mariage à tout le monde, avant que de lui en faire part. Il craignit qu'elle ne le punît, en cessant de le protéger, du peu d'égards qu'il avoit eus pour elle. Il étoit occupé de ces idées, lorsqu'on vint l'avertir que la Fée étoit arrivée. Quoique cette nouvelle le troublât, il alla la trouver chez le Roi. Je ne vous fais point de reproches sur le choix que vous avez fait, lui dit-elle, il est conforme à mes intentions, mais je souhaiterois que vous n'allassiez pas plus loin, & que vous attendissiez auprès de Néadarné, que vous pussiez la posséder sans risque. Le destin ne vous menace d'éve-

d'évenemens fâcheux, qu'en cas que vous vous engagiez à l'hymen avant votre vingtiéme année accomplie, & vous pourriez..... Je ſçais, Être céleſte, interrompit Tanzaï, ce que votre prudence & votre bonté vont me conſeiller, mais je ne puis attendre.

Si je ne poſſede pas bien-tôt Néadarné, je meurs. Quelques affreux que puiſſent être les coups que le deſtin me réſerve, ils me le ſeront moins que le plus léger retardement. Je ne puis d'ailleurs imaginer pourquoi le deſtin eſt fâché que je me marie avant vingt ans, & je ne ſçaurois croire qu'un évenement qui lui importe auſſi peu que celui-là, le détermine à me perſécuter. Mon fils, répondit la Fée, ma ſcience peut bien aller juſques à prévoir

les

les ordres du deſtin, mais la cauſe m'en eſt toujours inconnuë. Vous devez cependant penſer qu'il a ſes raiſons, & obéïr ſans les chercher ; c'étoit ce que je deſirois de vous, ſans l'eſpérer. Vos malheurs ne ſont que trop réels ; il eſt cependant encore malgré votre mariage, un moyen de les éviter, le voici.

La Fée, à ces mots, tira de deſſous ſa robe, une écumoire d'or de trois pieds de long, & dont le manche rond étoit de trois pouces de diametre. Le manche étoit percé, & le trou n'étoit que comme il le falloit pour qu'une chaîne de pierreries le traverſât. Quel eſt ce bijou ? demanda le Prince. C'eſt, reprit la Fée, ce que mon amitié vous réſerve, & voici l'uſage que vous en devez faire.

Le jour de vos nôces, vous trouverez auprès du Temple une petite Vieille, saisissez-vous-en, & quelque résistance qu'elle vous fasse, de quelque priere qu'elle use, enfoncez-lui, sans pitié, le manche de cette écumoire dans la bouche. Mais, Alteſſe Éthérée, dit le Prince, où trouverai-je une bouche à qui ce manche puisse convenir? Cette inquiétude n'est pas faite pour vous, reprit la Fée, aussi ne vous dis-je pas que la Vieille ne souffre pas à soutenir cette operation: ce n'est pas tout. Dans l'instant que vous aurez retiré le manche de la bouche de cette Vieille, vous irez le porter au Grand-Prêtre, à qui vous ferez la même chose. Le Grand-Prêtre! s'écria le Roi, il n'y consentira jamais! Avaler le manche d'une écu-

écumoire ! je ne sçais, reprit le Prince, ce qu'il fera, mais à sa place, aucune puissance ne m'y forceroit. C'est cependant ce qu'il faut tâcher qu'il fasse, dit la Fée, non par la violence, mais par la persuasion & les moyens les plus doux que vous pourrez employer. Elle seroit pourtant plus sûre, reprit Tanzaï, que tout ce que vous dites : Mais supposons qu'il y consente, à quoi cela me servira-t'il ? A détourner, répondit la Fée, les malheurs qui vous ménacent. Et supposons à présent qu'il n'y consente pas ? reprit encore Tanzaï. En ce cas, dit la Fée, il faudroit ne pas achever votre mariage, ou vous soumettre à tout ce qui doit vous arriver de funeste. Oh ! en ce cas-là aussi, reprit-il, le Grand-Prêtre avale-

ra l'écumoire. Je vous ai dit, répondit-elle, qu'il ne faut point que ce soit par violence. Mais, de bonne foi, dit Tanzaï, croyez-vous qu'un homme à qui l'on fera une pareille proposition, puisse l'accepter ? Ce manche est d'une grosseur si monstrueuse, qu'il n'y a point de bouche si énorme, où il ne trouvât encore à fendre : Mais s'il m'est défendu, ajouta-t'il, d'user de violence, j'y puis employer l'adresse. Soit, dit la Fée, mais souvenez-vous de ce que je vous recommande ; tenez la chose secrete ; attachez l'écumoire à votre boutonniere, & soyez sûr que c'est la seule chose qui puisse vous tirer d'embarras. Assûrément, reprit le Prince, si le destin me prépare des maux rares, il faut avouer qu'il m'ordonne des remedes

medes bien ſinguliers. Souvenez-vous encore, dit la Fée, s'il vous arrive des choſes deſagréables, de ne pas m'implorer, & que je ne pourrai rien pour vous. La Fée, en achevant ces paroles, diſparut, & laiſſa Céphaès & Tanzaï, l'un dans l'étonnement de l'écumoire, & l'autre dans la réſolution de s'en ſervir, de quelque maniere que ce pût être.

CHA-

CHAPITRE V.

Dépit de Rouſſa Blaffarda ; ſur quoi fondé : Quelle eſt la conſolation qu'on lui promet, & qui.

LA nouvelle du mariage de Tanzaï, fut reçûë par les Princeſſes, en public, avec dédain, en ſecret, avec douleur. Quand ce coup n'auroit mortifié que leur vanité, il leur auroit toujours été cruel ; l'amour qui s'en étoit mêlé, le rendoit inſoutenable, & avoit laiſſé dans leur cœur, des mouvemens que le dépit n'effaçoit pas. Le ſéduiſant Prince de la Chéchianée, venoit

venoit avec tous ſes appas ſe retracer à leur imagination. L'une reliſoit des vers qu'il avoit faits pour elle, l'autre ſe rappelloit une converſation qui n'avoit été que galante, mais où elle trouvoit du ſentiment ; celle-ci ſe ſouvenoit d'un ſoupir, celle-là d'un regard ; celle qui n'avoit à ſe ſouvenir de rien, ne laiſſoit pas de ſe ſouvenir de quelque choſe. Toutes en général s'étoient cru préférées, & toutes mouroient de chagrin, tant d'avoir manqué Tanzaï pour époux, que d'une autre injure plus récente encore, & ſans doute bien piquante pour elles, puiſqu'elles n'oſoient pas s'en plaindre. Entre celles qui ſe diſtinguoient par leur fureur, étoit l'altiere *Rouſſa Blaſſarda*, Souveraine de l'Iſle *Métiffao*.

C'étoit

C'étoit la moins belle & la plus fiere de ces Princeſſes ; elle avoit en préſomption, tout ce qui lui manquoit en agrémens : Un air dédaigneux répandu ſur ſon viſage, en rendoit les charmes inutiles. Elle ſe croyoit de l'eſprit, & quoiqu'en effet elle n'en manquât pas, il étoit ſi dur & ſi dénué de graces, qu'on ne pouvoit l'entendre parler ſans être rebuté de la ſéchereſſe de ſes expreſſions, & de la rudeſſe de ſes idées. Sa taille étoit auſſi gauche que ſon eſprit ; elle ne faiſoit pas un geſte qui ne déplût, pas une mine qui ne fût une grimace. Elle étoit, à la vérité, d'une blancheur éblouiſſante, mais cette beauté étoit achetée par une couleur de cheveux qui n'étoit pas du goût de tout le monde. Auſſi avoit-elle

un

un souverain mépris pour les brunes, & trouvoit-elle les blondes trop fades. Au reste, elle étoit cruelle, vindicative, scélerate & perfide. Telle que l'Histoire nous la donne, elle s'étoit flattée que Tanzaï l'aimoit; on n'a jamais bien sçû sur quoi elle se l'étoit imaginée. Il y a apparence que sa vanité, plutôt que les soins du Prince, lui avoient fait naître cette idée; mais elle s'y étoit si bien accoutumée, qu'elle regarda son amour pour Néadarné, comme une infidelité qu'il lui faisoit. Ce qui la desesperoit le plus, étoit d'avoir assez compté sur ses charmes, pour avoir refusé le secours d'une vieille Fée, sa nourrice & son conseil, qui étoit venuë à Chéchian avec elle, & qui lui avoit promis de fixer sur elle, les vœux

de Tanzaï. L'ambitieuſe Princeſſe déchûë de ſes eſpérances, fut enfin obligée d'avoir recours à elle.

Vous entendez, lui dit-elle en frémiſſant de rage, vous entendez les cris de joye de ce peuple, & je ne ſuis pas vengée! Le perfide Tanzaï, & mon odieuſe rivale triomphent; ma douleur, ſans doute, augmente leurs plaiſirs. Ah! verrez-vous avec tranquillité, une Fête qui tous deux nous deshonore? Mon injure n'eſt-elle pas la vôtre? Depuis quand nos interêts ſont-ils ſéparés? On m'outrage! que dis-je? On me porte un coup mortel, & mes yeux n'ont pas encore vû couler le ſang de l'ingrat qui me trahit? Ma rivale ne gémit pas encore dans l'horreur des ſupplices! Toute la nature n'eſt pas armée

armée pour ma vengeance ! Vous ! qui d'un ſeul mot, confondez les Élemens : Vous ! que j'ai vûë, pour de moindres forfaits, près de replonger le monde dans le cahos, parlez, qui vous retient ? Ce pouvoir formidable qui fait trembler toute la terre, ceſſe-t'il ſeulement pour moi ? L'ingrat n'a pû m'aimer, & il reſpire ! Ah ma Mere ! vous ne m'aimez plus. Ma douleur vous auroit touchée ; animée de la même fureur que moi, le perfide, ma rivale, ce peuple que je hais, ſeroient vainement cherchés dans l'Univers. Ah ma Mere ! m'abandonnez-vous ? Que votre douleur eſt injuſte, ma fille ! répondit la Fée. Croyez-vous, ſi je le pouvois, que je ne vous euſſe pas vengée au-delà même de vos deſirs ? mais un

pouvoir plus fort que le mien m'empêche d'attenter aux jours du traître Tanzaï.

Barbacela devant qui tout tremble, & qui me fait moi-même obéïr, protege ce couple odieux que votre haine voudroit accabler : Invisible auprès d'eux, elle les sauveroit de mes coups, & rien ne pourroit me soustraire à sa vengeance. Mais si je ne puis rien contre leur vie, je puis du moins empoisonner le bonheur dont ils croyent jouir, & vous épargner le funeste spectacle de leurs plaisirs. Je vous aurois fait préférer à votre rivale, si vous l'aviez voulu ; mais puisque ce mal ne peut pas se réparer, soyez sûre que je les punirai de vos peines, & que ne pouvant vous rendre heureuse, je les rendrai du moins aussi à plaindre

dre que vous. Ce jour fatal de leurs Nôces approche, vous apprendrez bien-tôt quel sera le genre de leurs peines. Roussà, contente des assûrances que la Fée lui donnoit de la venger, sentit son cœur cruel moins agité; & réfoluë de dissimuler son ressentiment, attendit avec impatience une journée qui devenoit moins affreuse pour elle, depuis qu'elle se flattoit d'y voir éclater sa vengeance.

CHAPITRE VI.

Jour des Nôces : Toilette de Néadarné.

IL étoit enfin arrivé ce jour marqué pour tant de joye, la plus brillante Aurore venoit de l'annoncer. Un Ciel pur, & ſerain ſembloit témoigner aux Chéchianiens que leur Divinité s'intereſſoit aux plaiſirs de leur Prince. Le Singe conſacré, auguſte Protecteur du pays, avoit fait trois fois la culebute ſur ſon piédeſtal. A la vérité, il l'avoit faite du pied gauche, mais loin de prendre garde à ce pronoſtic, tout fâcheux qu'il étoit par lui-même,

même, on crut que c'étoit par inadvertance que le grand Singe, qui avoit toujours eu des bontés particulieres pour le Prince, avoit fait sa culebute de travers. Ce qui le faisoit penser aux Sacrificateurs le plus superstitieux, n'étoit pas sans fondement. Le Soleil paroissoit sans aucun nuage : Depuis huit jours, quoiqu'alors dans une saison orageuse, le Tonnerre ne s'étoit point fait entendre ; le mois dans lequel se faisoit cette alliance desirée, étoit le plus heureux de l'année, & le Roi se trouvoit parfaitement guéri de son rhumatisme ; ce qui, selon une vieille prédiction, ne devoit arriver que lorsque son Fils feroit un mariage fortuné.

Déja les grandes Vielles enchantoient le peuple par leur

harmonie ; les ruës ornées de feuillages, & de fleurs ; les habitans vêtus d'habits superbes ; la Milice sous les armes, commençoient à donner aux Spectateurs une idée pompeuse des Fêtes de ce jour ; le Temple retentissoit des vœux que les Sacrificateurs y formoient pour leurs Souverains. Tout étoit prêt enfin, lorsque Tanzaï, transporté d'amour, & de joye, alla éveiller la Princesse. Elle l'attendoit dans son lit. Lorsqu'elle le vit arriver, une modeste rougeur peignit son visage ; elle voulut lui faire un compliment, mais l'Amour faisant expirer sa voix sur ses lévres, elle ne pût dire que : Ah Prince ! ah cher Prince ! Tanzaï aussi déconcerté qu'elle, ne pût lui rien répondre. L'Etiquet des Rois de Chéchianée, étoit, que le jour de

de leurs Nôces, ils habilloient seuls la Reine future : mais il leur étoit en même tems défendu de la part du grand Singe, de s'abandonner aux desirs que leur pouvoit causer les agrémens qu'ils découvroient. La Princesse qu'on avoit instruite des Coutumes du pays, vit sans s'étonner, ses femmes sortir de son appartement.

Tanzaï ne fût pas plutôt seul avec elle, qu'il profita, malgré la modestie de la Princesse, de la commodité de l'Etiquet. Ce ne fut pas sans peine qu'il obtint la permission de tirer de son lit, cette beauté dont il étoit idolâtre. Elle disputa long-tems & en personne bien née, les prétentions du Prince. Mais malgré les précautions qu'elle avoit prises pour dérober à son Amant, des char-

charmes qu'elle devoit le soir même lui abandonner, elle ne put empêcher qu'il ne la vît dans ce desordre où se met nécessairement quelqu'un qui se retourne souvent dans son lit.

Quel objet pour Tanzaï! & que les ordres du Singe alloient être mal exécutés, si la religieuse Néadarné n'eût arrêté ses emportemens!

Les gens qui ont aimé, assurent que c'est un supplice beaucoup plus grand pour un homme amoureux de voir des beautés dont on ne lui permet pas l'usage, que de n'en pas voir du tout: Si cela est vrai, le Prince se trouvoit dans une situation gênante. Néadarné qui se souvenoit de ce qu'avoit pensé causer sa jarretiere, éludoit l'Étiquet tant qu'elle pouvoit, & ne se fut pas plutôt ap-

apperçûë que les yeux de Tanzaï cherchoient autre choſe que les ſiens, qu'elle répara promptement, ce qu'une trop grande précipitation à tout voiler, avoit laiſſé à découvert. Il ſeroit fâcheux pour elle, qu'on imaginât qu'il y avoit de l'artifice de ſa part dans cette occurrence. Dans ces tems-là, peut-être, on connoiſſoit moins qu'aujourd'hui en amour, l'art de faire naître des deſirs, qu'on ne veut pas ſatisfaire; les femmes même ont bien pû ne le mettre en pratique que par néceſſité, & les Amans d'autrefois pouvoient n'avoir pas beſoin d'un manége qui manque encore bien ſouvent ſur ceux d'à préſent. Au reſte, il eſt prouvé que Néadarné étoit aſſez vivement aimée du Prince pour n'avoir pas à ſe ſervir avec lui de cette

coquetterie. Il pouſſa un cri affreux, lorſqu'il vit la cruelle modeſtie de Néadarné, lui enlever d'un ſeul coup tant de plaiſirs. Ah barbare ! s'écria-t'il. Hélas Prince ! répondit-elle, & le Singe ? Si vous m'aimiez, reprit-il, ne l'auriez-vous pas oublié ? Et c'eſt parce que je vous aime, dit-elle, que ſes menaces me ſont toujours préſentes.

Tanzaï, en ſoupirant, la preſſa alors d'entrer au bain, mais ils conteſterent encore ſur la façon dont elle devoit y être. L'opiniâtreté du Prince fut obligée de céder à la vertu de Néadarné ; il s'agiſſoit cependant d'une tunique de bain, que pendant longtems il n'avoit pas crû néceſſaire, & qu'il voulut mettre lui-même, quand il fut convaincu de ſa néceſſité. La Princeſſe y conſentit,

ſentit, perſuadée, que cela ſe pouvoit faire avec décence, & en effet, il n'y a rien à craindre, quand ce n'eſt pas un amant qu'on charge de cette fonction. Néadarné avoit crû en être quitte pour cette complaiſance, mais quand le Prince eut apporté la tunique, une autre conteſtation s'éleva encore. Il vouloit.... Que ne vouloit-il pas ! toutes choſes qui allarmoient la pudeur de la Princeſſe, & auſquelles aſſurément elle n'auroit pas conſenti, ſi elle avoit eu le tems de diſputer. Il put donc jouir de la vûë de preſque tous les charmes de la Princeſſe, & ne pouvant, ni ſe contenir tout-à-fait, ni s'abandonner abſolument à ſon deſordre, il ſe contenta de l'accabler de ces careſſes, que l'amour ne fait jamais avec plus de

de fureur, que quand on ne lui permet pas d'aller plus loin. Après, il la mit dans le bain, mais lentement, & ne pouvant se lasser de l'admirer, & de la tenir. A peine y fut-elle, qu'il murmura de ce que l'eau qui l'environnoit, toute claire qu'elle étoit, ne l'étoit point assez. On ne sçauroit compter toutes les propositions qu'il lui fit; tous les écarts où il tomba; enfin jamais bain ne fut pris d'une façon moins tranquille. Elle en sortit pourtant mal baignée, mais convaincuë qu'elle étoit éperdument aimée. Le Prince enfin, après bien des peines, parvint à la mettre en état de sortir du Palais: Elle n'avoit jamais été coëffée plus irrégulierement que ce jour-là, mais c'étoit l'amour qui y avoit mis la main, & on sçait

assez

assez que quand il se trouve à une toilette, l'arrangement n'est pas de son ressort, ou qu'il n'est pas bien violent, quand il n'est pas bien mal adroit.

CHA-

CHAPITRE VII.

Suite du jour des Nôces, essai de l'Ecumoire : Colere, & refus de Saugrénutio.

LE bruit des trompettes, & des clairons, annonça au peuple qu'il alloit voir ses Maîtres. Néadarné conduite par le Prince, parut enfin. Ce qui venoit de se passer à cette toilette si pénible, lui avoit laissé une rougeur qui augmentoit sa beauté, & les desirs de Tanzaï. Le Roi monta avec eux dans le même char ; le Prince étoit ce jour-là magnifiquement vêtu, & sa superbe Écumoire passée en baudrier,

drier, attachée en haut par une chaîne de pierreries, & soutenuë par une agraffe de même espece, relevoit infiniment sa bonne mine.

Néadarné, ainsi que tout le monde, avoit toujours été surprise du cas qu'il faisoit de cet instrument, & personne n'en sçachant la proprieté, l'avoit attribué à ces fantaisies qui prennent quelquefois aux Princes, qu'ils ne se soucient pas de justifier, & dont on n'ose leur demander compte. Il n'y avoit pas un Courtisan à qui cette Écumoire n'eut paru ridicule, & qui ne voulut cependant en avoir de pareilles; & sans le Prince qui les défendit, bien-tôt on n'auroit vû que cela à la Cour. Néadarné résoluë enfin de percer un mystere qui inquiétoit depuis

long-tems sa curiosité, crut avoir trouvé le moment favorable pour se satisfaire. Source de ma joye, dit-elle au Prince, en le regardant tendrement, ne me direz-vous jamais ce que veut dire cette Écumoire ? Princesse, lui répondit-il gravement, c'est ce qui doit décider du bonheur de notre vie. Cette Écumoire ! reprit-elle, que peut-elle avoir de commun avec nous ? Vous en allez être instruite, répondit-il, & vos yeux seront peut-être témoins des évenemens les plus singuliers. En achevant ces paroles, ils arriverent au Temple. Le Grand-Prêtre à la tête de tous les Sacrificateurs, les y attendoit. Cet homme, qu'il est important de connoître, moins attaché au culte de sa Divinité, qu'à ses interêts personnels, n'étoit parvenu

nu à la place qu'il occupoit, qu'à force d'intrigues, & de soupleſſes. Peu eſtimé, mais craint, il ſe ſervoit ſouvent d'un pouvoir que la Religion rend abſolu, pour combattre les volontés du Roi même. Il étoit encore jeune, & d'une figure agréable, qui lui avoit peut être plus ſervi à la Cour, que toutes ſes cabales. Mauvais Théologien, mais ſéduiſant auprès des femmes, rempliſſant mal les devoirs de ſon état pour vaquer trop bien à ceux qu'il s'impoſoit avec elles; il avoit, ſelon le bruit public, paſſé de l'appartement d'une Princeſſe au Pontificat de Chéchian. Curieux dans ſes habits juſqu'à la plus exceſſive propreté, précieux dans ſes diſcours; compoſé dans ſes manieres, ſomptueux en équipages, déli-

cat dans son luxe, aimant la table, asservi à toutes les passions, Courtisan adroit, Prêtre impérieux, bon Chansonnier, Conteur plaisant, on avoit de lui cent bonnes Épigrammes; quant aux Homelies, il les laissoit à son Secretaire. Il étoit vain, aimoit à passer pour homme à bonnes fortunes, & se piquoit pardessus tout, d'avoir la bouche, & les dents d'une beauté singuliere. Tel étoit le personnage qui attendoit le Prince. La premiere chose que fit Tanzaï en mettant pied à terre, fut de chercher s'il ne découvriroit pas la Vieille dont Barbacela lui avoit parlé.

Il l'apperçût enfin qui cachée derriere des gardes, faisoit son possible pour lui échaper; il courut à elle: Quelle fut sa surprise, quand

quand il reconnut la nourrice de Rouſſa ! Il ne l'en retint pas moins, mais croyant qu'il falloit adoucir par un compliment, la violence qu'il alloit lui faire : C'eſt, avec un regret ſenſible, lui dit-il, que je me vois forcé d'exécuter ſur vous les ordres qui m'ont été preſcrits. Vous m'obligeriez beaucoup, ma bonne, ſi vous vous prêtiez de bonne grace à ce que je vais exiger de vous. Et de quoi s'agit-il donc ? demanda la Vieille : Au fond, c'eſt une bagatelle, reprit le Prince : vous voyez le manche de cette Écumoire, il faut permettre que je vous l'enfonce dans la bouche. A moi ! barbare ! s'écria-t'elle. Point d'injures, reprit-il avec dignité, il le faut, & puiſque vous répondez ſi mal à mes bontez, nous allons voir. Qu'on la ſaiſiſſe, ajouta-t'il. Alors

Alors la Vieille entre les mains des Gardes, fut forcée de céder aux volontés du Prince. Quoiqu'avec la bouche qu'elle avoit, elle eut moins à craindre qu'une autre, le manche étoit d'une groſſeur ſi prodigieuſe, qu'elle ne put le regarder ſans effroi. Tanzaï s'approcha, & malgré la colere de la Vieille, s'apprêta à lui faire ſubir ce nouveau genre de ſupplice. Quelque dexterité qu'il employât à cette opération, quelqu'énorme que fût la bouche à laquelle il avoit affaire, il ne pût ſi bien s'y prendre qu'il ne caſſât à la Vielle, les deux ſeules dents qui lui fuſſent reſtées. La moitié des aſſiſtans rioit, l'autre plaignoit la victime, tous enfin ignoroient pourquoi le Prince ſe portoit à cette violence; le Grand-Prêtre, ſur-tout, étoit

étoit surpris qu'il se passât à la porte du Temple une chôse qui lui paroissoit indécente ; il en murmuroit tout haut, mais il fut bien plus scandalisé quand Tanzaï ayant retiré le Manche courut avec promptitude, le lui porter. Allons, lui dit-il, que votre Révérence se dépêche, tout dépend de sa diligence. Quoi ? dit Saugrenutio. Je dis, repliqua le Prince, que votre Révérence doit avaler ce Manche.

Avaler ce Manche ! dit le Prêtre : Moi ? un Pontife ! vous n'avez pas esperé, sans doute, que j'accepterois cette proposition : Je vous assure que si, reprit Tanzaï, & j'ai assez compté sur vous, pour croire que vous ne desobéïriez pas quand vous sçauriez que mon bonheur est attaché à cette cérémonie ; j'attendois de vous

plus

plus de complaisance. Mais parbleu, Monseigneur, reprit Saugrenutio, Votre Alteſſe n'y ſonge pas; outre l'honneur que je crois intereſſé à ne pas obéïr, il faudroit, & n'avoir point vû la bouche d'où ſort ce Manche, & n'en avoir point à conſerver pour ſe ſoumettre à ce que vous exigez. D'ailleurs, ſi malgré la largeur de la bouche de cette vieille, le Manche n'a pû y entrer ſans lui caſſer les dents, que ne me feroit-il pas à moi qui les ai toutes? En un mot, je n'en ferai rien. Vous le ferez, répondit le Prince en colere, mon ſalut y eſt attaché, ajouta-t'il, en ſecouant ſa terrible Écumoire, & je ne prétens pas que votre ſotte répugnance me le coûte. Jour-de-Dieu! s'écria Saugrenutio, ſi Votre Alteſſe m'approche,

proche, je lui perdrai le respect.

Tanzaï, pour punir ces insolentes paroles, voulut lui donner du Manche sur les oreilles, mais Saugrenutio s'étant jetté au milieu des Sacrificateurs, sembloit l'attendre de pied ferme. Le peuple toujours superstitieux, prenoit parti pour le Prêtre; la Cour toujours flateuse, se rangeoit auprès du Prince; tout annonçoit la guerre, lorsque Tanzaï adressant la parole au peuple, lui raconta de point en point l'origine de l'Écumoire, l'ordre qu'il avoit reçû de Barbacela, de l'employer sur le Grand-Prêtre, comme il l'avoit fait sur la Vieille, & le besoin où il se trouvoit d'obéïr pour éviter les malheurs dont on l'avoit menacé.

Après que le Prince eût parlé,

Saugrenutio demanda audience ; il dit, qu'il étoit ſans exemple qu'on eût forcé un Grand-Prêtre, un homme vénérable par ſon état, à commettre une indécence de cette nature : Que fidele aux devoirs de cet état même, il auroit obéï ſans murmurer, ſi ce Manche en avoit fait une partie, ou qu'il eût ſeulement lû quelque part, qu'aucun Grand-Prêtre, ſoit dedans, ſoit dehors la Chéchianée, eût léché le manche d'une Écumoire, & ſur-tout dans la ſituation où il s'étoit offert à ſes yeux : Mais que dis-je ? léché ! ajouta-t'il : Plût au Ciel ! ô Chéchianiens ! qu'on ne voulût pas porter plus loin la violence ; il s'agit du traitement le plus cruel : Ce qu'il en a coûté à cette Vieille, annonce ce qu'il m'en coûteroit, les

les dents, & l'honneur: Ventrebleu ! Chéchianiens ! je jure quand j'y penſe ! Le Prince aſſure que cela lui eſt néceſſaire, mais faut-il qu'il achete ſon ſalut par ma perte ? Non, Meſſieurs, je n'y conſentirai jamais, & s'il prétend m'en parler encore, dès à-préſent je le charge de la malédiction du grand Singe, & je n'acheve pas ſon Mariage.

A cette fatale menace, le Prince pâlit, Néadarné pleura, le Roi frémit, le peuple s'étonna, Saugrenutio ſe calma.

Tanzaï preſſé par ſon amour, oublia les menaces de la Fée, ne vit que l'horreur de n'être point uni à ſa Princeſſe, & jura au Grand-Prêtre qu'il n'attenteroit rien contre lui. Saugrenutio alors fit ouvrir le Temple; & la joye & la paix ſuccederent à la dou-

leur, & au trouble qui venoient de les agiter. Néadarné qui mouroit de peur que son Mariage ne fût reculé, descendit de son Char, & Saugrenutio, rouge encore de colere, les conduisit devant le grand Singe en présence de qui Tanzaï, & la Princesse devoient former ces nœuds charmans qui les unissoient pour jamais l'un à l'autre.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Vengeance de Concombre ; Retour au Palais ; ce qu'on y apprend.

LE Mariage alloit se célébrer, lorsqu'on vint avertir le Prince, que la Vieille qu'il venoit de maltraiter, demandoit en grace, & comme un dédommagement, d'entrer dans le Temple pour y voir la cérémonie. Il le permit avec d'autant plus de facilité qu'il vouloit lui faire ses excuses sur ce qui s'étoit passé.

Saugrenutio après avoir dévotieusement encensé le Singe, commença l'Hymne principal,

& ſans y penſer, ouvrit ſi fort la bouche, que Tanzaï, toujours occupé de ſon objet, crut qu'il ne pourroit jamais trouver une plus belle occaſion pour lui enfoncer l'Écumoire. Dans l'enthouſiaſme où étoit le Grand-Prêtre, le Prince auroit fait réuſſir ſon projet, ſi dans le moment qu'elle étoit preſque ſur ſes lévres, la Vieille n'avoit éternué avec tant de force, que Saugrenutio ſortant de ſon extaſe, vit le mauvais tour que le Prince vouloit lui jouer; il penſa rompre l'Aſſemblée, mais croyant le Prince aſſez puni de voir ſon deſſein ſans effet, il réſolut d'achever la cérémonie.

Il prononça donc tout haut & ſans altération apparente, les paroles ſacrées. La Vieille pendant ce tems avoit proféré à voix

voix basse quelques mots barbares, & Saugrenutio eut à peine fini, que s'élançant légérement en l'air, elle cracha au visage du Prince & de Néadarné. Souviens-toi, dit-elle à Tanzaï, de ton Écumoire, & gémis à jamais de la vengeance de la Fée *Concombre*. A ces mots, elle se perdit aux yeux des Spectateurs; tous s'épouvanterent de ce prodige; Néadarné pensa s'en évanouir, mais le Prince soutint en assez mauvais Physicien, que la Vieille n'avoit disparu que par des secrets qui n'avoient rien que de commun: Que quant à ce qu'elle avoit dit de sa vengeance, il n'y avoit pas à s'en effrayer, puisque, ni la Princesse, ni lui n'en portoient pas encore des marques.

On feignit d'être persuadé,

mais le Roi lui-même étoit consterné, moins encore des menaces de Concombre, que de ce que le grand Singe n'avoit cessé de se mordre la queuë, & de se gratter la fesse gauche pendant tout le tems qu'on avoit été à l'Autel.

On sortit du Temple; le premier soin du Prince fut d'envoyer à l'appartement de Roussa, pour sçavoir si la Vieille n'y seroit pas retournée. Il apprit que d'abord qu'elle avoit disparu dans le Temple, on l'avoit vûë arriver chez Roussa dans un Char traîné par deux Limaçons. Que cet équipage, qui avoit fendu les airs avec une rapidité surprenante, s'étant abbatu sur le logement de cette Princesse, la Vieille l'avoit enlevée, & qu'elles avoient disparu toutes deux.

Cette

Cette fuite chagrina le Roi, qui s'étoit flatté de retenir la Magicienne jusqu'à ce qu'elle eût levé le sort qu'il se doutoit qu'elle avoit jetté sur les deux époux. Il dissimula cependant ce qu'il en pensoit, craignant que de si tristes conjectures n'achevassent de troubler tout-à-fait les plaisirs d'une fête si auguste.

Tanzaï, tout rempli de son amour, partageoit peu les inquiétudes de son pere; il regardoit sans cesse sa chere Néadarné avec ces transports pressans que donne l'impatience d'être heureux. La Princesse dans un modeste silence, l'écoutoit avec distraction, & paroissoit s'occuper de choses importantes. Mais, Princesse, lui demanda-t'il enfin, quelles sont les idées qui vous

vous rendent si rêveuse ? Je ne sçais, reprit-elle, si je devrois vous les dire. Seroit-il vrai, repliqua-t'il, que, comme je le crains, vous ne vous fussiez donné à moi qu'avec répugnance ? Ah ! s'écria-t'il, en lui baisant tendrement la main, rassurez-moi sur mes craintes. Dites-moi que vous m'aimez toujours : Hélas ! quand vous cessez de m'en assurer, je cesse de le croire. Découvrez-moi, du moins, ce qu'à présent vous pensez. Il seroit, reprit-elle, difficile de vous en instruire. Je desire, ajouta-t'elle en rougissant, plus que je ne pense : Ma pudeur inquiete de vos mouvemens, veut se révolter contre eux, & pour finir ce combat, je voudrois que les Dieux accourcissent cette journée. Vous parlez, & j'admire ; je

je vous regarde, & je soupire ; vous me touchez, & mon cœur se trouble. Ce baiser que vous venez d'imprimer sur ma main, a pénétré jusqu'à mon ame. Quand la violence de vos desirs, vous fait approcher votre bouche de la mienne, mon cœur tout entier y vole, un doux frémissement s'empare de mes sens, & les confond. Ah Prince ! ah seul délice de ma vie ! s'il est, (ce que je n'ose croire) s'il est de plus grandes voluptés, comment les soutient-on sans mourir ? S'il en est ! Reine de mon ame ! s'écria-t'il, ne le devinez-vous pas à vos desirs ? Ne le trouvez-vous pas dans les miens ? Il est difficile de sçavoir comment cette conversation auroit fini, si l'on n'étoit venu avertir que le festin étoit prêt. Tanzaï qui auroit

auroit mieux aimé entendre sonner minuit, que le dîner, s'y rendit cependant avec quelque sorte d'espérance de convertir le Grand-Prêtre.

Il devoit se trouver au repas, & quoique dans les conjonctures présentes, il se crût mal à la Cour, il pensa en habile Politique qu'il lui convenoit de dissimuler ses ressentimens. Le Prince qui avoit résolu de le gagner par la douceur, s'il étoit possible, le rencontrant dans le Salon, lui demanda amicalement si par son opiniâtreté, il vouloit causer le malheur de sa vie. Prince, lui répondit Saugrenutio, je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit : Outre l'indécence dont cela seroit, le manche de cette Écumoire est d'une grosseur qui ne me permettra jamais

mais d'obéïr. Voilà donc, repartit le Prince, voilà les effets de ce zele que vous vous vantiez tant d'avoir pour moi ! Sujet perfide !... Point d'injures, repartit le Prêtre, il n'en sera ni plus, ni moins. Mon respect pour vous est profond, mon attachement sincere, mes intentions pures, mais je n'ai pas juré d'être la victime des unes, ni des autres, & quand j'ai promis d'obéïr, il ne s'agissoit point d'Ecumoire. Vous obéïrez pourtant, traître que vous êtes, s'écria Tanzaï enflammé de colere. Vous obéïrez, ajouta-t'il, en le saisissant par le bras. Corbieu ! Monseigneur, je n'en ferai rien, s'écria Saugrenutio, & la violence sera ici aussi inutile que la priere. Malgré les efforts de Saugrenutio, le Prince qui étoit vi-

gou-

goureux, lui avoit déja porté ce manche fatal près de la bouche, lorsque le Roi accourant au bruit, remontra à son fils que la Fée lui avoit défendu d'user de violence, & que celle qu'il faisoit au Grand-Prêtre, le rendroit odieux, sans qu'il en fût plus fortuné. Bien en prit à Saugrenutio que le Roi fût venu; le Prince le laissa, & lui jura de n'y plus penser. Saugrenutio rassuré, se mit à table, bénit les plats, & la joye commença à naître dans tous les cœurs. Tanzaï, qui n'avoit point perdu son dessein de vûë, sûr de l'exécuter si Saugrenutio vouloit boire au point, ainsi qu'il lui arrivoit souvent, de s'endormir à table, avoit soin de lui faire verser plus de vin que la moitié des conviés n'en auroit pû prendre; cette précaution lui

fut

fut inutile. Saugrenutio mangea, chanta, bût, parla, & ne s'ennivra pas. Le feſtin finit enfin; le reſte du jour s'écoula dans les plaiſirs dont les Nôces des Princes ſont accompagnées : Qu'ils parurent ennuyeux à Tanzaï ! Combien de fois ne ſouhaita-t'il pas qu'ils finiſſent ! Que la Comedie, quoiqu'elle fût de lui, lui parut longue ! Que ce fut avec regret qu'il ſe vit contraint d'aſſiſter au ſouper ! Néadarné qu'il regardoit ſans ceſſe, partageoit ſon impatience. Le Roi, étourdiment propoſa à ſon fils d'aller au bal, mais Tanzaï que tout chagrinoit, prit la Princeſſe par la main, donna le bon-ſoir à Céphaès, & ſe retira dans ſon appartement.

TAN-

TANZAÏ
ET
NÉADARNÉ.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE IX.
Nuit des Nôces.

SInge lumineux ! Pere de la Nature, œil vivifiant du monde ! Soleil ! retarde un peu ton retour, & que s'il se peut en-

core, tes rayons divins éclairent les plaisirs de notre Prince ! Après cette exclamation de l'Auteur Chéchianien, que j'ai peut-être copiée mal-à-propos, il répete, ainsi que le Lecteur l'a pû voir dans le précedent Chapitre, que le Prince emmena Neadarné. Il la deshabilla, à ce que dit l'Histoire, plus promptement qu'il ne l'avoit habillée le matin. La Princesse interdite & confuse, n'osoit presque le regarder. Les transports de Tanzaï l'étonnoient : Quelquefois elle vouloit les contraindre, mais le devoir s'opposoit à sa résistance, & l'amour plus fort & plus doux encore, aidoit à sa facilité, & nuisoit à sa pudeur. Tanzaï parvint enfin à la mettre sur la couche nuptiale. Bien-tôt il vola auprès d'elle, il dévora des yeux

toutes

toutes les beautez que l'hymen lui soumettoit : Ce qu'il voyoit, il le baisoit ; ce qu'il avoit baisé, il le revoyoit encore : Ses mains inquiétes s'égaroient par-tout. Néadarné sentit bien-tôt succeder à sa pudeur, un sentiment inconnu qui remplit toute son ame, elle soupira, & cédant à la douce émotion que Tanzaï faisoit naître, le baiser le plus tendre, déclara enfin ses transports. Déja les paroles les plus flatteuses voloient, le bruit des soupirs se répetoit dans la chambre, déja Tanzaï se croyoit au comble de ses vœux, lorsqu'avec les mêmes desirs, il ne se sentit plus la même puissance. En vain, étonné d'un accident si peu prévû, il serra la Princesse dans ses bras ; en vain, dans les plus tendres caresses, il chercha un re-

mede à ſon malheur. Tout irritoit ſon ardeur, mais rien ne lui rendoit ce qui pouvoit la prouver à la Princeſſe : ſurpris & confus de l'état où il ſe trouvoit, il ſe retira d'auprès de Néadarné, comptant que cet anéantiſſement ſe diſſiperoit, & qu'elle aideroit elle-même à le détruire.

Mais, quel fut ſon étonnement, quand implorant le ſecours d'une main ſi chere, il vit que ce ſeroit inutilement qu'il voudroit l'employer ! Il ne s'offroit plus à ſes yeux, d'objet ſur qui puſſent tomber les bontés de ſa Princeſſe. Il connut enfin la grandeur de ſa perte, & moins elle étoit ordinaire, plus il la jugea irréparable. O Singe ! ô juſte Singe ! s'écria-t'il, ô ma Princeſſe ! ô jour à jamais exécrable ! ô abominable Prêtre ! Quel eſt donc

donc ce deſeſpoir ? Dit la Princeſſe : Qui le cauſe ? N'y puis-je prendre part ? Ah ! dit Tanzaï, mon malheur ne vous regarde que trop, je ſerois trop heureux qu'il n'intereſſât que moi. C'eſt trop long-tems me le cacher, reprit-elle. Voyez donc, dit le Prince, & jugez vous-même, ſi mes plaintes ne ſont pas fondées ſur le plus cruel des accidens. La Princeſſe alors le conſiderant avec attention, ne laiſſa point, quoiqu'elle ne ſçut pas, à ce qu'elle diſoit, en quel état il devoit être, d'être fort ſurpriſe de celui où elle le voyoit. O mon Prince ! dit-elle en l'embraſſant tendrement. Épargnez-moi, lui dit-il, des careſſes qui redoublent mon infortune, ou plutôt, ajouta-t'il, en la preſſant dans ſes bras, venez ; vous ſeule pouvez

vez me rendre ma premiere forme : Ah ! si je ne la retrouve pas avec vous, je suis perdu à jamais ! En achevant ces paroles, il la remit sur la couche nuptiale, & sentant subsister ses desirs avec la même violence, il ne concevoit pas comment ils ne lui rendoient rien de ce qu'il avoit perdu. Il découvroit dans cette agitation, des appas qui le faisoient soupirer de rage. Enfin, outré de fureur & de lassitude, il prit le parti de se recoucher auprès d'elle, autant embarrassé de ce qu'il seroit à l'avenir, que de ce qu'il étoit actuellement.

CHA-

CHAPITRE X.

Suite de la nuit des Nôces : Tour que jouë l'Ecumoire à Tanzaï.

ENfin, dit Néadarné au Prince, ne me découvrirez-vous jamais la cauſe de tout ce que je vois ? Ne me direz-vous pas quel eſt ce changement de forme qui vous coûte tant de regrets ? Au nom de vous-même, cher Prince ! contentez ma curioſité. Je vais vous ſatisfaire, dit Tanzaï ; ſans le vouloir, vous ajoutez à mes malheurs, & le deſeſpoir de les eſſuyer avec vous, me les rend encore moins ſuportables ; vous que j'adore ! vous ! l'objet de

de mes plus tendres vœux, vous ! enfin dont les attraits devoient me répondre d'un sort bien différent de celui que j'éprouve aujourd'hui.

Mais, lui dit Néadarné, ce malheur n'est-il arrivé qu'à vous ? Il est arrivé, reprit-il, qu'en pareille occasion, d'autres que moi, ont éprouvé une langueur qui détruisoit leurs plaisirs, mais cet anéantissement causé d'ordinaire par trop d'amour, ne dure pas ; il est du moins susceptible de secours, il se répare par l'amour même, & votre compassion ne peut rien ici. Votre tendresse, la mienne, tout m'est inutile : Apprenez quelle est mon infortune.

Alors, il lui raconta brièvement les menaces de Barbacela ; le don de l'Écumoire, l'usage qu'il

qu'il en devoit faire, & la fureur où il étoit contre Saugrenutio qu'il chargeoit de l'événement de cette nuit.

Jamais, ajouta-t'il, je ne me ſerois douté qu'une journée auſſi glorieuſe pour moi fût le commencement de mes malheurs, & ſe terminât d'une façon ſi cruelle. Ce jour que je devois croire le plus beau de ma vie, eſt le plus honteux pour moi, depuis que je reſpire. Sans me vanter, (peut-être ſe vantoit-il) je ſuis de tous les hommes, celui qui devoit le moins s'attendre à ce qui m'arrive aujourd'hui. Barbacela m'avoit doüé d'une façon ſi ſurprenante, que ce qui m'étonne le plus, eſt que ce préſent devenu cher à mes yeux par la part que vous alliez y prendre, ait diſparu ſans que j'en aye rien ſenti.

En achevant ces paroles, les pleurs recommencerent : Eh quoi ! lui dit Néadarné en l'embraſſant, penſez-vous que cet accident diminuë l'amour que j'ai pour vous ? Non Prince, s'il ne vous affligeoit pas tant, j'en bénirois le Ciel. Vos deſirs ſatisfaits, vous m'auriez peut-être moins aimée. Sans doute, c'eſt un moyen qu'il m'offre pour vous conſerver toujours : Il m'auroit été plus doux de ſatisfaire votre paſſion ; mais l'aurois-je pû ſans riſquer de la voir s'éteindre, & quoi de plus flatteur pour moi que de vous voir m'aimer toujours ! Eſt-il pour des cœurs délicats, une plus grande ſatisfaction ? Que ſont, ſans l'amour, ces plaiſirs que vous regrettez tant ? Non, cher Prince, il n'en eſt pas qui vaille celui que je prens

prens à vous dire que je vous aime. D'ailleurs, qu'avons-nous perdu ? Ces transports si tendres que vous m'avez fait éprouver, que j'éprouve même encore auprès de vous, ne dépendent point de ce que vous n'avez plus ? N'ai-je pas toujours le plaisir de vous embrasser ? Vous-même, ne me rendez-vous pas mes caresses ? Ne vous exagerez-vous pas votre perte ?

Ah Néadarné ! s'écria douloureusement le Prince, que vous tiendriez un langage bien différent, si vous connoissiez de réputation seulement, ce dont je déplore la perte ! Soit, reprit-elle, je veux que vous en soyez justement affligé, je veux tout y perdre, mais notre union n'en sera pas alterée.

Je le crois, répondit-il, mais

penſez-vous qu'elle eût perdu de ſa vivacité, ſi je fuſſe reſté ce que j'étois? Prince, lui dit-elle encore, au milieu de cet embarras, les Dieux m'inſpirent une penſée ſalutaire. La Fée, en vous donnant l'Écumoire, a ſans doute eu ſes raiſons; un préſent de cette nature ſeroit trop ridicule, ſi elle ne lui avoit pas attaché une vertu particuliere. Ce qui vous arrive, eſt l'effet de la colere de l'infernale Concombre. Je ſuis ſûre que l'Écumoire, convenablement appliquée, détruiroit l'enchantement.

Puiſſent les Dieux! s'écria Tanzaï, vous payer de ce conſeil. Que vous êtes heureuſe d'avoir dans une ſi grande calamité, l'eſprit auſſi préſent! Il courut alors avec empreſſement détacher l'Écumoire, & ſe frottant de

de toute sa force, il demanda à la Princesse, si rien ne s'offroit à ses regards. Dans l'instant qu'elle lui répondoit non, le Prince voulant continuer le frottement, trouva l'Écumoire immobile ; elle s'étoit incrustée dans sa peau, & nuls efforts ne purent l'en arracher. De sorte qu'après des douleurs excessives, il fut contraint de la laisser, fort embarrassé cependant de ce qu'il en feroit, supposé qu'elle lui restât.

Le jour vint enfin ; Néadarné, accablée de fatigues se laissa aller au sommeil, en exhortant le Prince à en faire autant. Ses avantures l'occupoient trop pour qu'il pût profiter de ce conseil, & il employa le reste de la nuit à de vains efforts. Ce qui l'inquiétoit le plus, étoit la façon dont il pourroit porter cette Écu-

moire, sans devenir la risée de toute la Cour. Il tâcha de la plier pour la porter plus décemment, mais toutes ses forces réunies, ne purent jamais la faire pancher. Si à force, il l'approchoit de lui, elle lui couvroit entierement le visage; ce qui lui étoit d'une incommodité insupportable. En se perdant dans ces desagréables idées, il s'endormit. La douleur & l'accablement lui procurerent un sommeil si long, que Néadarné éveillée avant lui, eut tout le tems de contempler le funeste présent de Barbacela. Tanzaï, après avoir essayé différentes postures, s'étoit enfin couché sur le dos, & peu s'en falloit que dans cette situation, l'Écumoire ne touchât à l'imperiale. Abîmée dans les idées que cette vûë lui

lui donnoit, elle doutoit en elle-même si ce que le Prince avoit perdu, valoit, quoi qu'il en dît, ce qu'il venoit d'acquerir.

CHAPITRE XI.

Evenemens peu intereſſans : Conſeil aſſemblé, à quoi il ſert.

IL y avoit déja long-tems que le Prince dormoit, lorſque le Roi, inquiet du ſuccès de cette nuit, entra dans l'appartement, ſuivi de ſon Capitaine des Gardes, & de la plus grande partie de ſa Cour. Il ſe mit à rire en voyant l'état prodigieux où étoit le Prince, & s'applaudiſſant du nouveau mérite qu'il lui découvroit, il badina aſſez ſottement ſur la nuit qu'avoit dû paſſer la Princeſſe. Les Courtiſans ſtupefaits

faits de l'énormité de la choſe, firent entr'eux des plaiſanteries plus convenables ſur ce que devoit être Néadarné après une pareille épreuve. Tous enfin, ne pouvoient concevoir comment le Prince avoit pû cacher ſi longtems la majeſté de ce qu'ils voyoient. Le Roi, revenu de ſa premiere joye, ne trouvant pas naturel que ſon fils fût dans cette ſituation, alloit l'éveiller pour s'inſtruire plus à fond de la choſe, lorſque Néadarné, malheureuſement, dérangea le Pavillon, & fit voir, au grand étonnement de tout le mode, l'Écumoire juſques à ſa racine. Singe cruel! que vois-je! s'écria Céphaès. Le Prince, réveillé à cette exclamation, fut deſeſperé d'avoir toute la Cour pour témoin d'un accident qu'il auroit voulu

voulu cacher à toute la terre ; mais se servant habilement de son esprit dans une si fâcheuse occasion, il dit à son pere que depuis une heure, Néadarné badinant ave lui sur l'Écumoire, l'avoit défié de la faire tenir en équilibre où on la voyoit, que sur le champ, il l'avoit convaincuë que la chose étoit possible, & que s'étant après laissé aller au sommeil, l'équilibre, sans qu'il sçut comment, avoit subsisté. Les Courtisans firent semblant de donner dans cette raison, toute impertinente qu'elle étoit, & chacun se retira pour laisser à la Princesse le tems de sortir du lit. Le Prince seul avec son pere, lui découvrit tous les maux qu'il avoit soufferts, & finit par la peine où il étoit de porter l'Écumoire sans que per-

sonne

ſonne s'en apperçût. Céphaès, après avoir beaucoup rêvé, propoſa vingt moyens plus inutiles les uns que les autres, & convint enfin, que le cas étoit embarraſſant. Tanzaï penſa que l'Écumoire pouvoit ſe limer, mais ni lime, ni tout ce qu'on put employer, ne l'entama. Le Roi ne ſçachant plus qu'imaginer, dit qu'il alloit au Conſeil, & laiſſa les deux époux enſemble.

Le Conſeil aſſemblé, le Roi lui expoſa ce qui étoit arrivé au Prince. Cette nouvelle ne ſurprit perſonne. L'équilibre n'avoit pas auſſi bien pris, que le Prince l'avoit cru, & le peuple, pour le coup, avoit réduit la choſe au ſimple; non qu'il ſçut abſolument ce dont il étoit queſtion; mais un bruit ſourd couroit dans la Ville. On diſoit que le Prince avoit

avoit une Écumoire attachée où Néadarné avoit dû croire trouver moins, & mieux. D'autres, mais on ne ſe le diſoit qu'à l'oreille, affirmoient que Tanzaï étoit totalement transformé en Écumoire, qu'on l'avoit vû ſe promener ſur la terraſſe de ſon appartement, & qu'un Officier du Palais, lui avoit long-tems parlé dans cet équipage.

Quelque impertinente que fût cette rumeur, elle avoit cependant pris force dans l'eſprit du peuple, qui, ſot pour le moins, autant que crédule, n'ajoute jamais plus de foi qu'à ce qui eſt le moins vraiſemblable. Le Conſeil après avoir inſtruit le Roi de tous ces bruits, donna ſes idées ſur l'accident de Tanzaï. L'un dit qu'il falloit inventer un habillement qui cachât cette difformité,

formité ; l'autre, qu'il falloit plier l'Écumoire ; un troiſiéme dit, qu'il falloit la limer, & l'avis de Saugrenutio fut, qu'il falloit conſulter le Singe. Eh morbleu ! s'écria alors le Roi, je ſçavois tout cela par cœur ; tâchez de me dire quelque choſe que je n'aye point penſé. La prévoyance de Votre Majeſté eſt ſi grande que.... Maugrebleu du Conſeil, dit le Roi en colere, je n'en ai vû de ma vie un ſi butor. Mais que faire dans cette extrêmité ? Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. La colere du Roi étoit montée au plus haut point, lorſqu'un des Conſeillers, jadis habile Chirurgien, dit qu'il enleveroit l'Écumoire à la pointe du cizeau. Qu'en faiſant d'abord une inciſion autour, & creuſant par-delà le *ſcrotum*, il étoit ſûr de

ſon

ſon affaire ; que le Prince, à la vérité, pourroit n'en pas revenir, mais que cela feroit toujours une parfaitement belle operation. La premiere idée du Roi fut d'envoyer au ſupplice cet impertinent, & il alloit prendre là-deſſus l'avis du Conſeil, qui l'auroit fait pendre par complaiſance, lorſque Saugrenutio inſiſtant fortement ſur le Singe, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moyen pour remettre le Prince en état, que de le faire expliquer ſur ſa deſtinée. Le Conſeil ne ſçachant que dire, opina comme lui, & ſe ſépara. Le Roi retourna auprès de ſon fils, & Saugrenutio alla au Temple, préparer ſon Singe à rendre l'Oracle.

CHA-

CHAPITRE XII.

Oracle du Singe; Départ du Prince.

LEs malheurs du Prince vengeoient trop bien Saugrenutio pour qu'il y prît une part bien sincere. Maître de dicter les Oracles que le Singe rendoit, ou de les interprêter du moins à sa fantaisie, il résolut de se servir de l'occasion qui lui étoit offerte. Cette résolution n'étoit rien moins que charitable; mais Saugrenutio étoit offensé à la face de tout un peuple; on lui avoit fait un affront cruel, & pour en tirer vengeance avec moins de remords

mords, il avoit mis le Singe de moitié de l'insulte qui lui avoit été faite. Ce n'étoit plus lui qui poursuivoit le Prince, c'étoit la divinité même qui devoit s'armer : cette Divinité, qui tranquille & respectée dans son Temple, s'inquiétoit peu, dans le fond, des chagrins qu'on faisoit essuyer à son Prêtre. Saugrenutio étoit déja entré dans le Sanctuaire, fort embarrassé de la tournure qu'il donneroit à l'Oracle, lorsque la Fée Concombre lui apparut. Je partage, lui dit-elle, ton ressentiment : nous avons tous deux la même injure à venger, sors d'inquiétude, je dicterai moi-même l'Oracle. Sois sûr de ma protection, je te vengerai, te dis-je. Saugrenutio étoit trop dévot pour ne pas remercier affectueusement Concombre,

combre, & il étoit encore occupé à la complimenter sur son bon cœur, lorsque le Roi entra. Il se mit alors à encenser le Singe, & quand il lui demanda tout haut, ce que le Prince devoit faire, Concomdre, invisible à tous les yeux, prononça très-intelligiblement, par l'organe du Singe, ces paroles :

Qu'il aille : Qu'il parcoure : Qu'il couche : Qu'il revienne.

Le Roi, fit de vains efforts pour dévoiler cette énigme, & moins instruit qu'auparavant, courut la porter au Prince, qui, toujours occupé de son désenchantement, fatiguoit en vain Néadarné. Que veut dire cet Oracle ? dit Tanzaï, après l'avoir entendu. Je ne l'entends que trop ! S'écria la tendre Néadarné : Plût aux Dieux, cruels !

qu'il fût auſſi obſcur pour moi, que pour vous ! Et de quoi vous allarmez-vous ? Princeſſe, reprit Tanzaï. D'abord, dit-elle, l'Oracle veut que vous me quittiez, & ce n'eſt pas le ſeul malheur que ma tendreſſe me faſſe craindre. Vous devez coucher en chemin.... Ah ! dans l'état où je ſuis, s'écria le Prince, devez-vous avoir cette inquiétude ? Vous pleurez, lorſque le deſtin m'offre un moyen de terminer nos malheurs, vous craignez que je ne vous manque de foi ? Ah ! penſez-vous quand on me deſtineroit la Déeſſe même de la beauté, que je puſſe vous oublier ? Que ce fût l'amour qui me conduisît dans ſes bras, que votre image ne m'y fût pas toujours préſente ? Que ſans cette charmante idée, je puſſe venir à bout

bout de ma guériſon ? Néadarné pleuroit, & ne répondoit rien. Le Prince, quoique touché de ſes pleurs, donna ſes ordres pour ſon départ, & après les plus tendres embraſſemens, des aſſurances d'une fidelité entiere, & du retour le plus prompt, il ſortit du Palais ſeul, & à cheval, non ſans avoir été fort embarraſſé de ſon Écumoire, qu'il parvint enfin à mettre entre les oreilles de ſon Courſier. Il pria encore ſon pere, avant que de partir, de faire aſſembler les États, & les Sacrificateurs, pour condamner Saugrenutio à l'Écumoire en cas qu'il en fût débarraſſé.

CHAPITRE XIII.

Avanture miraculeuſe de la Fée au Chaudron.

LE Prince avoit déja parcouru trois ou quatre Royaumes, fort inquiet du tems & du lieu où ſe termineroit ſa courſe, lorſque paſſant dans une Forêt fort ſombre, il vit une bonne femme occupée à faire bouillir dans un chaudron, des herbes qui jettoient une écume extrêmement épaiſſe, & qui l'incommodoit d'autant plus, qu'elle n'avoit rien pour la chaſſer. Le Prince fut touché de la peine qu'elle ſe donnoit : Vous me paroiſſez, lui

lui dit-il, vous fatiguer beaucoup. Seigneur, répondit-elle, je ne ſuis embarraſſée, que parce que je n'ai point d'Écumoire. Nous ne nous reſſemblons pas dans nos peines, reprit-il, car ſi je ſuis embarraſſé, c'eſt parce que j'en ai une. Ah généreux inconnu! s'écria la Vieille, voudriez-vous me la livrer? Il n'y a rien que je n'en donnâſſe. Je ne ſerois pas fâché, repartit le Prince, de vous rendre ce ſervice, mais elle me tient de façon que je doute que je puſſe m'en défaire: Cependant je puis écumer cette chaudiere, puiſqu'il vous importe ſi fort qu'elle le ſoit. Il deſcendit alors de ſon cheval, après avoir prié la bonne femme de s'écarter, ſoit qu'il ne voulût pas lui montrer où tenoit l'Écumoire, ſoit qu'il fût naturellement modeſte. La

La Vieille s'écarta donc, & le Prince se mit à écumer de toutes ses forces, en conduisant l'instrument avec ses mains, mais à peine l'eut-il fait une minute, que l'Écumoire se détacha. Tanzaï, à cette vûë, poussa un cri de surprise & de joye, & la Vieille s'étant rapprochée, il alloit lui conter son Histoire, lorsque l'interrompant : Prince, lui dit-elle, je vous connois ; je sçavois que vous deviez passer en ces lieux, & que nous nous y rendrions un service réciproque. Je suis une Fée, & pour donner à ces herbes, la vertu qui leur est nécessaire, j'avois besoin de l'Écumoire enchantée dont Barbacela vous a fait présent. Je ne vous ai pas été inutile : j'espere vous aider encore ; vous allez dans l'Isle des Cousins. Vous me

tirez

tirez d'une grande peine ; je vous avouerai que je marchois ſans ſçavoir où j'allois : Et comment arriverai-je dans cette Iſle ? Il m'eſt défendu de vous en inſtruire, reprit-elle. Autre embarras, répondit-il ; penſez-vous que je fiſſe mal de m'en retourner ? Franchement, tout ceci commence à m'ennuyer. Ne pourriez-vous pas du moins me dire ce que j'y vais faire ? L'Oracle du Singe ne vous en inſtruit-il pas aſſez ? Vous allez en bonne fortune. En bonne fortune ! dans l'Iſle des Couſins ! s'écria-t'il, & dites-moi, s'il vous plaît, quelle eſt la beauté qui y habite ? Sans vous en inquiéter plus, ſongez, dit-elle en riant, à ne pas manquer de courage. Vous me donnez, répondit-il, mauvaiſe opinion de ma conquête, & toute femme

femme avec qui l'on a besoin de courage, n'est pas celle qui l'excite le plus. Mais, quels sont donc ces importans services que vous me rendrez ? Vous m'avez, à la vérité, débarrassé de mon Écumoire, mais je n'en suis pas pour cela plus avancé. Que voulez-vous qu'on fasse de moi dans l'état où je suis ? Pour peu que vous prîssiez interêt à la Dame qui me fait voyager depuis si long-tems, vous devriez bien me mettre en état de paroître décemment devant elle. Cela m'est impossible, repartit la Fée ; la Dame qui vous aime, a seule le pouvoir de vous rendre ce qui vous manque ; cependant comme la timidité pourroit nuire à votre guérison, & qu'il est important qu'elle n'ait rien à vous reprocher, je vais vous donner

un

un flacon de cette eau ; vous verrez que c'eſt avec raiſon que nous l'appellons l'eau de Santé. Avant que de vous mettre au lit, la nuit de votre deſenchantement, ne manquez pas de boire tout ce que je vais vous en donner. En ce cas, reprit le Prince, vous pourriez étendre plus loin votre généroſité ; ce n'eſt pas que je croye avoir ordinairement grand beſoin de cette eau de Santé, mais en cas que cela arrivât, je ne ſerois pas fâché d'en avoir une plus ample proviſion. Je vous entends, & vous exauce, reprit la Fée : à votre retour à Chéchian, vous en trouverez trente bouteilles dans votre cabinet. Adieu. Le premier Couſin ſellé & bridé qui s'offrira à vos regards, vous conduira où vous devez aller.

Alors elle disparut, & le Prince, après avoir serré son flacon & ratraché son Écumoire, remonta sur son Coursier, moins occupé de sa guérison prochaine, que de la façon dont elle lui seroit procurée.

CHAPITRE XIV.

Arrivée du Prince dans l'Iſle des Couſins.

A Peine Tanzaï avoit-il fait quelques lieuës, qu'il rencontra le Couſin qui devoit le voiturer ; il étoit trois fois gros comme ſon cheval, & il penſa mourir de peur à l'aſpect de cette énorme bête ; cependant il ſe remit, & deſcendant promptement, il s'abandonna avec toute l'intrépidité d'un Héros, à la bonne foi de l'animal, qui ne le ſentit pas plutôt ſur lui, qu'il l'emporta dans les airs. La nuit vint que le Prince n'étoit pas encore au bout de

ſon voyage : Il commençoit à croire qu'il ne finiroit pas, lorſque le Couſin s'abbatit dans une Iſle où l'on entendoit un bourdonnement à en devenir ſourd. Il ne douta pas qu'il ne fût dans l'Iſle des Couſins, & l'inquiétude de ce qu'il alloit y faire le tourmentant, il ſe laiſſa mener par ſon Conducteur juſques à un Palais ſuperbe.

Beaucoup de Couſins richemens vêtus vinrent le recevoir à la porte ; beaucoup d'autres jouoient de toutes ſortes d'inſtrumens. On ſçait que les Couſins ont naturellement la voix harmonieuſe : Ceux d'entr'eux qui ſçavoient la muſique, ſe mirent à chanter les louanges du Prince, & formerent le plus ſingulier concert qu'on puiſſe jamais entendre. Tanzaï, déja raſſuré par

cette

cette obligeante réception, fut conduit dans des appartemens superbes, où des Choüetes miſes très-galamment, vinrent lui faire la révérence. Une d'elles, après les premieres cérémonies, lui demanda avec une voix touchante, s'il ne vouloit pas entrer au bain? Étourdi de la nouveauté de l'avanture, il fit ſigne de la tête qu'il le vouloit bien. Les Choüetes s'avancerent alors pour le deshabiller. Meſdames, leur dit-il, il me paroît peu ſéant que vous veuillez prendre ce ſoin.

Nous ne le prendrions pas avec un autre, ſans doute, reprit la Cameriere, mais nous ſçavons que vous ne pouvez pas allarmer notre pudeur. Tanzaï rougit à ces paroles, & n'ayant rien de bon à y répondre, ſe mit

au bain, se cachant avec plus de soin qu'il n'en auroit peut-être apporté, s'il eut eû de quoi en prendre. Voilà, Seigneur, lui dit la railleuse Choüete, une bien louable modestie, mais elle ne me surprend pas de vous : De tous les hommes, vous êtes assurément le plus rare. Assurément aussi, dit Tanzaï en colere, cette rareté que vous me vantez tant, cesseroit moins pour vous, que pour qui que ce pût être. Prince, repliqua-t'elle, cette réponse est peu polie.

Eh corbieu ! dit-il, depuis deux heures, vous me tenez de mauvais discours. Écoutez, n'ajoutez rien à ma mauvaise humeur, je ne suis point accoutumé à respecter des Hiboux. La Choüete enfin craignant d'aigrir trop le Prince, se tût, & Tanzaï sortit

sortit du bain, parfumé comme un homme que l'on réserve aux plus douces avantures. A présent, dit-il, à la Choüete, contentez, de grace, ma curiosité. A qui dois-je ici des soins? A qui appartient ce Palais? Que veulent dire ces singularités? Des Choüetes parlantes, des Cousins armés, que me veut-on? Qui êtes-vous? Pourquoi vous-même, êtes-vous si extraordinairement parée? Suis-je, répondit l'Oiseau, la premiere Choüete que vous ayez vûë avec des ajustemens? Mais sans vous inquiéter de tout ceci, formez-vous les plus douces idées, & par une réception aussi brillante, jugez de ce qu'on veut faire pour vous. Croyez que les agrémens de celle qui vous aime, vont de pair avec sa puissance: Imaginez ce

que les Cieux ont formé de plus beau, & vous ſerez loin encore des appas qu'on veut bien vous ſoumettre.

Je ne vous dis rien de plus, vous jugerez du reſte par vos yeux; la beauté qui vous eſt deſtinée, paroîtra cette nuit à vos regards; elle ſeule, peut vous remettre dans un état qui vous étoit bien cher apparemment, puiſque vous ſupportez avec tant d'impatience qu'on badine avec vous ſur ſa perte. Tanzaï, à qui les diſcours de la Fée au Chaudron, n'avoient pas promis un bonheur ſi parfait, ſentit ſes inquiétudes s'adoucir par les plaiſirs que lui annonçoit la Choüete. Il crût enfin qu'une divinité brillante lui accordoit l'honneur de ſa couche; que ce cas n'étoit pas étrange, & qu'une Déeſſe s'abaiſſoit

s'abaiſſoit moins en deſcendant juſques à un Prince, que quantité de femmes titrées, à qui l'amour & l'extravagance, font faire, tous les jours, des pas plus choquants. Cette nuit qu'il alloit paſſer, lui paroiſſoit ſi charmante, qu'il en oublioit preſque celle où la tendre Néadarné lui prodigant tous ſes charmes, l'avoit trouvé ſi incapable d'en profiter. Il ſe flattoit même que ſa Princeſſe, qui étoit ce que les Dieux avoient formé de plus parfait, n'approcheroit pas des beautés qui alloient ſe trouver en proye à ſes deſirs : ſon amour pour elle en diminua, & s'il ſe ſentit quelques tranſports, ils furent tous pour la Déeſſe. Aveuglement ordinaire des Amans, qui ſacrifient ſouvent à l'idée qu'ils ſe forment d'une conquête nouvelle,

nouvelle, la maîtreſſe dont ils connoiſſent le plus le cœur & les charmes !

La Choüete voyant rêver Tanzaï : Prince, lui dit-elle, je conçois toutes les réflexions qu'une avanture auſſi flateuſe vous fait naître, mais prenez un air plus guai, votre maîtreſſe hait mortellement les gens taciturnes, & je ſçais plus de mille Amans qui par ce défaut ont perdu ſes bonnes graces. Mille Amans ! s'écria Tanzaï, c'eſt une façon de parler. Non aſſurément, reprit la Choüete, je n'exagere pas. Deux mille vous ont précedé, deux mille & plus, vous ſuivront, & ce grand nombre d'Adorateurs doit vous prouver l'excès des charmes de la Déeſſe. Et ſa bonté, ajouta-t'il. A ce que je vois, reprit la Choüete, vous

vous aimez les conquêtes neuves ; je vous conseille cependant de n'être pas si délicat dans le monde, vous courriez risque d'y demeurer oisif. Contentez-vous cependant de la nuit qu'on veut bien vous donner, & du soin qu'on prend pour quelqu'un qui, puisqu'il faut parler franchement, pourroit bien ne le pas justifier. Je vous ai déja dit, Mademoiselle, que votre air d'aigreur, & vos mauvaises plaisanteries me déplaisoient ; finissez, ou je vous quitte. Il y a apparence que la Choüete, qui faisoit la précieuse & le bel esprit, ne s'en seroit pas tenuë-là, si le Cousin, Maître d'hôtel, ne fût venu annoncer qu'on avoit servi. Le Prince se mit seul à table : On imaginera facilement le goût & la magnificence du repas, l'amour

mour l'avoit ordonné. Tanzaï, qui n'avoit jamais appliqué sa morale à corriger sa gourmandise, mangea beaucoup, causant de tems en tems avec la Choüete, quoique dans le fond, elle lui déplût. Le festin finit enfin, & le Prince le termina par son eau de Santé. La Choüete se mit à rire desagréablement. Prince, lui dit-elle, vous avez besoin de précaution, & cette liqueur est, sans doute, un préservatif contre vos accidens ordinaires : Quoi qu'il en soit, reprit-il, & quelle que fût sa vertu, elle échoueroit, sans doute, contre une physionomie comme la vôtre. Elle peut n'être pas belle, reprit la Choüete, mais vous aurez peut-être en votre vie, des occasions où vous souhaiterez d'en trouver une pareille.

Vous

Vous ne vous êtes pas bien vûë, répondit Tanzaï, ou vous avez un ridicule amour propre.

CHAPITRE XV.

Comme quoi l'on se trompe à ce qu'on imagine.

ON vint en cet instant dire au Prince que sa Déïté seroit bien-tôt visible. Son cœur s'émut à cette nouvelle, la curiosité, un sentiment encore plus vif, le troublerent, & il se laissa deshabiller par les Choüetes, sans proférer une seule parole. Quand elles l'eurent mis en robbe de chambre, elles le conduisirent dans un appartement superbe, où les parfums qui brûloient dans des cassolettes d'or, embaumoient l'air, & faisoient respirer

reſpirer les odeurs les plus voluptueuſes. Plein d'inquiétude & de deſirs, après avoir traverſé cinq ou ſix grandes pieces, il parvint enfin dans la chambre où la Déeſſe étoit couchée. Un lit brodé des pierres les plus précieuſes, ſoutenu par des colonnes de rubis, renfermoit cet objet miraculeux. Le Prince, quoiqu'ébloui, & arrêté d'abord par un ſpectacle ſi brillant, ne laiſſa pas de chercher des yeux ce chef-d'œuvre ſi vanté; il voyoit de loin quelque choſe qui ſe remuoit dans le lit, mais c'étoit une figure ſi informe, qu'il ne douta pas que ce qu'il voyoit, ne fût la Guenon de la Divinité. Il approcha, & la Choüete ſe retira, après lui avoir donné le bon-ſoir. Tanzaï conſumé de deſirs, mais retenu par ſa timi-

dité,

dité, restoit à la place où la Choüete l'avoit laissé. Venez, Prince, lui dit-on, & ne perdez aucun de ces momens précieux que l'amour vous donne : il obéit, & se jetta avec précipitation dans le lit.

Quand il y fut, on se retourna, & sa surprise ne fut pas petite, quand à travers le blanc, le rouge, les rubans & les dentelles, il reconnut la Fée Concombre. C'étoit elle, en effet, qui pour le recevoir plus décemment, avoit orné ses oreilles de choüete, des plus belles pierreries. Sa tête pelée étoit couverte d'un tour blond maronné, garni par tout, de fleurs & d'aigrettes, & quoiqu'elle fût coëffée en arriere, elle avoit mis par-dessus cette parure, pour se donner un air plus touchant, une petite

coëffe

coëffe blanche mouchetée de couleur de roſe, avec un deſeſpoir de même couleur, galamment noué ſous le menton. Au milieu de ce paquet ridicule, étoit une ſorte de viſage où l'on diſtinguoit des yeux éraillés, rouges & éperonnés. Un nez d'une grandeur énorme, & couvert de verruës, alloit ſe perdre tendrement dans une bouche lâche & enfoncée, qui laiſſoit pendre des lévres violettes, & préſentoit aux yeux une mâchoire dégarnie, qui, par laps de tems, avoit même perdu ſon coloris naturel. Ses jouës pendantes repoſoient mollement ſur ſon oreiller; une quantité innombrable de mouches & d'aſſaſſins de différentes eſpeces, couvroit une peau noire & tachetée, dont les rides & la lividité perçoient au

travers de la pommade huileuſe qui les déguiſoit. Un eſclavage de diamans & de perles à gros glands, lui deſcendoit ſur la gorge. Ses tetons aſſez dociles pour pendre au moins d'un pied & demi, ſortoient d'un corſet garni de dentelles friſées, & étoient noués en trois endroits avec de la nompareille couleur de roſe.

Tanzaï, interdit à cet aſpect, auroit fui, ſi la frayeur qu'il lui inſpiroit, lui en avoit laiſſé la force : Il étoit d'ailleurs étouffé par une puanteur inſupportable, qui malgré les parfums dont la Fée s'étoit fait oindre, rempliſſoit toute la chambre : Ciel ! diſoit-il, en lui-même, voilà donc l'objet qu'on me deſtine ? ô Néadarné ! c'eſt donc ce que la nature a formé de plus hideux qui vous a balancée, que dis-je, qui vous

vous a anéantie dans mon cœur ! Juſte Singe ! quelle bonne fortune ?

Si le Prince avoit voyagé, il auroit ſçu que celles dont nos Petits-Maîtres ſont ſi fiers, reſſemblent ſouvent à la ſienne. Il n'étoit revenu, ni de ſon dégoût, ni de ſa terreur, lorſqu'une voix rauque & caſſée ſortant de cet effroyable ſquelette, lui adreſſa ces douces paroles : Vous voyez, Prince, ce que je fais pour vous, & quel eſt l'excès de ma bonté. Vous n'auriez pas dû croire après l'affront ſanglant que vous m'avez fait, après la vengeance dont il a été ſuivi, que mes reſſentimens ſe terminâſſent à vous admettre dans mon lit.

La même main qui a cauſé vos larmes, ſe préſente pour les eſſuyer ; vous vous ſeriez expoſé

aux dangers les plus affreux pour redevenir ce que vous étiez, & c'eſt dans le ſein des plaiſirs que vous allez reprendre votre premiere forme. Je ne ſçais ſi trop d'amour propre m'abuſe, & m'exagere votre bonheur; ſi les tranſports de tous les mortels qui m'ont vûë, ne me font pas trop préſumer de mes charmes, mais je dois croire qu'il n'y a pas de Prince au monde qui ne ſouhaitât, qui ne voulût même payer de ſa vie, le ſort que je vais vous faire. Je ne vous preſſe point de mériter mes faveurs, je lis dans vos yeux la plus vive impatience, j'y découvre avec la joye la plus ſenſible, que vous ne pouvez plus ſupporter la violence de vos deſirs. Abandonnez-vous-y, cher Prince, les miens vous répondent de votre

féli-

félicité. Venez, ma pudeur ne peut soutenir plus long-tems ce spectacle, hâtez-vous de la confondre. Ah! dans des momens si doux, l'empire de la vertu devroit-il encore se faire sentir? Précipitez les reproches de la mienne, c'est entre vos bras que je veux qu'elle acheve d'expirer!

Tanzaï demeuré immobile, n'entendit pas la moitié de ce que Concombre venoit de lui dire, & il seroit, sans doute, resté abîmé dans cette léthargie, s'il ne se fût senti sur la main, une griffe crochuë que la Fée lui tendoit. Son premier mouvement fut de l'étrangler, mais considérant que le pouvoir de Concombre la sauveroit de son ressentiment, & que le moins qu'il pourroit lui en arriver, seroit d'être pour toujours dans l'état

l'état où il étoit, il abandonna cette idée, quelque séduisante qu'elle fût. Il ne sçavoit enfin à quoi se déterminer, lorsque la Fée lui enfonçant tendrement ses ongles dans la peau : Quoi ! Prince, lui dit-elle, vous êtes interdit ? Je pardonne à l'amour, l'anéantissement où je vous vois, mais il auroit déja dû céder à l'impetuosité de vos feux, & à ma tendresse. C'est donc à moi à tout faire, petit ingrat, ajouta-t'elle, & si les charmes que je t'ai laissé voir, ne sont pas assez puissants pour te rendre à toi-même, essayons si ce qui m'en reste, peut te rappeller à la vie. Alors, jettant avec fureur le peu de drap qui receloit ses beautés, encore non apperçûës, & roulant les yeux avec violence, vois, barbare, dit-elle, en soupirant, vois

vois tout ce que mon amour t'abandonne. Miſéricorde ! s'écria le Prince, ah grands Dieux ! où ſuis-je ? Sortant alors bruſquement du lit, il ſe débarraſſa des griffes qui le retenoient, & cherchoit a ſortir, lorſque ce que le Lecteur verra dans le Chapitre qui ſuit, l'arrêta.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Illuſion : Bonheur du Prince évanoui : A quel prix on le lui rend.

TAnzaï tranſporté de rage, alloit ſortir de l'Appartement, lorſqu'une voix douce, & qu'il crût reconnoître, l'appella. Ciel ! quelle fut ſa ſurpriſe, lorſqu'en ſe retournant du côté du lit, il vit Néadarné plus charmante que jamais ! O ma Princeſſe ! s'écria-t'il, en courant vers elle. Arrête, ingrat, lui dit Néadarné, homme ſans courage ! tu ne mérites plus mes bontés. Tu ſçavois que notre bonheur

bonheur dépendoit de cette épreuve, & tu n'as pas eu la force de la ſupporter. Ces apparences difformes, me cachoient; c'eſt moi, qui par la protection de Barbacela, ſous la forme d'une Fée, t'ai débarraſſé de ta fatale Écumoire; c'eſt moi encore qui pour te donner moins d'horreur pour l'objet qui s'offriroit à tes yeux, t'ai fait prendre de l'eau de Santé. Malheureux! ajouta-t'elle, en verſant quelques larmes, tu as trahi mes ſoins & mes bontés, & tu vas pour toujours reſter dans cet état affreux dont rien ne peut plus te tirer. O ma Princeſſe! s'écria Tanzaï, qui vous auroit devinée? Il fit alors de nouveaux efforts pour l'embraſſer, mais la Princeſſe & l'appartement diſparurent à ſes yeux, & il ſe ſentit

transporter dans la chambre où on l'avoit reçû à son arrivée. Son desespoir augmenta en y retrouvant la fâcheuse Choüete, qui, assise dans un fauteuil, chantoit en l'attendant. Eh quoi! lui dit-elle, d'un ton guai, si-tôt de retour, une nuit passe avec vous comme une minute: Si vous ne les faites jamais plus longues, on peut sans scandale vous en accorder. Je croyois ne vous revoir qu'à midi. Grands Dieux! s'écrioit douloureusement le Prince, de quels malheurs empoisonnez-vous ma vie? Ah! dit la Choüete, je suis au fait. Il vous est arrivé quelque accident, ou pour mieux dire, le même subsiste; cela est malheureux pour vous; car, quel usage voulez-vous qu'on fasse de votre personne? Sçavez-vous bien! vous, qui

qui parlez si mal-à-propos, dit le Prince avec fureur, que je vous tords le col, si vous osez encore proférer une parole. Puis, revenant à lui-même, je vous demande pardon, Mademoiselle, ajouta-t'il, de ce que je viens de vous dire, mais tant d'évenemens me confondent, me mettent hors de moi, que je ne sçais ni où je suis, ni si je suis encore. Permettez-moi de vous raconter mon infortune. Vous avez, dit-il, en finissant son récit, beaucoup de crédit en ce Palais. Je reconnois ma faute. Ne pourrois-je pas me retrouver dans cette occasion que mon imprudence m'a fait perdre? Mais dépêchez, il y va de mes jours. Ce que vous me proposez-là est difficile, reprit la Choüete, je vais cependant essayer si mon crédit

peut vous être utile : Attendez-moi ici patiemment, je vais négocier votre affaire. A peine fut-elle sortie, que Tanzaï se mit à rêver. Qui l'auroit deviné, se disoit-il, que ma Princesse eut pû m'être offerte sous cette exécrable forme ? Hélas ! j'avois déja senti l'effet de l'eau de Santé ; déja je me reconnoissois, j'allois réparer ma gloire & mes infortunes. Mais, qui l'aspect de Concombre n'auroit-il pas effrayé ? Cet horrible souvenir me glace encore. A peine ma Princesse m'a-t'elle fuï, que retombant dans mon néant, je me suis vû aussi loin de moi-même que je l'étois. Malheureuse condition des Rois, d'être soumis malgré leur pouvoir aux injustices des Fées ! Y a-t'il rien de si bizarre que ce qui m'arrive ? Ma destinée

née dépend d'une vile Écumoire ! Ah ! si jamais, mon Histoire est écrite, qui pourra y ajouter foi ? Ou si elle trouve de la crédulité, quel sujet d'entretien, pour les siécles à venir ? Sans la Choüete qui vint interrompre ses réflexions, il les auroit peut-être poussées plus loin. Eh bien, divin Oiseau, lui dit-il, mon malheur est-il sans remede ? Je tremble que vos soins n'ayent été inutiles. Vous êtes plus heureux que vous ne pensez, lui dit-elle en souriant ; on vous pardonne, ce n'est pas sans peine, mais enfin vous pouvez encore tenter l'avanture, le champ vous est ouvert. Je vais donc, reprit-il, revoir Néadarné ? Ah Dieux ! Prince, reprit-elle, ce sera en effet Néadarné, mais toujours sous la forme de Concombre.

Vous frissonnez! Consultez-vous, votre premier refus vous coûte déja assez, prenez garde au second. Si d'abord, vous aviez surmonté votre répugnance, & que la Fée prétenduë vous eut reçu dans ses bras, à peine y auriez-vous été, que la Princesse auroit pris sa place. Actuellement, cela est devenu plus difficile; il faut que vous souteniez beaucoup de fois, l'épreuve prescrite, avant que de voir la Métamorphose. Hem? que dites-vous? dit Tanzaï, que parlez-vous de beaucoup de fois? Qu'est-ce que cela veut dire? Vous m'entendez, dit la Choüete, beaucoup de fois, cela se comprend? On ne peut pas moins, répondit le Prince. *Beaucoup de fois*, n'offre point de nombre déterminé? Dame, reprit la Choüete, ma pudeur

pudeur ne me permet pas de m'exprimer plus clairement. Votre pudeur ! repliqua-t'il ; eh bien ! ce que votre pudeur ne vous permet pas de dire, la mienne me permet pas de le deviner. Il faut donc prendre cela sur moi, répondit la Choüete en affectant de rougir ; mais en vérité la langue est pour de certaines choses, d'une stérilité si grande, que ce seroit en vain qu'on voudroit chercher des équivalents. Ici surtout, ils seroient d'autant plus déplacés, à moins qu'ils ne fussent d'une clarté singuliere, qu'il est très-important que vous m'entendiez bien. Figurez-vous donc que ce *bien des fois*, que vous ne comprenez pas, c'est comme si je vous disois treize fois. Treize fois ! s'écria Tanzaï ! Allez, on n'y pense pas ; ce seroit tout ce

que je pourrois faire, si la Princesse étoit de moitié. Prévenu que ce sera Néadarné, la figure de Concombre ne m'en causera pas moins d'horreur : Vous me rendez-là de plaisants services ; faites-en du moins diminuer la moitié. Cela ne se peut, dit la Choüete, c'est le dernier mot ; mon zéle ne doit pas vous être équivoque, je ne gagne rien sur ce marché-là. Treize fois ! s'écria encore le Prince. Comment, dit-elle, vous vous effrayez de ce dont l'homme du monde le plus décredité, s'acquitteroit sans peine. En effet ! reprit Tanzaï, je voudrois bien, pour ce que vous faites pour moi, que vous le sçûssiez par expérience. Encore un coup, reprit-elle, déterminez-vous, c'est une honte que si peu de chose vous arrête ; j'avois,

vois, dans le fonds, meilleure opinion de votre valeur. Écoutez, dit le Prince, vous sçavez qu'il y a quantité de chôses que les circonstances seules rendent pénibles, & vous avouërez avec moi, que la figure de Concombre, n'est pas propre à faciliter le nombre qu'on m'impose. N'importe, conduisez-moi, & que le ciel m'assiste. La Choüete le prenant par la main, le mena dans l'appartement des délices, plus troublé, & plus desagréablement occupé que la premiere fois.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Nuit délicieuſe de Tanzaï.

DE quelque courage que le Prince ſe fût armé, il friſſonna en revoyant Concombre. Prince, lui dit-elle, recouchez-vous, & venez mériter votre grace, ou combler vos malheurs. Tréve de Harangue, repartit-il bruſquement, le comble de mes malheurs eſt de me retrouver auprès de vous, & le ſeul de mes deſirs, d'en ſortir le plutôt que je pourrai. Ainſi, point de complimens; il vous ſiéroit mal de m'en faire, après l'état où vous me réduiſez. Mais, quelle fureur

reur vous tient de vouloir que je passe une nuit avec vous ? La répugnance que je vous montre, ne devroit-elle pas vous en guérir ? S'il est vrai que vous ayez conçu de l'amour pour moi, ne devroit-il pas vous suffire, pour le bannir, que je réponde mal à vos sentimens ? Et si vous ne cherchez qu'à vous venger de l'Écumoire, est-ce à moi que vous devez votre courroux : Prince, reprit Concombre, vous parlez le mieux du monde, & vos discours me persuaderoient, s'il pouvoit être de quelque utilité que je fusse convaincuë de ce que vous me dites. Ce n'est, ni l'envie que j'ai de vous punir, ni un mouvement d'amour qui vous met aujourd'hui dans mes bras, l'ordre du destin seul me fait subir une épreuve encore plus

plus humiliante pour moi, qu'elle n'eſt pénible pour vous. Croyez-vous que ma modeſtie ne ſouffre pas de voir ſi près de moi un homme, qui n'y eſt point appellé par mon choix ? Penſez-vous qu'on s'abandonne ſans regret aux tranſports de quelqu'un qui nous eſt indifférent ? Eſt-il rien de plus cruel pour une femme ſenſible, & née avec de la vertu, que d'eſſuyer des careſſes que ſon cœur n'avouë pas? Quant à ces tranſports & ces careſſes dont vous parlez, puiſqu'elles vous font tant de peine, je puis, dit Tanzaï, vous les épargner; je ne ſuis pas aſſez impoli pour vous ravir des faveurs auſſi précieuſes que les vôtres. Oh non ! dit la Fée, je ſuis ſoumiſe aux volontés du deſtin, & ma réſignation m'aidera. Vous étiez tout-

tout-à-l'heure, reprit Tanzaï, plus emportée, & moins dévote; mais, quoi qu'il en ſoit, on m'a promis Néadarné, & je ne commence point que je ne la voye. On vous l'a promiſe, à la vérité, reprit Concombre, mais vous ſçavez à quel prix. Allons donc, dit le Prince, qui, malgré lui, ſe ſentoit renaître; mais il faut aimer bien éperduëment pour ſe ſoumettre à ce qui m'arrive. Alors ſe bouchant le nez, fermant les yeux, il tâcha de s'acquitter du mieux qu'il pourroit, du devoir preſcrit. La Fée pour le lui rendre plus facile, ſoupiroit tendrement, & s'agitant avec volupté, lui donnoit, malgré ſon indifférence, tous ces noms emportés que l'amour inſpire. Elle faiſoit ſucceder l'indolence à la fureur, la vivacité

à l'abbatement : On assure même que pour lui prouver plus de sensibilité, elle jura plus d'une fois. Tanzaï, pour en être plutôt quitte, avoit fait tout de suite (chose surprenante, & qui n'est pas celle de cette Histoire qui peut choquer le moins) la moitié de son martyre, & l'eau de Santé, agissant miraculeusement, le mettoit en état de s'acquitter du reste avec autant de promptitude, lorsque la Fée le pria de suspendre ses travaux, & de la laisser respirer.

Le Prince l'ayant satisfaite. Voyez-vous, Prince, lui dit-elle, je ne suis pas de ces femmes sans délicatesse, qui n'estiment dans un homme que ces qualités dont vous venez de faire preuve. J'aime mieux cent fois une conversation tendre, que le sen-

ſentiment aninie, que ces voluptés honteuſes que les amans ordinaires recherchent ſans ceſſe. Combien dites-vous qu'il vous reſte à faire de cette nuit ? Sept, reprit-il bruſquement. Ce que je vous demande-là, repartit-elle, n'eſt pas que je m'en ſoucie. Si j'en étois crûë, vous n'auriez plus rien à faire. Vous dites qu'il vous en reſte ſept, je crois que vous vous trompez. Il ſe peut bien, reprit-il, je compterois au moins ſur neuf d'acquités. Ce n'eſt pas ainſi, dit-elle, que je compte, j'étois moins égarée que vous, & je crois qu'il en faut encore dix. Ventrebleu, cela n'eſt pas vrai, dit Tanzaï en fureur. Ne vous fâchez pas, mon fils, dit-elle tendrement, nous n'aurons pas de diſputes là-deſſus ; mais vous êtes le plus étonnant

nant de tous les hommes, & j'ai peine à croire qu'avant votre enchantement, vous valussiez d'aucune façon, ce que vous valez aujourd'hui. Vous sçavez mieux que personne, reprit Tanzaï, pourquoi je vaux tant, & le présent qu'on m'a fait de l'eau de Santé, est une précaution que vous avez prise pour vous-même : Mais, en conscience, ne devriez-vous pas me remettre le reste. Cela ne se peut, reprit-elle. En ce cas, dit-il, je m'en tiendrai où je suis, je ne vous crains plus. Nous verrons, reprit Concombre en le touchant. Ah barbare ! s'écria le Prince, qui se sentit décroître, il y a ici moins d'enchantement que vous ne croyez, & votre main pour opérer ce que je sens, n'avoit pas besoin de magie. Le discours

est

eſt tendre, dit Concombre, & c'eſt le moyen d'obtenir grace! Si vous n'êtes point généreuſe par rapport à moi, ſoyez-le du moins, dit Tanzaï, par rapport à vous-même. Je ſuis, reprit-elle, moins méchante que vous ne croyez, & vous verrez que je puis de cette main que vous mépriſez tant.... Eh de grace! s'écria Tanzaï, ne me touchez point. Malgré ſa peur, la Fée lui tint parole, & lui qui mouroit d'envie de finir avec elle, recommença ſa corvée. Il étoit enfin arrivé au douziéme incluſivement, ſans qu'il vît Néadarné, & il en témoigna ſa ſurpriſe à Concombre. C'eſt apparemment, dit-elle, que ſon recouvrement eſt attaché au nombre myſtérieux de treize. Je vois aſſez, reprit-il, qu'on ne l'a pas

mis à bon marché, mais finissons. Le Prince, à la fin de ce dernier travail, chercha des yeux Néadarné, mais ne la voyant point paroître : Que veut donc dire ceci ? Demanda-t'il. Pourquoi ne vois-je pas Néadarné ? M'auroit-on trompé ? Hélas ! Prince, dit la Fée, vous vous êtes trompé vous-même, vous avez mal calculé. Oh corbleu ! dit Tanzaï, il ne faut pas être un *Barrême* pour sçavoir compter jusques à treize, ils y sont bien.

Mais le moyen, reprit-elle : Vous voyez bien que cela ne se peut pas, vous auriez Néadarné en votre pouvoir, si ce que vous dites étoit vrai. Au nom de vous-même, cher Prince ! prenez garde qu'il n'y ait de l'erreur. Morbleu, dit-il, c'est qu'il n'y en a point.

point. Enfin, reprit-elle, par votre obſtination, vous ne verrez point Néadarné; & par un eſprit de ménage mal-entendu, vous perdrez le fruit de ce que vous avez fait. Ciel! s'écria-t'il, me laiſſez-vous en proye à l'injuſtice? Et faut-il.... Mais hélas! peut-être avez-vous raiſon? Je ne vois point Néadarné, & ſon abſence ſuffit pour me convaincre: Voyons donc, ſi je puis m'en tirer. Tanzaï excedé de fatigue, eut toutes les peines du monde à terminer ſa pénitence. Il ne fut pas cette fois plus heureux que les autres, & reconnoiſſant combien inhumainement on l'avoit trompé, il ſe jetta avec fureur ſur Concombre, dans le tems qu'elle alloit lui reprocher une ſeconde erreur de calcul. La Fée, en ſe débattant

avec force, se retira des mains de Tanzaï, après lui avoir enfoncé plus d'une fois ses griffes dans la peau, & lui avoir laissé le corps tout couvert d'égratignures; puis, s'élevant au plafond : Ne compte point, lui dit-elle, vaincre jamais ma fureur. Je serai ta persécutrice éternelle. Les malheurs que je t'ai fait éprouver, ne sont, ni les derniers, ni les plus cruels de ta vie. Je t'ai, à la vérité, rendu ce que tu desirois avec tant d'ardeur, mais prend garde qu'il ne te soit inutile, & souviens-toi long-tems de ton infernale Écumoire. Ah! Perfide, s'écria Tanzaï, après ce que tu viens de me faire, quels coups peux-tu me garder encore?

En cet instant, la Fée & le Palais disparurent à ses yeux, & lui

lui, auſſi honteux que fatigué de ſa bonne fortune, trouva ſes habits, ſon Écumoire, & ſon cheval dans cette même Forêt où il avoit rencontré la Fée au Chaudron. Il s'habilla promptement, formant dans ſa tête mille inutiles projets pour la punition de Concombre & de la Choüete, & reprit le chemin de Chéchian, très-diſpoſé à garder à Néadarné, la fidelité la plus exacte, puiſque les plaiſirs dérobés, lui réuſſiſſoient ſi mal.

CHA-

CHAPITRE XVIII.

Le moins amuſant du Livre.

PEndant que le Prince opéroit ces étonnantes merveilles, l'on n'étoit pas plus tranquille à Chéchian, qu'il ne l'avoit été dans le Palais de Concombre. L'affaire de Saugrenutio y faiſoit grand bruit. Les Sacrificateurs, & les États étoient convoqués. Le Roi ſenſible aux déplaiſirs de ſon fils, & croyant qu'ils ne ſeroient terminés que quand Saugrenutio auroit léché l'Écumoire, n'épargnoit rien pour lui donner cette mortification. Il avoit gagné juſques au Patriarche,

che, qui, autant pour plaire à Céphaès, que pour blesser le Grand-Prêtre, avec qui il n'étoit pas bien, avoit promis au Roi d'entrer dans toutes ses vûës. Saugrenutio n'ignoroit pas que du côté de la Noblesse, il n'auroit aucunes ressources. Cet Ordre de l'État, attaché à la personne du Souverain par des raisons de politique & d'interêt, n'auroit pas voulu, sans doute, agir contre ses maximes dans une occasion où il auroit choqué, & sans fruit particulier, la Majesté du Prince. Les Sacrificateurs qui n'attendoient leurs dignités, que de leur servitude auprés du Patriarche, n'avoient garde de lui manquer, dans une occasion où leur complaisance pour lui, pouvoit leur être utile. Le peuple ignorant & superstitieux, accoutumé

tumé à regarder les Decrets du Patriarche, comme des Decrets des Dieux mêmes, auroit craint d'attirer leur colere sur lui, en prenant le parti de Saugrenutio dans une occurrence où la Religion ne lui paroissoit pas assez intéressée.

Quel moyen restoit-il donc au Grand-Prêtre d'éviter le destin qui le menaçoit ? Haï de la Noblesse, avec laquelle sa hauteur lui avoit souvent fait avoir des discussions : Détesté des Sacrificateurs, jaloux du rang qu'il occupoit ; mépriſé du peuple, qui étoit scandaliſé de l'entendre jurer, & de lui voir faire des chansons. Mais le moyen aussi d'obéïr ? La honte de lécher l'Écumoire, la douleur qu'elle lui causeroit, le triomphe du Roi, toutes ces considérations l'agitoient

toient tour à tour, & quoiqu'il demeurât ferme dans la réſolution de deſobéïr, il ne voyoit pas comment il pourroit réſiſter à tant de forces réunies contre lui. Il étoit encore à ne ſçavoir quel parti prendre, lorſque le Patriarche arriva à la Cour, précedé d'un Decret terrible par lequel il étoit preſcrit à Saugrenutio de lécher l'Écumoire. Il finiſſoit par une courte & fraternelle exhortation de ſe ſoumettre, & de ne pas laiſſer armer contre lui la juſtice divine & humaine.

Saugrenutio attéré par ce Decret, alloit fuir, lorſqu'une imprudence du parti contraire lui redonna courage. Le Patriarche mécontent, (ſoit qu'il en eut ſujet ou non) des Sacrificateurs de Chéchian, les menaça de les joindre à leur chef, & de leur

faire aussi lécher l'Écumoire. Comme ce Patriarche étoit un homme violent & absolu dans ses volontés, les Sacrificateurs craignirent pour eux-mêmes, & le péril commun les réunit à Saugrenutio. Il y eut donc chez lui une assemblée secrete où il fut conclu qu'on chercheroit à se faire des Partisans. Ces séditieux penserent, avec sagesse, qu'il falloit pour s'attacher le peuple, lui faire croire que l'Écumoire devenoit une affaire générale, & que personne dans le Royaume, sans en excepter le Roi, ne seroit exempt de la lécher. Ces bruits firent l'effet que ceux qui les répandoient, en avoient attendu. Ils trouverent de la crédulité, formérent de la crainte, & parvinrent enfin jusques au Roi. Céphaès en fut allarmé, il con-

connoiſſoit le caractere entreprenant du Patriarche ; cent fois il avoit eu à ſe plaindre de ſon audace, cent fois auſſi il avoit voulu l'en punir : il lui paroiſſoit cruel de laiſſer à portée de bleſſer la majeſté du Trône, une puiſſance qui ne ſubſiſtoit qu'à l'ombre de celle qu'elle cherchoit à affoiblir. Il étoit indigné de voir les Patriarches devoir leur place aux Rois, & ſans ceſſe leur manquer : mais la ſuperſtition les rendoit vénérables. Il avoit crû d'ailleurs, qu'il lui importoit de ne pas anéantir abſolument une autorité qui accoutumant les Sujets à obéïr, les rendoit plus dociles à ſes volontés, & plus fideles à leurs ſermens. Un peuple ſans Religion, eſt bien-tôt ſans obéïſſance. S'il ne connoît point de Dieux, s'il

n'en craint pas, les Loix humaines ne ſont plus rien devant lui; il devient ſon Légiſlateur, ſon caprice ſeul fait ſa régle, il n'éleve, que pour abattre. Inceſſamment révolté contre ſon propre ouvrage, ſon génie en proye aux nouveautés, le fait courir ſans ceſſe de projets en projets; ſans crainte pour l'avenir, ou il anéantit abſolument le ſouvenir des Dieux, ou il enviſage de ſi loin leur colere, qu'à peine penſe-t'il qu'elle ſoit à craindre. Un peuple qui ſe conduit par d'autres maximes, tranquille à l'égard de ſes Rois, les regarde comme un préſent de la divinité, & n'imagine pas qu'il lui ſoit réſervé de les juger, ou de diſcuter ſeulement la nature de leur autorité, & d'y donner des limites. Mais auſſi, plus ſuperſtitieux que

que religieux, moins vertueux que timide, plus crédule qu'éclairé, une idée mal-entenduë de la Religion le mene loin : plus frappé du culte extérieur, que de l'exiſtence de la Divinité, plus ſoumis à ſes Miniſtres, qu'à elle-même, il les croit lézés où on leur fait juſtice ; & le Roi, victime des préjugés des Sujets, n'oſe ſortir d'eſclavage, dans la crainte d'exciter des troubles où ſa perſonne & ſa dignité ſeroient également compromiſes. Céphaès convaincu de la vérité de ces principes, avoit cherché peu-à-peu à limiter le trop grand pouvoir du Patriarche, & à le borner aux fonctions purement ſpirituelles. Pour ôter à la Capitale un ſujet de remuer, il avoit éloigné le Patriarche de la Cour, afin que perdant de vûë cette

idole, elle en fût moins adorée. En quoi cependant il manqua de politique. Il n'eſt pas de la ſageſſe du Souverain d'écarter de ſa perſonne, un Sujet qui partage, en quelque façon, ſon autorité. Le Patriarche, dans le ſéjour qui lui étoit aſſigné, brilloit ſeul : A Chéchian, il étoit obſcurci par la lumiere du Trône, & les Sujets, en le voyant contraint de rendre hommage au Roi, ſentoient à quel point il lui étoit ſubordonné. D'ailleurs, on étoit plus à portée de veiller aux brigues qu'il pouvoit avoir envie de former. Un ſeul regard du Maître les pouvoit diſſiper, au lieu qu'éloigné de lui, il mettoit à profit la crédulité des peuples, & accréditoit ſes cabales, par la longueur du tems qu'il falloit pour les détruire.

Céphaès

Céphaès ne douta point, vû les tracaſſeries qu'il avoit faites au Patriarche, que celui-ci ne cherchât à s'en venger. Cependant il lui paroiſſoit bien extraordinaire qu'on voulût aller juſques à lui faire lécher l'Écumoire. La Fée Barbacela n'avoit appellé que le Grand-Prêtre à cet honneur, mais cette Fée ne paroiſſoit point. Son ordre n'étoit que verbal, on pouvoit l'interpréter, & l'étendre; enfin, il avoit peur. Il réſolut cependant, en cas que l'on prît pour prétexte l'honneur de la Religion, de rejetter ſur le Patriarche une partie de l'affront qu'il vouloit lui faire, & de l'obliger à lécher l'Écumoire le premier. On peut croire que lorſqu'il revit le Patriarche, il ne lui fit pas bonne mine. Le Patriarche de ſon côté,

bouda le Roi, & le premier fruit de l'artifice de Saugrenutio fut de jetter entr'eux les ſémences d'une diviſion qui ne lui pouvoit être qu'utile.

Le Grand-Prêtre s'apperçût aiſément de l'état de trouble où l'on étoit à la Cour. Eh bien! dit-il à ſes alliés, eh bien! Nous les tenons. C'eſt demain l'ouverture de l'Aſſemblée, mais ne nous démentons pas. Le peuple eſt pour nous; les femmes à qui j'ai fait une deſcription monſtrueuſe de l'Écumoire, jurent qu'elles n'obéïront point. Ne craignez pas des menaces frivoles. Pour tout braver, il ne faut que du courage, ce n'eſt jamais que les foibles que l'on inſulte. D'ailleurs, que craignons-nous? Le Prince n'eſt pas de retour, l'Écumoire qui voyage

avec

avec lui ne lui ſera peut-être jamais ôtée : Qui ſçait même, ſi jamais on les reverra ? Nos ennemis deſunis entr'eux ne peuvent plus nous porter de coups certains. Occupés à ſe garder l'un de l'autre, leur défiance mutuelle fait notre ſalut. Allons, Meſſieurs, buvons, ajouta-t'il, & que le Ciel nous protege, peut-être que pendant le repas que je vous ai fait préparer, il nous inſpirera quelques penſées ſalutaires.

A ces mots les Sacrificateurs ſe mirent ſaintement à table. Comme Saugrenutio ne prenoit jamais que là ſes réſolutions, on y fut long-tems. Par bienſéance cependant, on en ſortit vers le matin, & chacun des conviés les yeux baiſſés, & la marche indécente, retourna chez ſoi,

ſoi, après avoir promis au Grand-Prêtre de bien ſeconder ſes intention.

CHA-

CHAPITRE XIX.

Bagatelles trop ſérieuſement traitées.

TElle étoit la diſpoſition des eſprits, lorſque l'on ouvrit l'Aſſemblée. Saugrenutio y parut avec une contenance aſſurée. Le Patriarche commença par un diſcours empoulé, & qui pour avoir été préparé dès long-tems, n'en valoit pas mieux. Mon frere, dit-il affectueuſement à Saugrenutio, quand le Ciel parle, il eſt inutile de ſe rendre ſourd à ſa voix. Votre réſiſtance à ſes volontés, vous rendra coupable, & nous forcera d'employer contre vous, l'autorité qu'il nous a donnée.

donnée. La perte de votre dignité, eſt la moindre de celles auſquelles nous vous condamnerons. Qui peut même prévoir à quelles rigueurs, cette voix céleſte nous portera contre un Miniſtre, rebelle à ſes devoirs ? Plaiſe, pourtant ! s'écria-t'il, Plaiſe ! au ſuprême Singe qui reçoit tous les jours votre encens, d'illuminer votre cœur. Puiſſe-t'il toucher votre ame endurcie, & retarder ſa vengeance ! Déſarmé par les ardentes prieres que nous faiſons tous pour votre converſion, qu'il daigne vous porter à donner un exemple néceſſaire d'une entiere ſoumiſſion à ſes ordres ! Allons, dit-il, d'un air de douleur, rapportons le fait, & inſtruiſons promptement le procès. Alors l'Orateur ſe leva, & raconta avec l'exactitude

la

la plus ſcrupuleuſe, au hazard d'être long, l'Hiſtoire de l'Écumoire : & l'ordre de la Fée Barbacela, de la faire lécher au Grand-Prêtre, fut plus exageré, qu'oublié. Pendant ce récit, qui fut long, Saugrenutio & ſes adhérans ſe confirmérent dans la réſolution de deſobéïr. A peine fut-il fini, que le Patriarche ſe leva, & parla bas au Roi, comme pour aller aux opinions. Franchement, luit dit Céphaès, croyez-vous qu'il obéïſſe ? Oui, répondit le Patriarche, & il ne ſera pas le ſeul. Le Roi s'imagina alors que le Patriarche l'avoit regardé, & que c'étoit pour lui qu'il parloit. Comment ? dit-il en colere, il ne ſera pas le ſeul ! Il n'y a cependant que lui qui le doive ici : Prétendriez-vous que je léchaſſe l'Écumoire, moi ? Fi donc,

donc, reprit le Patriarche : Mais, pourtant, ajouta-t'il, cela n'en ſeroit pas plus mal, & ſi vous le faiſiez, vos Sujets n'auroient plus rien à dire. Mais, répondit le Roi, mes Sujets n'ont que faire à tout ceci : je vous ai déja dit que la choſe ne regardoit que Saugrenutio. Votre Majeſté le croit, répondit le Patriarche ; mais telle eſt la nature de l'Écumoire, qu'elle devient un myſtere & un objet de vénération ; elle n'eſt plus une affaire particuliere. Oh ! tant qu'il vous plaira, reprit Céphaès, mais pourtant ne me mettez pas de la partie. C'eſt ce que nous verrons plus à loiſir, dit le Patriarche ; cependant, Sire, vous n'en ferez que ce qu'il vous plaira. Alors ſe tournant du côté de Saugrenutio, il lui conſeilla d'obéïr.

Mon-

Monſeigneur, dit Saugrenutio, je n'en ferai rien. Puis donc, dit le Patriarche, d'un air contrit, puiſque ce rebelle veut toujours l'être, nous le déclarons déchu de ſes dignités : Ordonné à lui de remettre entre les mains du Roi, la culotte de peau d'Ours ; & entre les nôtres, le manteau de peau de Canard, & l'aigrette de Papier marbré, dont avant ſa perverſion, notre munificence l'avoit honoré. Et vous, dit-il aux Sacrificateurs, profitez de cet exemple, & par une prompte obéïſſance envers l'Écumoire, prévenez la rigueur de nos jugemens. Alors mille bruits confus s'éleverent ; mais le Roi & le Patriarche ſortirent de l'Aſſemblée, après avoir ordonné qu'on dreſſât un Acte authentique de ce qui venoit d'être réſolu. La Nobleſſe

bleſſe triomphoit de l'abaiſſement des Sacrificateurs, lorſque Saugrenutio prenant la parole :

Vous me voyez conſterné, Meſſieurs, dit-il, moins de l'affront qu'on me fait, que du malheur d'être témoin du bouleverſement des Loix. Il n'eſt plus ! ce tems heureux où l'innocent trouvoit contre l'oppreſſion une reſſource aſſurée ; le ſouvenir qui nous en reſte, ne ſert qu'à augmenter notre douleur ; nos regrets ne peuvent nous le rendre : Abandonnés à la ſervitude ; faits à l'abaiſſement où l'on nous réduit, nous ne pouvons nous excuſer aux yeux de l'univers, qu'en perdant la mémoire de notre ancienne ſplendeur. Eh ! à quoi nous ſerviroit-elle, qu'à rendre notre baſſeſſe plus condamnable ? Les voilà donc ces fiers

fiers Chéchianiens qui rempliſſoient le monde entier de leur gloire ! Voilà ce peuple ſi fameux ! une vile Écumoire fait trembler ces auguſtes mortels ! Anciens Défenſeurs de l'État, ajouta-t'il, en adreſſant la parole à la Nobleſſe, ce n'eſt pas à vous que je demande des ſecours : l'aviliſſement où je vous vois, m'inſtruit de votre foibleſſe ; pliez donc ſous le joug de la tyrannie, vous n'êtes pas dignes de jouir de la liberté, mais brûlez ces Faſtes célébres qui vous ont conſervé les faits glorieux de vos ancêtres. Je ne vous encourage point à y puiſer des exemples de vertu, ils vous ſeroient inutiles. Qui ne rougit point de ſa ſervitude, ne mérite pas de ſçavoir qu'il y a eu des hommes libres. C'eſt donc à vous, Mi-

nistres sacrés ! C'est à vous seuls de faire disparoître l'injustice. Qu'avons-nous à craindre ? Et quand nous pourrions succomber, la mort nous doit-elle plus effrayer, qu'une vie condamnée à un opprobre éternel. Vengeons l'honneur de nos Autels : Donnons à cet état abbatu, des exemples de courage dont il puisse profiter. Mourons s'il le faut, mais mourons en Citoyens; utiles à notre Patrie jusques dans nos derniers instants, montrons-lui du moins comme on sçait se délivrer de la servitude. Victimes perpetuelles de l'ambition du Patriarche, nous ne vivrions que pour voir sans cesse renouveller nos affronts. Car, que sert-il de nous flatter. Et quelle espérance pourrions-nous nourrir, sans témerité ? Nous est-il

permis

permis de croire qu'il ne tentera plus d'entrepriſes ? Eſt-ce d'aujourd'hui que la Chéchianée ſouffre de ſes projets ? Ouvrons notre Hiſtoire, & ſans chercher des traits plus odieux, ſouvenons-nous ſeulement des deſordres que cauſa, il y a ſix cens ans, le Patriarche *Hinhohu-Yalucha*, quand il voulut nous faire baiſer la queuë d'une Pie. Quelles guerres ne furent pas allumées un ſiécle après, par l'établiſſement des Mouſtaches quarrées, ſous le Patriarche *Onſoucho* ? Que n'a point produit l'obſtination de *Rimachou*, lorſqu'il voulut abolir le Potiron Sacré ? Cet État enfin après les plus cruelles ſéditions, commençoit à reſpirer. Les Patriarches plus éclairés, plus ſoumis aux Loix, plus ſenſibles à l'honneur de la Reli-

gion, ne propoſoient plus d'opinions ſcandaleuſes ; un Soleil plus pur nous éclairoit. Hélas ! tranquilles à l'ombre de nos Autels, nous nous flattions que ce calme heureux dureroit. Mais, ô grands Dieux ! quelle étonnante révolution ! & ſur quoi eſt-elle fondée ? Une Fée apporte une Écumoire. Il eſt important, dit le Prince, que je l'avale, après que la Vieille du monde la plus hideuſe l'a reçûë dans ſa bouche. C'eſt, ajoute-t'il, un ordre qu'il a reçû de cette Fée. Son mariage, ſans cette cérémonie, ne ſçauroit être heureux. Plus attentif encore à ne pas bleſſer la décence du rang que j'occupe, qu'à mes interêts particuliers, je refuſe. Le Prince tombe dans des accidens peu ordinaires, on m'en fait un crime.

Un

Un Patriarche donne un Decret injuſte : Bien plus , on aſſemble contre moi tout l'État , on me prononce le Jugement du monde le plus inique, & non content de m'avilir, on porte l'audace juſques au corps entier des Sacrificateurs , à qui l'on veut faire lécher l'Écumoire : Tous les Ordres du Royaume ſont enveloppés dans ma diſgrace. Eh ! qu'ont-ils de commun avec moi ? Suppoſé que j'aye dû lécher l'Écumoire, étoit-il néceſſaire qu'ils le fiſſent ? Le Prince n'a nommé que moi : D'ailleurs, qu'on me montre l'ordre de Barbacela : Une choſe de cette conſéquence pouvoit être mieux établie. Si le Prince eſt crû ſi aiſément ſur ſa parole, tous les jours il aura des idées nouvelles, & que ſçais-je enfin ce qu'on ne nous fera pas lécher ?

lécher ? Mais, supposé qu'à présent je voulusse obéïr, où est-elle cette Écumoire ? Le Prince & elle tiennent ensemble ; où les retrouver ? Et quel crime commets-je en attendant leur retour ? Cependant, on me deshonore, on me dépose, on m'ôte les marques de ma dignité. Plus heureux de tout perdre, que d'obéïr, je bénis les Dieux du courage qu'ils m'ont inspiré. Plus illustre dans ma retraite, que je ne le serois en possedant honteusement les biens qu'on m'enleve, je ne verrai pas du moins l'esclavage de mes compatriotes. Car, ne vous flattez pas, ajouta-t'il, en parlant aux Grands ; votre criminelle complaisance ne vous sauvera pas de l'Écumoire. Je n'ignore pas, je vois même en frémissant, que plus sensibles aux

aux démêlés que vous avez eus avec nous, qu'à l'honneur de la Religion, vous jouissez avec un plaisir secret du malheur qui nous accable. Ah ! réunissons-nous plutôt. Sentez enfin qu'un même péril nous menace, & si vous n'êtes émus par aucune considération, que celle de votre gloire vous soutienne. Généreux Chéchianiens ! il est dans la servitude deux malheurs qui se succedent : Le premier, est d'y gémir ; l'autre, quand même elle ne subsiste plus, de se souvenir de sa honte. Ah ! rappellez votre courage. Brisez les fers qu'on vous impose, ils disparoîtront quand vous ne les baiserez plus. On ne jette dans l'abaissement, que ceux qu'on croit capables d'y rester. Nous avons les maux présens qui nous environnent, une

une magnanime réſolution nous peut ſeule ſauver des nouveaux coups qu'on nous prépare. Secouons ce joug odieux ſous lequel nous avons ſi long-tems fléchi ! Que ce peuple témoin de nos affronts, le ſoit enfin de notre vengeance ! Nous ſerons craints dès que nous voudrons l'être ; effaçons des Decrets offençans qu'a dicté l'inimitié & l'injuſtice, je vous réponds du ſuccès. De quoi ne ſont pas capables des hommes qui combattent pour leurs Dieux & pour leur liberté ?

Il dit, & les États déja d'accord de ſa condamnation, ſe partagent. Différents avis s'élevent. Les plus ſuperſtitieux émus par le diſcours de Saugrenutio, croyent en effet que les Dieux ſont intereſſés dans cette affaire,

affaire, se rangent de son parti, & crient qu'il faut revoir le procès. Ceux qui suivent le Roi & le Patriarche, veulent que le Grand-Prêtre soit bien jugé, & prétendent faire passer l'Acte qui le condamne lui & les Sacrificateurs. La dispute s'échauffe, l'Assemblée se rompt. Le peuple informé de ce qui s'est passé, & craignant pour lui, se déclare pour Saugrenutio. Le Patriarche redoutant une émeute générale, suspend ses coups, & accorde du tems au Grand-Prêtre, qui satisfait d'avoir differé sa perte, se croit sauvé, comptant qu'au milieu des troubles qui s'élevoient, on craindroit de l'attaquer; qu'avant que l'affaire de l'Écumoire fût décidée, il ne pourroit plus être inquieté là-dessus, & que

ce seroit, vraisemblablement, une mortification qui tomberoit sur son Successeur.

CHA-

CHAPITRE XX.

Retour du Prince à Chéchian.

CEs troubles agitoient encore la Capitale, lorſque Tanzaï en reprit le chemin. Que dirai-je de mon voyage ? Diſoit-il en lui-même ; avouërai-je à Néadarné que c'eſt dans les bras de Concombre que je ſuis rentré dans mes droits ? De quelle maniere lui raconterai-je une choſe ſi mortifiante pour ſa tendreſſe ? Imaginera-t'elle que je puiſſe mériter d'être plaint ? S'il lui en arrivoit autant, pourroit-elle compter ſur mon indulgence ? Mais elle ſçait de quelle eſpece étoit

mon malheur ? En lui donnant des preuves qu'il a ceſſé, pourrai-je me diſpenſer de lui dire pourquoi ? Eh ! quelle ſeroit ſa douleur, de quels coups ne l'accablerois-je pas, ſi je lui faiſois part de toutes les idées qui m'ont occupé ? Si elle ſçavoit que mon cœur lui a été infidele : Que pendant quelques inſtants, tout rempli d'une autre, je me ſuis prêté, j'ai même été au-devant du malheur qui m'étoit préparé ? Si elle peut me pardonner d'avoir paſſé une nuit dans le lit de Concombre, me pardonneroit-elle d'avoir penſé qu'une autre qu'elle, pouvoit me rendre heureux ? Ah ! cachons ma honte à Chéchian, paroiſſons-y rétabli : Mais puiſſe-t'on n'y ſçavoir jamais quel remede m'a rendu à moi-même. Tanzaï, en raiſonnant ainſi

ainſi, ſe rapprochoit de ſes États, & il revit enfin ces murs ſi deſirés de Chéchian, après en avoir été abſent près de trois mois. A peine l'y vit-on paroître, que les grandes Vielles avertiſſant le peuple, les illuminations, les cris de joye, & les tranſports les plus outrés, annoncerent au Roi que le Prince rentroit dans la Ville. Néadarné, ſaiſie du mouvement le plus tendre, s'évanouit : Elle étoit encore dans cet état lorſque Céphaès lui amena Tanzaï. Le plaiſir qu'il avoit de la revoir, céda pour quelque tems à la crainte qu'il eut de la perdre. Néadarné ! ma chere Néadarné ! S'écrioit-il, ah ! ne devois-je vous retrouver que pour trembler pour vos jours ? Cruelle Fée ! étoit-ce là les malheurs dont tu me menaçois ?

darné, à la voix, & aux baiſers redoublés de ſon époux, ouvrit les yeux, & l'embraſſant à ſon tour, ô Tanzaï! ô repos de mes jours! eſt-ce donc vous que je revois! que votre abſence m'a coûté de larmes! hélas! le plaiſir ſeul de votre retour, peut égaler la douleur que votre départ m'a cauſé. Ils n'auroient point fini leurs regards, & leurs tranſports, ſi le Roi impatient de ſçavoir comme étoit le Prince, ne les eût interrompus pour s'en inſtruire : Sire, lui dit-il, cette Écumoire ratachée à ma boutonniere vous annonce qu'elle ne m'incommode plus, & je ſuis le plus trompé du monde, ſi la Princeſſe interrogée demain, ne vous donne ſur le reſte, des nouvelles fort ſatisfaiſantes. Le Roi alloit demander comment ce

ce miracle s'étoit fait, lorſque les Courtiſans entrerent en foule dans l'appartement : l'impatience où ils étoient de revoir Tanzaï, ne leur avoit pas permis de différer leur hommage. Saugrenutio y arriva avec eux, non que le même deſir le preſsât, mais pour ſçavoir ſeulement, ſi par hazard, le Prince n'auroit point perdu ſon Écumoire. Il pâlit en la revoyant, & Tanzaï ne pût aſſez ſe contraindre, pour le bien recevoir : il attribuoit toujours à ſon refus les malheurs qui lui étoient arrivés, & le dernier de tous, lui étant le plus ſenſible, il avoit réſolu de lui en faire, tôt ou tard, porter la peine. Ce fut pour commencer, que devant lui, il s'informa de ce qui s'étoit paſſé, & ſi un ſujet rebelle ne ſeroit pas enfin puni.

Le Roi, en lui racontant ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, l'assura de l'obéïssance de Saugrenutio, qui, mécontent de ces discours, sortit, persuadé que le Roi en auroit le démenti. Les Courtisans, congediés après lui; Céphaès, & les deux époux, souperent à leur petit couvert. A présent que nous sommes en liberté, racontez-nous, mon fils, dit le Roi, l'Histoire de votre desenchantement. Elle est singuliere, reprit le Prince, d'un air embaraſſé, & je vous surprendrai beaucoup, sans doute, quand je vous dirai que ce grand Ouvrage, est celui d'un songe. D'un songe! s'écria le Roi. Que vouloit donc dire le Singe, & à quoi bon vous faire voyager? vous auriez dormi ici tout aussi-bien qu'ailleurs: Mais voyons

un

un peu ce que c'étoit que ce ſonge ? Sire, dit-il, & vous, Princeſſe, après avoir parcouru des pays immenſes, je parvins enfin dans une Forêt. Alors il raconta, ſans y rien changer, l'avanture de la Fée au Chaudron. Après avoir quitté cette Fée, pourſuivit-il, une envie extrême de dormir vint m'accabler : Ne pouvant y réſiſter, je m'endormis au pied d'un arbre. Occupé comme je l'étois de tout ce qui m'arrivoit, il auroit été ſurprenant que mon imagination échauffée ne l'eut pas pris pour objet. Ces idées produiſirent un ſonge, dans le deſordre duquel je me crus tranſporté dans un Palais magnifique : des Chouettes y parloient ; j'y étois ſuperbement reçû ; je crûs y voir Concombre, qui, pour dédommagement

gement de l'Écumoire, me demandoit tendrement de passer la nuit avec elle. On dit bien vrai, lorsqu'on assure qu'en dormant, nous dépendons si peu de nous-mêmes, que l'objet du monde qui nous est le plus odieux, triomphe de notre répugnance. Concombre m'assuroit que c'étoit la seule chose qui pût éteindre son ressentiment. Après le combat le plus violent entre l'amour que j'ai pour vous, & la répugnance qu'elle m'inspiroit, notre interêt mutuel me faisoit céder à ses desirs. Je me suis enfin reveillé, rempli d'effroi, mais pénétré de joye en même tems, quand il m'a été impossible de douter de mon rétablissement. Seigneur, dit alors Néadarné, ce songe est bien suivi, & son effet me paroît admirable.

Croyez-

Croyez-vous que ce ne ſoit qu'une illuſion? Le moyen d'en douter, reprit le Prince, quand à mon reveil, je me ſuis retrouvé au pied de l'arbre où je m'étois endormi: Mais, Princeſſe, ajouta-t'il, il eſt tard, mon pere, depuis une heure combat le ſommeil, il devroit lui donner les momens qu'il nous accorde, & je ne ſçais ſi la nuit ſera aſſez longue pour me laiſſer le tems de vous parler de tout ce qui nous regarde. Je n'y penſois pas, reprit le Roi: Allez mes enfans, Dieu vous garde des Fées. Le Prince, après avoir donné le bonſoir à ſon pere, enleva Néadarné dans ſes bras, & ſe renferma dans ſon appartement pour y goûter ces plaiſirs auſquels il avoit ſacrifié tant de choſes.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Qui apprend qu'il ne faut compter sur rien.

LE Prince, pénétré d'amour, & plein de la plus vive impatience, se crut à la fin de ses malheurs, quand il se vit si près de posséder l'aimable Néadarné. Il éprouvoit, outre les désirs dont on est animé auprès de ce qu'on aime, cette fureur de jouir, cette ardeur inquiete que l'on sent pour un bien dont on se voit maître, après des traverses qui faisoient craindre de ne le posséder jamais. Au milieu des plus vifs transports, le souvenir

venir de cette premiere nuit qu'il avoit trouvé ſi triſte, lui faiſoit craindre pour la ſeconde, un ſort auſſi cruel. Les menaces de Concombre lui revenoient dans l'eſprit, & moins il ſçavoit de quelle maniere elle exerceroit ſa vengeance, plus il la trouvoit à redouter. Il y avoit des tems où il juroit, mais modérement, contre Barbacela. Voyez, diſoit-il, à quoi me ſert ſa protection ? Elle me donne une Écumoire ; c'eſt, dit-elle, le moyen d'éviter les malheurs que le deſtin me prépare, & c'eſt préciſément la ſource de tous ceux qui m'accablent ; ſans elle, je n'aurois pas fâché Concombre, & au lieu de me ſoulager, elle me laiſſe-là. Voilà une belle façon de proteger ? Vous verrez qu'elle viendra me faire des complimens,

mens, quand je n'aurai plus besoin de son secours. Pendant qu'on deshabilloit la Princesse, il faisoit toutes ces réfléxions, enfin il pensa tant aux Fées, qu'il se souvint de la Fée au Chaudron. Sur le champ, il courut à son cabinet, voir si elle lui avoit tenu parole sur l'eau de Santé. On peut imaginer combien il la trouva honnête, quand il en vit trente bouteilles. Son premier mouvement fut d'en avaler une, mais non, dit-il, après, je n'ai besoin auprès de Néadarné, que de ses charmes; cependant la force de cette eau ajoutée à celle de mon amour, doit produire des choses étonnantes; si c'est une supercherie, combien de femmes voudroient en éprouver de pareilles? D'ailleurs, Néadarné à qui je n'ai que faire de

découv-

découvrir ce secret, ne s'en estimera que davantage, & sans compter l'idée qu'elle se fera de moi, il est toujours bon de donner à une femme qu'on aime, bonne opinion de ses appas. De façon, ou d'autre, l'amour y gagne, & quoi que m'ait dit Néadarné, quelque mépris qu'elle ait fait de ces plaisirs qu'elle traite d'indécents, je suis sûr que demain elle aura changé d'avis. Ces raisons lui paroissant valables, il but la bouteille qu'il avoit décoëffée, & rentra dans l'appartement de la Princesse, comme ses femmes en sortoient. Néadarné, accablée d'une douce langueur l'attendoit, & Tanzaï pressé de se rendre heureux, ne la fit pas long-tems attendre. Néadarné déja accoutumée à se trouver entre les bras du Prince,

fit

fit pour cette fois plus valoir sa tendresse, que sa modestie. Agitée des plus ardens transports, elle livra tous ses charmes à son amant, qui, dans un plus grand désordre qu'elle-même, s'amusa moins à les considerer que la premiere fois. L'amour dans les tendres caresses qu'il leur inspira, ne leur laissa pas la faculté de parler, à peine leurs soupirs pouvoient-ils se faire un passage. Au milieu de tant de plaisirs, Tanzaï en chercha de plus grands, tous deux enfin possedés d'une douce fureur; l'ame dans ce tumulte heureux qu'elle se plaît encore à augmenter, se livrerent à leur yvresse. Les cris douloureux de Néadarné, & la résistance qu'il trouvoit, l'étonnerent moins qu'ils ne le flatterent; quelques instances qu'elle lui fit, quelques

quelques larmes qu'elle versât, il ne songeoit qu'à achever son triomphe : il auroit été inflexible, si Néadarné enfin évanouie de façon à ne s'y pas méprendre, ne l'eut allarmé. Tout troublé qu'il étoit, il ne songea qu'à la secourir ; ce ne fut pas sans peine qu'elle revint à elle. Le récit qu'elle fit au Prince, des douleurs qu'elle avoit senties, un mouvement extraordinaire qu'elle assuroit s'être fait, l'obligerent à juger par ses yeux de ce que ce pouvoit être. Quelle fut sa douleur ! quand il s'apperçut qu'il ne restoit aucune trace de cette beauté de Néadarné, qui, dans ce moment, l'interressoit le plus. C'est pour ce séjour enchanté, un changement si peu ordinaire, qu'il ne faut pas s'étonner si le Prince en fut surpris. La

Princeſſe, le voyant interdit, lui en demanda la cauſe. Tanzaï, pour toute réponſe, lui prit la main, & la lui porta où il regardoit. Ah Ciel! s'écria-t'elle, la maudite Fée, ſe venge auſſi de moi. Cher Prince! Sous quels auſpices notre union a-t'elle été formée? Mais, comment ce malheur eſt-il arrivé? Chere Néadarné, dit le Prince, il y avoit ſi peu à faire que ce n'eſt pas là ce qui me fera admirer le pouvoir de la Fée. Malheureux que je ſuis! continua-t'il, d'éternels obſtacles s'oppoſeront-ils à notre bonheur? Me voilà donc privé pour jamais du plaiſir de vous poſſeder? Mais pourquoi, lui dit Néadarné, votre mal ayant trouvé un remede, n'y en auroit-il pas pour le mien? Je conſens, reprit Tanzaï, que cette

te espérance me reste, mais en me faisant entrevoir un bonheur à venir, détruisez-vous ma peine présente? Ne me serai-je trouvé tant de fois sur le point d'être heureux, que pour sentir plus vivement l'impossibilité de le devenir? Ah Prince! reprit Néadarné, pensez-vous que cet accident ne soit rien pour moi? Ma tendresse ne me le rend-il pas plus douloureux, peut-être, qu'à vous-même? Croyez-vous, qu'il ne me soit pas bien sensible, que mon amour ne vous refusant rien, le vôtre, ne vous offrant pour toute félicité, que celle qui nous manque, les obstacles les plus cruels fassent évanouir nos plaisirs! Le reste de la nuit se passa, soit en discours, soit en tentatives inutiles. Néadarné ne concevoit pas com-

ment, ce que le Prince offroit à ſes yeux, avoit pû autrefois diſparoître, & le Prince, qui ſe ſouvenoit de ce que Néadarné lui avoit laiſſé voir, au deſeſpoir qu'il n'en reſtât rien, faiſoit tout pour en donner le démenti à la Fée Concombre. L'eau de Santé qu'il avoit bûë avec l'idée de la mieux employer, faiſoit des effets étonnants, & ſans les ſecours de Néadarné, dont la compaſſion le ſecouroit tant bien que mal, il ſe ſeroit ſans doute mal trouvé d'en avoir tant pris : d'autant plus qu'il n'imagina pas que dans cette cruelle ſituation, il lui reſtât des reſſources. Ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que Tanzaï qui avoit été affligé ſans modération de ſon infortune, ſupporta aſſez patiemment celle de Néadarné ; il l'adoroit, mais

il

il ſe voyoit des motifs de conſolation, que la premiere fois il n'avoit point eus. Il avoit réſolu de ne lui pas être infidele, lui dût-elle être inutile toute ſa vie, mais il étoit bien-aiſe d'avoir de quoi le devenir, & que la Princeſſe ne pût pas attribuer ſa conſtance, à l'impoſſibilité de faire autrement. Ce ſentiment étoit délicat, mais je ne ſçais, ſi dans la ſuite, il ne ſe ſeroit pas trouvé de difficile exécution. Néadarné, de ſon côté, étoit dans un deſeſpoir qui éclatoit malgré ſa contrainte. Que fera au Prince, diſoit-elle en elle-même, ma fidelité, & quel gré pourra-t'il me ſçavoir de n'en aimer point d'autre que lui ? Qui me répondra même que tant d'évenemens ſiniſtres ne le déterminent pas à m'abandonner, & qu'il

qu'il ne me faſſe pas reſponſable de la colere de l'abominable Concombre ? Hélas ! quel ſort eſt le mien ? Je craignois, lorſque je pouvois ſatisfaire ſa tendreſſe, que ſon amour ne s'éteignît, & je tremble à préſent que rebuté par tant d'obſtacles, il ne m'ôte à jamais ſon cœur. Ils étoient encore occupés l'un & l'autre, de ces idées, lorſque le jour vint. Le Prince ne voulant pas que le peuple fût inſtruit de ce nouveau malheur, prit le parti d'aller trouver ſon pere, & de conſulter avec lui, ſur les moyens qu'on pourroit mettre en œuvre pour déſenchanter la Princeſſe.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Ce qui fit que le Prince se fâcha.

LE Roi dormoit profondément, lorsque le Prince alla tirer ses rideaux. Eh double Singe ! s'écria le vieux Monarque, que voulez-vous à l'heure qu'il est ? Est-ce à vous à me réveiller ? Que ne vous tenez-vous auprès de Néadarné ? A votre place.... Oh ! à ma place, répondit brusquement Tanzaï, vous vous seriez peut-être levé de meilleure heure que je ne fais. Est-ce que vous seriez mécontent de la Princesse ? Reprit le Roi ;

Roi ; tout au moins, bien élevée comme elle a été, elle eſt équivoque ? Eh de par la queuë ſacrée ! dit le Prince impatienté, il n'eſt pas queſtion de cela. Néadarné n'eſt rien, ce que je ſuis, eſt inutile pour elle, la porte des plaiſirs eſt murée. O Ciel ! que m'apprenez-vous ? s'écria le Roi, aſſemblons le Conſeil. Eh mon pere ! repliqua Tanzaï, que nous dira-t'il ce Conſeil ? Votre Secretaire voudra faire des inciſions, & Saugrenutio ordonnera que l'on conſulte le Singe : Ce dernier parti me ſemble le meilleur ; mais, il ſuffira que le Singe ſoit conſulté à huis clos, & je ne prétends pas que l'on ſoit informé de ce malheur : nous deviendrions enfin les objets de la dériſion publique. Faites avertir le Grand-

Grand-Prêtre, nous nous rendrons *incognito* au Temple; nous nous sommes assez bien trouvés du premier oracle, pour recourir à un second. Je ne serois pourtant pas content, quand j'y pense, qu'il mît Néadarné aux mêmes épreuves que moi. Eh! que vous importeroit, reprit le Roi, quand Néadarné feroit un songe? Quoi qu'il en soit, dit le Prince, tâchons de le lui épargner, je sçais, que, pour finir tout ceci, il ne faudroit que porter Saugrenutio à lécher l'Ecumoire; mais comment le lui persuader? Rien ne le gagne, & la violence nous est défenduë. Saugrenutio que le Roi avoit fait avertir, entra. Concombre qui l'avoit déja prévenu, lui avoit dicté l'Oracle qu'il devoit rendre, & il étoit assez inutile que

le Prince prît, comme il le fit, la peine de le mettre au fait. Saugrenutio, après avoir tout entendu, fut d'avis d'aller sur le champ au Temple, parce que le Singe ne rendoit pas d'Oracles en Ville. Ils s'y transportèrent aussi-tôt, & le Singe, après les cérémonies accoutumées, rendit cet Oracle, & toujours en Prose, afin qu'on l'entendît mieux :

La Princesse ne se reverra dans son premier état, que quand le grand Génie Mange-Taupes en aura disposé selon sa sainte volonté.

Selon sa sainte volonté ! s'écria le Prince transporté de rage, je ne crois pas que cela arrive jamais. Bon ! dit le Roi, vous vous allarmez toujours. Voilà comme vous étiez avant que de partir ; cependant, que vous est-il arrivé ? Sçavez-vous quelle sera

ra la volonté du Génie ? D'ailleurs, quand elle feroit ce que vous imaginez, ne vaut-il pas mieux s'y soumettre que de voir Néadarné, rester toujours ce qu'elle est ? Non, il ne le vaut pas mieux, dit le Prince, & j'aime mieux une fois pour toutes, que Néadarné me soit inutile à jamais, que de la voir passer entre les bras d'un autre : Fausse délicatesse ! reprit Saugrenutio, car au fonds cela ne revient-il pas au même. Pour un mal d'opinion, vous vous privez d'un bonheur réel. Oh ventre Singe ! s'écria Tanzaï, mêlez-vous de vos affaires ; si l'on envoyoit la Prêtresse, votre concubine seulement, où l'on envoye ma femme, vous seriez, peut-être aussi fâché que moi. Laissez-le crier, dit le Roi, & instruisez-moi.

Qu'eſt-ce que ce *Mange-Taupes* ? Je ne crois pas de ma vie en avoir entendu parler. C'eſt, répondit Saugrenutio, un Génie puiſſant, proche parent de Concombre ; ſans doute il aura épouſé ſa querelle ; il eſt d'un tempérament fort amoureux, & l'Iſle Jonquille où il fait ſa demeure ordinaire, n'eſt qu'un Serrail compoſé des plus belles perſonnes de l'univers. Toutes celles qui ont affaire à lui, ſont obligées de paſſer une nuit au moins dans ſon Palais ; on ne ſçait, à vrai dire, ce qu'elles y font ; mais, s'il en faut croire toutes les femmes qui en ſont revenuës, c'eſt le Génie du monde le plus reſpectueux. Votre Majeſté ſent bien ce qu'on en peut croire ; cependant les maris ont le plaiſir de reſter toujours dans le doute :

En

En pareil cas, c'eſt une reſſource. Il eſt vrai, interrompit Tanzaï, qu'elle eſt ſatisfaiſante, mais je vous jure que je n'en aurai pas beſoin. Il ſe peut bien, reprit Saugrenutio, & il y a un moyen preſque ſûr de le calmer ; plus on lui apporte de Taupes, plus il eſt indulgent ; il y a près de dix ans que la fantaiſie d'en manger, lui eſt venuë, c'eſt aujourd'hui la ſeule choſe dont il faſſe cas. Nous aurons heureuſement de quoi le ſatisfaire, dit le Roi, & cela me fera plaiſir auſſi ; mes jardins ſont déſolés par les Taupes, & le Royaume a le bonheur d'en produire prodigieuſement. Je vais dès ce jour, faire publier une Ordonnance par laquelle il ſera enjoint à chacun de mes Sujets, d'en apporter au moins dix : Mais, par où va-

t'on à cette Isle Jonquille ? Par la route que son Alteſſe a priſe, continua Saugrenutio, pourvû qu'après la Forêt, il ait ſoin de prendre à gauche.

Tout ceci, interrompit Tanzaï, eſt fort inutile ; Néadarné ne ſortira pas du Royaume, & ce n'eſt point pour la voir maîtreſſe de *Mange-Taupes* que je l'ai épouſée. Répudiez-la donc, reprit le Roi, puiſqu'auſſi-bien nos Loix vous y contraindroient, ſi la Princeſſe au bout d'un an, ne donnoit pas un héritier au Royaume. Cette derniere raiſon fit taire le Prince, il ſe rendit enfin. L'on réſolut de ne découvrir à perſonne, le ſujet du voyage, & de ne différer le départ qu'autant de tems qu'il en faudroit pour emporter toutes les Taupes du pays. Ne craignez rien,

rien, dit Saugrenutio au Prince, le Singe vient de vous tendre la main, & je suis certain, après ce signe, que le voyage sera heureux, & qu'il n'arrivera rien à la Princesse. Il a une aversion naturelle pour les gens destinés à l'affront que vous craignez, ou pour ceux qui l'ont essuyé. Il vient pourtant, dit le Prince, de vous en faire autant qu'à moi; je crois que ce signe ne veut rien dire; mais sortons de ce Temple, & retournons auprès de Néadarné, lui annoncer le voyage.

Tanzaï & son pere de retour au Palais, trouverent Néadarné fort inquiete; elle le fût bien plus, quand le Prince lui apprit l'Oracle, & le projet du voyage. Il est inutile, dit-elle à son époux, que nous quittions ce Palais, je

ſerois dans l'Iſle Jonquille comme ici. Moi ! entre les bras d'un autre que vous, ne le croyez pas ! Je reſterois plutôt toute ma vie comme je ſuis, que de regarder ſeulement ce Génie. Eh ! nous ne doutons pas de votre vertu, dit le Roi, ne pleurez point ; Saugrenutio aſſure qu'il ne vous arrivera rien. En un mot, dit le Prince, il le faut ; un preſſentiment ſemble me dire que nous ſerons tous deux contents. Ordonnez, je vous en conjure, dit-il à ſon pere, les appréts de notre départ ; je vous demande pardon, mais j'ai l'eſprit ſi peu tranquille, que je ne puis me charger de ce ſoin. Le Roi partit, & laiſſa Tanzaï eſſayer inutilement, s'il ne ſuffiroit pas pour empêcher la Princeſſe de voyager.

CHA-

CHAPITRE XXIII.

Qu'il faut bien se garder de passer, tout impatientant qu'il est.

LE Prince voyant enfin que toutes ses tentatives étoient inutiles, sortit de Chéchian avec Néadarné; l'un & l'autre traînant à leur suite, vingt Chariots au moins chargés de Taupes. Ni l'un, ni l'autre n'avoit l'esprit tranquille. Tanzaï qui adoroit Néadarné, ne supportoit qu'avec une douleur extrême, l'idée de la voir entre les bras d'un autre, & Néadarné qui n'avoit pas pour le Prince des sentimens moins

moins vifs, ne pouvoit imaginer qu'elle ne devroit son changement qu'à une chose, dont son amour & sa délicatesse lui faisoient une image affreuse. Ils avoient déja fait plusieurs journées que leurs caresses avoient abregées, lorsqu'ils parvinrent dans un Prairie si variée par les fleurs dont elle étoit émaillée, que la Princesse fatiguée de sa marche, y fit tendre ses pavillons, sur les bords d'un ruisseau qui en embellissant ces lieux, y répandoit une fraîcheur enchantée. Bien-tôt le murmure de ce ruisseau endormit les deux amants, qui n'avoient rien de mieux à faire. Après que Tanzaï se fut reposé quelques heures sur le sein de Néadarné, voyant qu'elle dormoit encore, il alla se promener au tour de ce même ruisseau

ruiſſeau, qui formoit des méandres infinis. Il étoit occupé à ſe plaindre en lui-même de la bizarrerie de ſon ſort, lorſqu'une Taupe qui ſortit bruſquement de deſſous terre, interrompit ſa rêverie. Dans l'idée où il étoit que plus il porteroit de Taupes au Génie, plus il auroit d'égards pour Néadarné, on peut croire qu'il n'épargna rien pour ſe ſaiſir de celle que le hazard lui offroit. A peine l'eut-il priſe, qu'il lui trouva une peau ſi douce, tant de graces ! de ſi beaux yeux ! (choſe ſi rare aux Taupes, qu'il n'y avoit peut-être dans l'Univers que celle-là qui en eût) que, mû de compaſſion, il voulut d'abord lui rendre la liberté, puis, par un ſentiment plus délicat, il aima mieux qu'elle dût cet avantage à Néadarné : il la

porta

donc au Pavillon. Néadarné qui venoit de s'éveiller, alloit chercher le Prince dans la Prairie, lorsqu'il parut avec sa prise. Voyez, charme de ma vie, lui dit-il, le joli animal que je viens de prendre, assurément! ce n'est pas là une Taupe ordinaire. Ah qu'elle est belle! s'écria Néadarné: Quoi! voudriez-vous la livrer au Génie? Son sort dépend de vous, reprit-il, & je souscrirai à tout ce que vous en ordonnerez.

Je la garderai donc, dit Néadarné: Qu'elle est belle! ajouta-t'elle, voyant qu'elle la caressoit, je veux qu'elle reste avec nous, j'en aurai soin moi-même; je suis peut-être la seule femme au monde, qui ait une Taupe si merveilleuse; la mienne ne me quittera jamais. Les femmes se pren-

prennent ſouvent de paſſions violentes, ſans trop ſçavoir pourquoi, & communément, plus les objets qui les frappent, ſont ridicules, plus elles s'y attachent avec fureur. C'eſt ce qui ne manqua pas d'arriver à Néadarné, qui ſe prit pour ſa Taupe d'un amour ſi vif, que ſi un quart d'heure après, il l'avoit fallu ſacrifier au Prince, peut-être qu'elle auroit balancé ? On ne doit point pour cela avoir mauvaiſe opinion de Néadarné : on avance, ſans doute, ceci témérairement, les femmes Chéchianiennes ne reſſemblant peut-être pas en fantaiſies, à celles du reſte du monde. La Princeſſe, épriſe de ſa Taupe, lui fit mettre un collier, & la tint en leſſe tant qu'elle ſe promena dans la Prairie, ſans que cet animal témoignât jamais

jamais aucune envie de se remettre en liberté. Elle la porta elle-même dans son Palanquin, lorsqu'il fallut y remonter, & gronda Tanzaï jusques à se faire une querelle assez vive, de ce qu'il ne la caressoit pas assez.

Après quelques jours d'une marche qui ne fut interrompuë par aucun évenement, on découvrit la Forêt. Tanzaï qui la reconnut pour celle où il avoit rencontré la Fée au Chaudron, ne pût s'empêcher de soupirer en songeant à l'avanture funeste dont cette rencontre avoit été suivie. Aussi-tôt, & suivant le conseil de Saugrenutio, il fit prendre à gauche. Il se sentoit le cœur dans ce serrement cruel qui nous saisit à l'approche d'un malheur. C'est donc bien-tôt, dit-il à Néadarné en soupirant, que

je

je vais vous quitter ? C'eſt donc moi, qui vous aimant éperduëment, vous remet preſqu'entre les bras d'un autre ? Un ſort cruel m'y contraint. Ah ! la néceſſité de mourir, me ſeroit moins affreuſe. Néadarné ! vous m'oublierez, vous ſerez la proye des deſirs d'un Génie, qui, tout affreux qu'il eſt, ſans doute, vous plaira peut-être plus que moi.

Eh bien, Prince, lui dit Néadarné, retournons ſur nos pas. Vous ſçavez avec quel regret j'obéïs : vous m'aſſurez que vous m'aimerez toujours ; contente de cette promeſſe, ſûre de poſſeder votre cœur, qu'aurois-je à deſirer ? Le bonheur de votre vie dépendoit, diſiez-vous, de mon changement de forme, je me ſuis ſoumiſe, pour vous plaire, à tout ce qui pouvoit m'en arriver.

ver. J'ai fait taire mes répugnances, tout ce que me ſuggeroit ma vertu, tout ce que m'inſpiroit mon amour. Eh que m'importe, hélas ! ſi votre paſſion pour moi ne diminuë pas, de reſter comme je ſuis ? Vous ſçavez à quel point je vous aime, & loin de compter ſur ma fidelité, vous oſez imaginer que celui que vous me contraignez de rechercher, pourra me plaire ? Fut-il, ce qui ne ſçauroit être, fut-il ce que vous êtes, mon cœur gémiſſant avec lui, ne penſeroit encore qu'à vous. J'ignore ſi ces plaiſirs que vous vantez, ſont auſſi vifs que vous le dites, mais quoi qu'il en ſoit, je crois qu'ils ne peuvent tenir que de l'amour, ce charme que vous leur attribuez. Je ſens que vous me faites naître des deſirs, mais vous ſeul donnez

donnez à mon ame ces mouvemens impétueux. Ce Génie, dont l'idée vous afflige, & me tourmente, me fit-il éprouver cette volupté dont vous m'avez parlé tant de fois, que vous dites que je n'ai sentie qu'imparfaitement entre vos bras, au milieu de ce désordre, n'étant plus à moi, je serois encore à vous. Ah! voilà préciſément, s'écria Tanzaï, ce Quiétiſme affreux que je crains! Voilà ces diſtinctions cruelles que l'eſprit fait, & que le cœur ne ſent pas! Auſſi heureuſe avec ce Génie, qu'avec moi, il ne vous manqueroit qu'une idée de volupté qui même ne vous occuperoit qu'après, & tout ce que votre amour me donneroit, ſeroit d'imaginer, que, peut-être, je vous aurois fait plus de plaiſir. Soit, répon-

dit Néadarné en colere, mais que je ceſſe de vous aimer, ſi je vais trouver le Génie. Pour vous, rompez un Hymen qui vous devient odieux, Néadarné vous aime aſſez pour conſentir aux dépens même de ſa vie à ce que votre indifférence pour elle peut vous ſuggérer. Le Prince répondit bruſquement à ce reproche, la Princeſſe s'offenſa de ſa réponſe, & l'aigreur alloit ſe mettre entr'eux, lorſque la Taupe, qu'on n'auroit jamais ſoupçonnée de ſçavoir parler, impatientée de cette ridicule querelle, ne put s'empêcher de dire, en hauſſant les épaules, par la jernie! que les amans ſont ſots! Ah Ciel? s'écrierent-ils tous deux. Ah! continua la Princeſſe, ma Taupe parle.

Je ſuis bien trompé, dit Tanzaï,

zaï, si ce n'est encore la maudite Concombre qui me poursuit. Avez-vous entendu comme elle a juré? Pour le coup, je l'étrangle, puisqu'enfin je suis à même. Arrêtez, Prince généreux! s'écria la Taupe, ne me confondez pas avec votre plus cruelle ennemie, ne me tuez pas, vous aurez besoin de moi. Repos de mes jours! épargnez-la, s'écria la Princesse. Quelle simplicité! répondit-il en tâchant de l'étouffer, ne voyez-vous pas que c'est *Concombre*? Eh non! je ne suis pas elle, crioit la Taupe, je suis la Fée *Moustache*, Cousine germaine, & amie de *Barbaceta*. Prenez garde à ce que vous allez faire. Dans le fond, dit le Prince en se calmant, elle peut avoir raison; mais par quelle avanture êtes-vous Taupe? C'est ce que

vous ſçaurez bien-tôt, reprit Mouſtache; mais avez-vous le tems de m'écouter ? Je crains mortellement d'être d'une longueur inouïe. Qu'importe, dit le Prince, nous n'avons rien de mieux à faire. Alors la Taupe commença ſon Hiſtoire ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XXIV.

Qui ne ſera peut-être pas entendu de tout le monde.

J'Ai pour Ayeul, le grand Génie *Chou-Macha* : Quant à mon pere, je ne l'ai jamais bien connu : la Fée *Chingara* ma mere, n'a jamais voulu le déclarer, ſoit qu'elle n'en fût pas bien ſûre, ſoit que le choix qu'elle avoit fait ne lui fît point honneur. Car ce n'eſt pas toujours pour ſe donner un air de réſerve que les femmes n'avouent pas leurs avantures, il ſemble que quand la vanité eſt flattée de la condition d'un amant, la vertu y perde moins.

moins. L'on espera beaucoup de moi dans mon enfance. Que je vous en raconte quelques traits; je n'avois pas encore quatre ans.... Ne pourriez-vous pas, interrompit Tanzaï, prendre l'Histoire d'un peut plus haut? Eh bien! vous étiez fort jolie, sans doute, en votre enfance; passons au tems où vos agrémens vous furent de quelque chose. Volontiers, dit la Taupe. On me nomma *Moustache*, parce que dans ma figure naturelle, j'en ai une fort longue du côté gauche. *Barbacela*, ma proche parente, & ma Marraine, voulut absolument m'élever, & *Chingara* y consentit d'autant plus volontiers, qu'outre qu'elle connoissoit ma Marraine en état de me donner une bonne éducation, elle n'étoit pas fâchée qu'on ne

vit

vit pas si près d'elle une fille, qui, dans la suite, pourroit effacer ses agrémens.

Barbacela me porta dans l'Isle Babiole, dont elle est Souveraine; c'est sans contredit le pays du monde le moins nébuleux; les hommes ne s'y occupent que de Ponpons & de Madrigaux. Les femmes n'y ont d'autre soin que celui de plaire, & s'il arrivoit qu'une d'elles, poursuivie par un amant, fût assez distraite sur les bienséances du pays, pour prononcer seulement le mot de vertu, elle seroit bannie pour un an de toute société. Je ne prétends pas dire que l'on se convienne d'abord; la résistance dure au moins deux jours, & nous n'avons gueres vû de femmes se rendre auparavant : cela n'est pourtant pas sans exemple à la Cour.

Cour. Ces mœurs vous paroiſſent ſingulieres, & vous avez tort.

Qu'une femme, de celles qu'on nomme parmi vous vertueuſes, vous faſſe attendre un mois, ce terme eſt long. Eh bien ? à la fin de votre martyre, que vous donne-t'elle que ce qu'une autre, moins engouée de décence, vous donne d'abord ? Car, voyez-vous, cela revient au même, le tendre eſt effectif dans le fond. Au milieu des rebuts étudiés d'une femme, on a toujours ſa défaite en perſpective ; qu'elle ſe précipite, ou qu'elle attende, elle arrive enfin ; mais l'imagination a trop été au-devant d'elle, on a beau tirer le deſir par la manche, on a peine à l'éveiller, & s'il arrive qu'il s'éveille, le plaiſir à qui il fait ſigne de trop loin

loin, ou ne vient pas à tems, ou ne se soucie plus de venir. La vertu n'est qu'une Baliverniere qui cherche toujours à vous faire perdre du tems, & quand elle croit avoir mis l'amour dehors... Recommencez un peu ce que vous venez de dire, interrompit Tanzaï, que je meure ! si j'en ai entendu une syllabe. Quelle langue parlez-vous-là? Celle de l'Isle Babiole, reprit la Taupe. Si vous pouviez me parler la mienne, vous me feriez plaisir, repliqua-t'il, & comment faites-vous pour vous entendre? Je me devine, reprit la Taupe, mais laissez-moi continuer, je ne sçais plus où j'en suis. Où la vertu Baliverne, dit Néadarné. Eh non ! dit Moustache, ce n'étoit qu'une réfléxion. Je ne sçais donc plus, dit Néadarné, ce que c'é-

toit que l'Hiſtoire ; ah ! vous en étiez à ces femmes qui ſe rendent d'abord. Ma Marraine, reprit la Taupe, m'élevoit dans les mœurs du pays, & je commençois déja à ſçavoir ce que c'étoit que mon viſage, lorſque je ſortis de l'enfance. Avant un certain âge, on ſe voit ſans s'appercevoir, on n'étudie pas ſes agrémens, on ne ſçait pas ce qu'ils valent, on les a loin de ſoi, le ſeul deſir de les éprouver, les développe à nos regards ; on commence alors à s'imaginer. Sans les hommes, une femme ſeroit belle ſans le ſçavoir, ſans s'en douter, & rien de plus. Je me voyois convenablement pour moi-même, lorſque le Génie Jonquille arriva dans notre Iſle. J'étois vive, agaçante, & ma beauté étoit, pour ainſi dire,

tappée

tappée de coquetterie. Il prit pour moi la passion la plus vive, mais le Prince des Cormorans, qui étoit arrivé une demie-heure avant lui, m'avoit vûë, regardée, émûë. En fait d'amour, on dépend d'une seconde. Le Génie ne sçut pas qu'il étoit venu trop tard; je m'apperçus à regret de sa passion, & cette découverte m'obligea à cacher la mienne. Comme on ignoroit mon amour pour Cormoran, on fut surpris de l'indifférence que je montrois au Génie; ce fut en vain qu'il mit en œuvre ses agrémens & ses soupirs; toute la justice que je lui rendois, n'alloit qu'à l'estime, & c'est un sentiment trop peu distingué, pour quelqu'un qui s'est flatté d'en inspirer de plus vifs.

Les Fêtes les plus brillantes,

les présens les plus magnifiques, les soins les plus soumis, le respect le plus timide, étoient les seules armes dont il se servît pour vaincre ma rigueur. Je dissimulai long-tems avec lui. Je sçavois que mon amant avoit tout à craindre de la colere de Jonquille, s'il pouvoit le soupçonner d'être son rival : Je me contentois donc de le voir en secret, & de lui sacrifier les vœux & les présens du Génie. J'ai sçu depuis que cette coutume n'est pas nouvelle, & que ce qu'on tient de l'amant riche, sert à acheter celui dont on a l'imagination blessée. Je craignois d'autant plus que le Génie ne soupçonnât Cormoran, qu'il n'y avoit que lui dans notre Cour, digne d'attirer mes regards. C'étoit le plus beau danseur du monde,

de, perſonne ne faiſoit la révérence de meilleure grace, il devinoit toutes les énigmes, jouoit bien tous les jeux, tant de force, que d'adreſſe, depuis le Trou-Madame, juſques au Balon. Sa figure étoit charmante & empaquetée, ſi l'on peut le dire, dans les agrémens les plus rares; il ſçavoit accompagner de toutes ſortes d'inſtrumens, une voix charmante qu'il avoit. Jouoit-il bien de la Vielle? Demanda bruſquement Tanzaï. C'étoit, reprit la Taupe, un de ſes inſtrumens favoris. Tant mieux, dit-il, il n'y en a point de ſi merveilleux; mais, continuez votre Hiſtoire, je prends actuellement beaucoup de part à votre Prince. Outre les talens que je viens de nombrer, continua-t'elle, il faiſoit joliment des Vers, Sa con-

verſation enjouée & ſérieuſe, ſatisfaiſoit également par ſes graces & ſa ſolidité. Auſtere avec la Prude, libre avec la Coquette, mélancolique avec la Tendre; il n'y avoit pas une Dame à la Cour dont il ne fît les délices, & pas un homme, dont il ne créât la jalouſie. La ſuperiorité de ſon eſprit ne le rendoit pas inſociable; complaiſant avec fineſſe, il ſçavoit ſe plier à tout; il poſſedoit mieux que perſonne, ce langage brillant de notre Iſle: il n'y avoit perſonne qui ne fût comblé de l'entendre, & quoique cet être farouche intitulé le bon ſens, n'agît pas toujours civilement avec ce qu'il diſoit, l'élégance de ſes diſcours faiſoit qu'il n'y perdoit rien, ou que le bon ſens, caché derriere une multitude miraculeuſe de mots placés

au

au mieux, auroit paru d'une insipidité affadissante à ses Sectateurs les plus absurdes, s'il eut été vêtu moins légerement. En effet, la raison est vulgaire, elle paroît toujours ce qu'elle est, elle craint de se noyer dans l'enjouëment, & ne manque pas de faire un saut en arriere, quand une idée singulierement tournée se présente, ou qu'une imagination lumineuse se place commodément dans le cœur. Après cela, si elle triomphe, c'est d'une façon si insultante pour l'humanité, l'amour propre le mieux élevé, y trouve tant de décri, y perd tant de ses graces, prend si mauvaise opinion de lui-même, qu'il faudroit qu'il fût bien ridicule, pour ne lui pas rompre en visiere. L'esprit est d'un caractere plus sociable; la dignité

de ſes manieres, fait ſentir que ſon éducation a été ſouſtraite aux préjugés : Ce qu'il penſe eſt à lui, ne tient à rien, s'iſole de lui-même ; il s'éleve ſans prendre de ſecouſſe. Ce que la réfléxion produit, s'appeſantit ſous le travail qu'elle cauſe ; ce que l'imagination enfante, eſt audacieux ; l'une abſorbe par ſa gravité, l'autre réveille par ſa pétulance. On voit long-tems la premiere ſur la route, l'autre ſe préſente inopinément. La réfléxion réprime, ſa juſteſſe n'eſt qu'indigence, prétexte de l'eſprit foible qu'elle anéantit, à meſure qu'elle le flatte. L'eſprit indépendant de tout, fait ſes opérations ſans calcul ; ſon effet, toujours ſéduiſant, plus prompt que l'éclair, brille, étonne, éblouit, il prend toutes les formes qu'on veut ; toujours

toujours noble ; ſon air auguſte, même dans le badin, parle en faveur de ſa naiſſance, & la raiſon toujours Bourgeoiſe auprès de lui, ſilentieuſe par ſéchereſſe, ſuccombe malgré elle en augmentant par ſa mauvaiſe humeur, le triomphe de ſon rival. Vrai Singe ! s'écria le Prince. Ah ! dit Néadarné pénétrée de plaiſir, ah ! que cela eſt beau. Sans notre Taupe, nous nous ſerions ennuyés à périr. Je ſuis charmée, reprit Mouſtache, que mes idées ne ſe perdent pas auprès de vous, je me ſuis bien doutée que votre goût n'étoit rien moins que puérile. Mais, peut-on, dit Néadarné, apprendre ſans peine ce langage ; n'ôte-t'il rien à l'indolence du repos ? Pour moi, reprit Tanzaï, je crois que non, & j'imagine qu'avec

vec les diſpoſitions que je vous vois, & les leçons que Mouſtache vous donnera, vous parlerez bien-tôt auſſi ſuperficiellement qu'elle-même. Mais, quelle miſere ! ajouta-t'il, de ſe ſervir de ce mauſſade Jargon. Vous reſtez deux heures ſur la raiſon & ſur l'eſprit, pour ne me donner, ni de l'un, ni de l'autre. Si vous continuez votre Hiſtoire ſur ce ton-là, je ne réponds pas que je l'entende patiemment. Laiſſez-le dire, interrompit Néadarné, *au vrai, c'eſt au mieux*, vous parlez de tout point *comme un charme.* Le Prince hauſſa les épaules, & Mouſtache reprit ainſi ſon récit.

CHA-

CHAPITRE XXV.

Comme le précédent.

VOus conviendrez aiſément, je crois, après ce que je viens de vous dire de Cormoran, que mon goût pour lui, étoit juſtifié ; un ſeul de ſes regards auroit ſuffi pour tourner la tête à la femme la moins ſuſceptible, ainſi il n'eſt pas ſurprenant que ſon mérite ait fait ſur moi une ſi vive impreſſion. Tant de paſſions ne ſont fondées que ſur le caprice, que je ſuis bien-aiſe de vous faire voir que la mienne ne s'étoit pas déterminée ſur rien. La premiere fois que je le vis,

vis, (& l'amour ne peut naître que du premier moment) qui ne l'auroit aimé ! Il étoit au Cercle chez Barbacela. Les hommes les plus galans de la Cour, étoient consultés par nos Dames sur le choix des ajustemens, sur les modes, & la difficulté d'en imaginer de nouvelles ; c'étoit, comme vous voyez, une matiere importante ! Chacun s'efforçoit de briller, le Prince qui venoit d'arriver à la Cour, résolut avec tant de solidité les cas difficiles qui se présenterent, inventa des modes si jolies, qu'il n'y eut personne qui n'admirât sa sagesse & son imagination. Pour moi, j'en fus frappée *incognito* jusques au fond du cœur. Une attention particuliere qu'il parut faire à ma personne, fixa le penchant que je me sentois déja pour lui,

lui, & je m'aidai si bien de mes réfléxions, que quand le soir je le quittai, ma passion ne pouvoit plus augmenter. L'agrément de son esprit qui se développa dans la liberté du repas, acheva ma défaite ; quelque chose d'obligeant qu'il me dit sur ma beauté, & le silence qu'il garda avec toutes les autres, me convainquirent que son cœur n'étoit plus tranquille. Car, cela s'apperçoit aisément ; l'amour est un sentiment qui dérange l'ame, & qui pour s'y mettre à son aise, s'empare de toutes ses fonctions, & ne les laisse agir qu'à son profit. Mon cœur qui sembla, au premier coup d'œil, s'entendre avec le sien, abjura toutes ses bienséances, & par une étourderie inconcevable, marcha sur le ventre à toutes les idées de raison

ſon qui auroient pû le contredire. Nous nous rencontrâmes à ſoupirer enſemble, & ſi nous étions reſtés plus long-tems l'un avec l'autre, ce ſoir-là nos deſirs ſe ſeroient couchés moins enfans qu'ils ne firent. Je ne ſçai ce qu'il fit de ſa nuit; pour moi, le ſommeil voulut en vain s'emparer de mes ſens; quelques conſeils qu'il me donnât, j'aimai mieux en croire l'amour, qui, tout neuf dans mon cœur, l'occupoit plus agréablement que n'auroit fait ſans doute le ſonge le plus aimable. Qu'eſt-ce en effet que le ſommeil quand on aime? Quelques douceurs qu'il vous apprête, vaut-il le deſordre raiſonné de votre imagination? Sur-tout, quand ſûr d'être aimé, l'eſpérance flatteuſe arrange vos objets comme vous pourriez

riez les souhaiter. L'on n'a dans un songe que des idées indistinctes, heureuses quelquefois, mais souvent contraires à leur source. Quand on pense soi-même à ce qu'on aime, on lui fixe son emploi, on le porte où l'on veut, & la passion qui le détermine, sçait toujours le faire amusant.

A peine étois-je levée, que Cormoran entra dans mon appartement; j'étois alors dans un Cabinet reculé. Il osa troubler ma retraite; le trouble & les desirs, qui étoient peints dans ses yeux, son sérieux timide, me prouverent que j'étois aimée. Je l'avouërai, je n'eus pas la force de lui rendre sa conquête douloureuse, & d'ailleurs mon rang m'obligeoit à faire les avances. Un coup d'œil favorable le rassura donc, & sans y trop interesser

reſſer ma vertu, (car voilà à quoi ſert l'uſage du monde) ſans paroître le ſouhaiter, je l'amenai au point de me faire ſa déclaration. Je ne me ſouviens pas à préſent de quelle maniere il la tourna, mais elle fut intelligible au point qu'il ne tint qu'à moi de faire ſemblant de m'en fâcher. Il ne me convenoit pas d'y répondre tout d'un coup, mais auſſi ne voulant pas le déſeſperer, je lui ſerrai la main, geſte indifférent dans le fond, & ſur lequel on peut toujours s'excuſer quand il ne réuſſit pas. Je ne voulus pas, quoique ſûre qu'il m'aimoit, en hazarder davantage. Les premieres avances doivent être moderées. Pour peu qu'un amant ait d'eſprit, il les entend; quitte à les pouſſer ſans ménagement, s'il ne ſçait pas les entendre.

entendre. Je ne fus pas à cette peine-là avec Cormoran, il sçavoit que toute main qui serre, veut un baiser, il le prit donc; il rougit du plaisir qu'il en eut, & je rougis aussi, mais de ce qu'il ne recommençoit pas à en prendre. Je jettai sur lui un regard qui me fatigua étrangement; il mouroit d'envie d'être tendre, je n'étois pas fâchée qu'il le fût; cependant il ne devoit pas le paroître: je fis enforte qu'il ne fût qu'interdit, qu'il n'exprimât que la colere où j'aurois dû être, mais je n'y réussis pas, & l'amour qui le guidoit, le fit comme pour lui-même, avant que j'eusse songé seulement à en corriger l'expression. Si j'avois eu affaire à quelqu'un de moins pénétrant, j'aurois pû m'en sauver, mais ce traître de

Cormoran le prit pour bon, pour ce qu'il étoit, pour ce que je ne le voyois pas. Pour m'en remercier, il baisa encore ma main, que je n'avois pas songé à retirer d'entre les siennes ; il étoit émû, je commençois à raisonner, moins qu'à sentir ; il étoit à mes genoux, c'est une attitude qui frappe toujours, & qui n'est point du tout indifférente ; si elle prouve du respect, elle met en même tems à portée d'en manquer.

Je me baissai, uniquement pour engager Cormoran à se relever, il saisit ce moment pour me surprendre un baiser qui me pénétra : c'étoit le premier de ma vie, tous mes sens se troublerent, ma tête malgré moi resta panchée sur la sienne. J'ai éprouvé depuis la même volup-

té,

té, elle m'a toujours été chere, mais elle ne m'a jamais été si sensible. Je ne sçai ce qu'en ce moment, Cormoran faisoit de lui-même; je crois que s'il avoit été moins égaré, j'étois perduë. Lorsque je revins de mon trouble, le Prince étoit encore dans le sien; ses yeux étoient chargés d'une tendre langueur; ses soupirs étoient interrompus; son cœur pressé ne les lui fournissoit qu'avec peine. Quel bonheur, qu'alors il ne pût rien entreprendre! l'instant de sa déclaration auroit été celui de son bonheur. C'étoit une chose d'usage à la Cour, mais je ne voulus pas m'y soumettre. Je connoissois assez les hommes pour sçavoir qu'ils attribuent une conquête trop prompte, moins à l'amour qu'on a pour eux, qu'à l'habitude de

ſe rendre ; qu'ils aiment mieux mortifier leur vanité, que de ne pas humilier la nôtre, & cette raiſon me retint, où la pudeur ne l'auroit ſçû faire. Ah Prince ! dis-je à Cormoran, laiſſez-moi, ne ſeroit-ce pas à vous à me défendre de ma foibleſſe ? N'augmentez pas l'inutilité de ma raiſon ; revenez à vous, rendez-moi à moi-même ; je vous aime, hélas ! vous n'en pouvez pas douter, les preuves de ma tendreſſe en ont dévancé l'aveu. Qu'il m'eſt doux de ne vous avoir pas tout donné, & de ſonger que mon amour a encore mille préſens à vous faire ! Jouiſſons du plaiſir de nous adorer, abandonnons-nous-y, que nos jours s'écoulent dans notre ardeur, qu'ils ne renaiſſent que pour nous y retrouver ; que le préſent en

nous

nous rappellant le passé, nous encourage à nous aimer sans cesse, & puissions-nous, dans l'avenir, n'envisager encore que le bonheur qui nous pénétre aujourd'hui ! heureux d'être tous deux immortels ! plus heureux de rendre notre amour aussi éternel que notre existence ? Ah ! divine Fée, s'écria Cormoran, je ne puis plus suffire à mes transports, vos bontez me confondent : ne pouvoir vous en exprimer ma reconnoissance, n'est-ce pas vous prouver combien elles me pénétrent ? Mais vous ne concevez pas encore vous-même, à quel point elles me sont précieuses. Content de vous adorer, quand même vous m'auriez accablé de rigueurs, jugez, s'il se peut, de mes transports quand je vous vois partager ma flamme.

me. Heureux de vivre pour vous adorer, pour vous consacrer tous les momens de ma vie ! mais malheureux de ne pouvoir mourir, si jamais vous changez pour moi. Cependant Jonquille vous aime ; quel rival ! & si je n'ai pas à redouter votre inconstance, que ne dois-je pas craindre de son pouvoir, & peut-être de ses agrémens ? Je l'avouërai, lui dis-je, il s'est déclaré pour moi, mais je n'aurai pas long-tems à contraindre ma tendresse, & à supporter la sienne. J'employerai tant de soins à le rebuter, & à vous rendre heureux, qu'il gémira de douleur, autant que vous soupirerez de plaisir. Une passion qui n'a plus d'espoir, s'irrite d'abord, mais s'attiédit. Ennuyé du peu de succès de ses soins, bien-tôt, croyez-

moi, ſa fierté lui fera porter à une autre des vœux qu'il verra mépriſés. Mais contraignons-nous; tout Génie que vous êtes, vous ſçavez combien ſa puiſſance eſt au-deſſus de la vôtre; ne pouvant trancher vos jours, du moins il les rendroit malheureux, ſans doute, nous ne nous verrions plus. Ah! je ne puis y penſer ſans frémir. Contens de pouvoir en public nous dire par nos yeux que nous nous aimons, réſervons-en les preuves pour des lieux dont nous ſerons ſûrs. Mais ſortez d'ici, je craindrois qu'on ne nous y ſurprît, & qu'on ne devinât la cauſe de l'embarras où nous ſommes tous deux; dans une Cour où l'amour fait la principale affaire des Courtiſans, il ne ſeroit pas équivoque. Le Prince, qui craignoit

que

que cette passion violente que je lui marquois, ne fût qu'un caprice, auroit bien voulu, avant que de sortir, que des faveurs plus marquées réalisassent son bonheur, mais ce n'étoit pas mon intention de porter si loin ma foiblesse. J'imagine bien que ce n'étoit pas par vertu que j'étois si réservée ; je ne sçai pas non plus, si c'étoit par délicatesse, mais j'ai peine à croire, si je n'avois pas fait sortir Cormoran, que j'eusse pû rester avec lui où j'en étois. Ses yeux étoient si tendres, & j'étois si foible ! d'ailleurs, il m'avoit marqué tant de transports pour une bagatelle, que j'aurois voulu voir à quel excès auroit été sa reconnoissance, si je lui avois donné plus lieu d'éclater. Il sortit à regret, & je tâchai de lui cacher

que

que c'étoit à regret auſſi que je le laiſſois ſortir. A peine fûs-je ſeule que je me fis des reproches, non de ce que j'avois fait, mais de l'avoir renvoyé ſi content. J'aurois été au deſeſpoir qu'il eut douté de mon cœur, & je ne trouvois pas à propos qu'il en fut ſi ſûr. Quoique je ne ſçûſſe pas bien encore, tout ce que nous perdons auprès d'un homme, quand nous avons ſatisfait ſes deſirs, je me doutois bien, quelque enflammé qu'il puiſſe être, qu'au moins il a perdu le plaiſir de la curioſité; & je ſentois par moi-même que ce plaiſir tient de la place dans l'ame, & que pour le même objet il n'y peut loger qu'une fois. J'avois réſolu, malgré ma paſſion pour Cormoran, de le laiſſer long-tems deſirer, d'être quelquefois douteuſe pour

lui ; mon amour souffroit à imaginer cette politique, mais elle me parut si nécessaire, que je surmontai mes répugnances à cet égard. Quand je le revis dans la journée, mes yeux furent plus muets qu'ils ne l'avoient été le matin, j'y laissai même une impression de froideur qui le desespera. Il est vrai que certaine du chagrin que je lui avois causé, un regard tendre, & plein de feu que j'appuyai sur lui, travailla à lui rendre ses premieres esperances. Je sçais que dans le monde, les hommes appellent ce manege, de la coquetterie, mais pour qui travaillons-nous, si ce n'est pour eux ? Quels charmes ne trouveroient-ils pas bientôt insipides, si nous ne prenions le soin de réveiller leur cœur ? Les aimons-nous toujours tendrement ?

drement ? Sûrs de nous trouver dans une égalité constante, ils ne la desirent plus : Un caprice auquel ils ne s'attendent point, les tire de leur léthargie, ils se voyent avec desespoir, sur le point de perdre un bien dont ils ne jouissoient plus qu'avec nonchalance. Le mouvement qu'ils se donnent pour se le faire rendre, renouvelle leurs sentimens ; ils ne se souviennent plus que nous étions à eux, ils veulent que nous y soyons. Notre perte prochaine leur fait seule sentir combien nous leur étions nécessaires, ils nous en aiment davantage, & par conséquent, nous en deviennent plus chers ; le cœur y gagne des deux côtez, c'est un surcroît de tendresse qui lui arrive. Un amant n'a-t'il point de fantaisies à essuyer, point de

rivaux à craindre, il croit qu'il n'aime plus, ou du moins, que ce n'eſt plus que par habitude, ou par reconnoiſſance. N'eſt-ce pas un ſervice à lui rendre, que de lui ôter une erreur qui éteint ſes plaiſirs ? L'amant tendre revient, quand la maîtreſſe ſenſible diſparoît ; ces faveurs qu'il recevoit ſans deſirs, redeviennent plus piquantes pour lui que la premiere fois, dès qu'il a pû imaginer qu'elles lui ſeroient ravies ; il ne conçoit même pas, comment il a pû les négliger. Au milieu d'un raccommodement inattendu, quel triomphe pour nous ! quel charme pour lui ! de ſentir renaître dans ſon cœur un ſentiment qu'il n'y diſtinguoit plus. L'amour n'eſt que ce que nous le faiſons ; ſi nous le laiſſions comme la nature nous le donne,

donne, il seroit trop uni; sans délicatesse, il seroit sans volupté; nous ne devons ce bien qu'à nous-mêmes; il falloit le rendre difficile pour le rendre agréable. Notre empire sur les hommes dépend de nous, & quand il nous arrive de le perdre, ce n'est jamais qu'à notre peu d'adresse que nous devons nous en prendre; s'ils nous en privent, ce n'est pas leur faute: Hélas! les pauvres gens qu'ils sont! n'y penseroient pas d'eux-mêmes: Déterminés pour l'esclavage, ils ne quittent une chaîne que pour rentrer dans une autre; ils sentent qu'ils sont faits pour être toujours dominés. Mais voulons-nous les fixer? ne leur offrons jamais un bonheur parfait; comblons leurs desirs, mais ne les anéantissons pas; au milieu

des plus grandes voluptés qu'il leur manque quelque chose, ne fût-ce même qu'un soupir ! le desir ne meurt que d'être comblé, & c'est une maladie qui ne lui arrive, que quand nous ne voulons pas la lui épargner. Ah quel enchantement ! s'écria Néadarné. En honneur ! Taupe, ma mie, dit Tanzaï, je n'ai de ma vie, rien entendu d'aussi extraordinaire que vous. Les belles réfléxions ! dit encore Néadarné. Quand il seroit vrai, reprit Tanzaï, qu'elles fussent aussi belles que vous le dites, je ne les en aimerois pas davantage. Je les trouve longues & déplacées, & je ne sçache rien de si ridicule, que d'avoir de l'esprit mal-à-propos. Il y a trois heures au moins que Moustache nous tient en haleine pour une Histoire que j'aurois

j'aurois faite en un quart d'heure. Je crois que pour conter agréablement, il faut être naïf. Si par hazard un fait fournit une réfléxion, qu'on la faſſe, mais qu'elle n'anéantiſſe jamais le fond; qu'elle ſoit courte; qu'elle ramene l'Auditeur à l'attention qu'il doit avoir pour le narré qu'on lui fait, & que l'on s'épargne ſur-tout cette envie de briller qui contraint l'eſprit, & lui ôte le naturel. Partie ſi néceſſaire à quelque genre que ce puiſſe être, que ſans elle, je ne trouve point de vrayes beautés. Je ne parle plus à *Mouſtache* de ſon Jargon, je vois qu'il eſt né avec elle; mais à propos de quoi ce monceau d'idées, toujours les mêmes, quoique différemment exprimées? Pourquoi ces choſes dites cent fois, & revêtuës pour repa-

reparoître encore d'un goût qui les rend bizarres, sans les rendre neuves ? Que me sert à moi qui ai envie d'être promptement au fait de votre Histoire, de sçavoir toutes les réfléxions que vous avez faites après coup sur vos avantures ? Et une bonne fois pour toutes, Taupe mes amours, des faits, & point de verbiage. Vous pouvez avoir raison, reprit Moustache, mais l'essentiel ne doit pourtant pas être traité comme le futile. Eh bien ! reprit Tanzaï, elle croit m'avoir répondu. Eh ! mais sans doute, dit la Princesse, elle parle bien. Je ne sçache rien de si charmant que de pouvoir parler deux heures où d'autres ne trouveroient pas à vous entretenir une minute. Qu'importe que l'on se répete, si l'on peut donner

ner un air de nouveauté à ce que l'on a déja dit ? D'ailleurs, cette façon admirable de s'exprimer que vous traitez de Jargon, éblouit ; elle donne à rêver ; heureux ! qui dans sa converſation peut avoir ce goût galant. Quoi ! ne trouver toujours que les mêmes termes, ne pas oſer ſéparer les uns des autres, ceux qu'on a accoutumés de faire marcher enſemble ! Pourquoi ſeroit-il défendu de faire faire connoiſſance à des mots qui ne ſe ſont jamais vûs, ou qui croyent qu'ils ne ſe conviendroient pas : la ſurpriſe où ils ſont de ſe trouver l'un auprès de l'autre n'eſt-elle pas une choſe qui comble, & s'il arrive qu'avec cette ſurpriſe qui vous amuſe, ils faſſent beauté, où vous croyez trouver défaut, ne vous trouvez-vous pas

pas singulierement étonné? Faut-il qu'un préjugé?... Par Singe! s'écria Tanzaï, vous m'étonnez singuliérement vous-même, & j'admire le peu de tems qu'il vous a fallu pour vous infecter de ce mauvais goût. Mais finissons la dispute, que Moustache acheve son Histoire, s'il est possible, & qu'elle ne quitte plus son *Cormoran* pour courir après des digressions inutiles. Allons, continuez, dit Néadarné à Moustache, & sur-tout rendez-moi compte exactement de ce que vous avez fait, & non-seulement de ce que vous avez pensé, mais encore de ce que vous auriez voulu penser; n'oubliez pas, en un mot, la plus légere circonstance. Vous contez si bien!

SPECIAL 89-B
9204
V.1

GETTY CENTER LIBRARY